



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Stanford University Libraries



3 6105 026 548 664



Le Brésil
1890-1891

QUESTION DE LIMITES

SOUMISE A L'ARBITRAGE

ou

S. M. LE ROI D'ITALIE

ou

LE BRÉSIL ET LA GRANDE-BRETAGNE

ANNEXES DU PREMIER MÉMOIRE

ou

BRÉSIL

VOL. II

1903

981
1001
213



LIMITES

ENTRE

LE BRÉSIL ET LA GUYANE ANGLAISE

Brazil,
Frontières du Brésil et de la
Guyane Anglaise
ANNEXES

J. C. Branner for
Joaquim Nabuco

DU

PREMIER MÉMOIRE DU BRÉSIL

VOL. II

DOCUMENTS D'ORIGINE PORTUGAISE

(TEXTE PORTUGAIS)

DEUXIÈME SÉRIE

STANFORD LIBRARY

1903

265454

Brazilian Library

BRITISH LIBRARY

1774-1775

DIARIO DA VIAGEM

QUE EM VISITA, E CORREIÇÃO DAS POVOAÇÕES
DA CAPITANIA DE S. JOZÉ DO RIO NEGRO
FEZ O OUVIDOR, E INTENDENTE GERAL DA MESMA

FRANCISCO XAVIER RIBEIRO DE SAMPAIO

NO ANNO DE 1774 E 1775

Exornado com algumas noticias geograficas, e hydrograficas da dita capitania, com outras concernentes á historia civil, politica e natural della, aos uzos, e costumes, e diversidade de nações de indios seus habitadores, e á sua população, agricultura e commercio.

Vindica-se occasionalmente o direito dos seus verdadeiros limites pela parte do Perú, Nova Granada e Guyana. E trata-se a questão da existencia das Amazonas Americanas, e do famoso lago dourado.

*Nullaque non ætas voluit conferre futuris
Notitiam, sed vincit adhuc natura latendi.*

LUCAN. *Pharsal*, l. X, v. 270.

*Vorticibus rapidis, et multâ flavus arenâ,
In mare prorumpit : variae circumque supraque
Asetae ripis volucres, et fluminis alveo,
Aethera mulcebant cantu, lucoque volabant.*

VIRGIL., Aeneid., l. 7, v. 31.

ARTIGO

EXTRAHIDO DAS ACTAS

DA

ACADEMIA REAL DAS SCIENCIAS

DAS SESSÕES DE 6 DE OUTUBRO E 3 DE NOVEMBRO DE 1824

Determina a Academia Real das Sciencias que o Diario da viagem pelo Amazonas e Rio Negro, feita por Francisco Xavier Ribeiro de Sampaio, e apresentado pelo seu socio o Excellentissimo Senhor Thomaz Antonio de Villa-nova Portugal, se imprima debaixo do Privilegio da mesma Academia. Secretaria da Academia, 8 de Novembro de 1824.

JOSÉ MARIA DANTAS PEREIRA.
Secretario da Academia.

DIARIO DA VIAGEM

DA

CAPITANIA DO RIO NEGRO

I. *Agosto* 3. No anno passado de 1773 nos fins de Outubro entrei a servir este lugar, e alem das recomendações, que trazia do Illustrissimo e Excellentissimo General do Estado João Pereira Caldas, para visitar; assim me persuadião as urgentes razões da minha obrigação. Em 1768 tinha sido a ultima correição, que se havia feito, e instava a necessidade das povoações, que novamente se visitassem. Deixei passar as cheias dos rios para sahir no principio da vazante, de sorte que a demora nas povoações do Rio Negro me fizesse alcançar a vazante inteira no rio Solimões; e entrando por elle nos principios de Outubro, sahi por esta cauza neste dia. Huma segura, e decente canoa de oito remeiros por banda, foi preparada para o meu transporte, e mais huma pequena para o serviço da viagem, caça, e pesca. Dois soldados, o escrivão, o piloto, a minha familia, sendo por tudo vinte e seis pessoas, era o que compunha a equipagem. A's sete e meia da manhã embarquei, honrando-me nesta occasião com a sua assistencia o Illustrissimo Governador desta capitania, o R. Doutor Vigario geral, os officiaes militares da guarnição, e todas as mais pessoas qualificadas da capital, acompanhando-me hum grande numero dellas em diversas embarcações duas legoas de viagem. Fui neste dia jantar a *Poiares*, distante seis legoas de Barcellos. Visitei esta povoação, a de Carvoeiro, a villa de Moura, o lugar de Airão, e a povoação da fortaleza, das quaes farei competente descripção, quando de volta entrar no Rio Negro, por assim o pedirem as leis de hum melhor methodo. E daqui parti direito a procurar a villa de *Silves* ultima povoação da capitania do Rio Negro nos seus confins orientaes.

II. *Setembro* 13. Até o dia de hoje gastei na viagem, e demora nas povoações acima referidas. Na noite deste entramos a navegar por hum dos canaes, que dá communicação ao lago, em que está situada a villa de *Silves*.

III. 14. Pelas seis horas da manhã, tendo navegado toda a madrugada, nos vimos embaraçados na passagem; porque achamos o dito canal coberto de huma erva, chamada canabrava, que, posto que nade na agua, lança profundas, e espessas raizes, e cresce para cima de seis palmos de altura. Esta erva he o mais estimado alimento do peixeboi, pela qual razão neste lugar são muito numerosos. Vendo-nos pois embaraçados, os

votos da maior parte erão, que voltassemos para traz a ir procurar outro canal; porem vendo-se que para chegar a elle era necessario hum dia de viagem, e que perdiamos o que tinhamos andado, fiz procurar todos os meios de vencer aquella difficuldade. Os Indios ferteis em expedientes nesta materia, inventárão o de abrir hum caminho, por onde pudesse passar a canoa, separando-se com forcados a canabrava; mas foi inutil todo o trabalho, que por algumas horas nisto se empregou; e se conheceo impossivel vencelo. Recorreo-se ao meio de tirar a canoa á corda, que foi efficaz. Prendia-se huma corda a alguma arvore, das que ficavão na margem, e logo puxando-se por ella da canoa, se arrastava esta até áquella, e dahi se hia continuando na mesma fórma. Não se acabárão aqui as difficuldades; porque depois foi necessario penetrar o mato alagadiço, e aqui, postoque houvesse agua sufficiente para navegar a canoa, embaraçava-se a passagem pelas arvores, e troncos cahidos. Em fim depois de hum immenso trabalho de toda a esquipação e com grande risco de vidas, pelo meiodia se chegou ao lago, e pelas duas da tarde entramos na villa de *Silves*.

IV. Fica esta villa situada em huma ilha do lago Sâracá, do qual antes de erecta em villa tomava o nome. O lago he hum dos mais formozos deste Estado. Está no interior da terra nove legoas á margem septentrional do Amazonas, no qual desagua por seis differentes bocas na extenção de treze legoas, que tanto medea do primeiro canal até o ultimo. No ultimo canal da parte superior, chamado Arauató, desagua o rio Urubú, antigamente populoso, como testemunhão os vestigios frequentissimos, que nelle se achão das povoações. As suas fontes nascem na Goiana holandeza, e não ha muitos annos, que por aqui se receberão fazendas pelos Indios da parte superior, que communicárão aos da inferior. Os Religiosos Mercenarios tinhamo nelle huma missão, que ao depois se extinguiu pela rebelião dos Indios, e morte do seu missionario. Para dar idéa cabal da extensa povoação do rio Urubú basta trazer á memoria a expedição, que contra as suas rebelladas nações mandou o Governador e Capitão general do Estado Rui Vaz de Siqueira no anno de 1664, comandada pelo famoso Pedro da Costa Favella, na qual queimárão trezentas aldeias, matárão setecentos Indios, e prizionárão quatrocentos (a).

V. No lago Saracá desemboca o rio Anibá, em que tambem havia huma aldeia, que se unio a villa de *Silves*. Pelo lago estão semeadas muitas ilhas de terra firme, e elevadas, por cuja cauza fazem elegante perspectiva. Em huma dellas á raiz de huma collina está situada a villa, olhando para o oriente. Estende-se por toda a sua elevação, e quasi rodeada de agua. Superior lhe fica outra collina mais elevada, que por estar estofada de altos e espessos bosques lhe fórma agradavel coroa. São estas ilhas fertilissimas para todo o genero de plantações. A's que mais se dedicão os seus habitantes he o tabaco, que passa por excellente. O algodão he finissimo. As margens dos seus canaes serião proprias para o

(a) Berred. liv. 16, § 1134.

cacáo, e café, plantações atéqui desprezadas, mas que agora se principião a cultivar; postoque não terão grande augmento, atéque se não extingua o gentio Mura, que costuma assaltar as rossas das vizinhanças. Tem somente hum desconto a terra, que he a formiga, que costuma destruir as lavouras feitas nas capoeiras, isto he, nas terras, em que já se cortou mato, e tem novamente crescido.

VI. O lago he abundantissimo de peixe. São em multidão as marrecas por cauza dos arrozaes bravos, a que vem pastar. Em hum dia trouxe o caçador oitenta e tantas, e no seguinte cento e dezaseis.

VII. A villa foi erecta pelo primeiro Governador desta capitania o Illustrissimo, e Excellentissimo Joaquim de Mello e Povoas. Tem muitos moradores brancos. As nações de Indios, que pertencem a habitação, são Anealui, Baré, Caraias, Baeúna, Pacuri, Comani. As mulheres desta ultima nação são formozas, e agradaveis. He costume de todas as Indias presentarem o Ministro nestas occaziões com frutas das suas roças, com mandiocas, beijús, que he o pão feito della &c., mas o fim destes presentes he adquirir por elles algumas couzas, vindo a ser assim humas compras violentas; poisque he necessario dar-lhes fitas, pentes, anzoes, pano de algodão, aguardente, a que todas são inclinadissimas, e o mais he que he necessario dar a cada huma de persi alguma couza, já para isso costumão vir cinco, e seis, aindaque seja hum só o presente; e tambem se a familia he numeroza, divide-se em dous, ou tres ranchos, e cada huma vem por sua vez. Forão muitos os presentes, que aqui tive, que satisfiz com fitas, e a maior parte com aguardente, que era o que mais me agradecião. Demorei-me nesta villa de 14 até 20.

VIII. 20. De manhã sahi desta villa, e embocando hum dos seus canaes, não aquelle por onde entrei, pelas duas horas da tarde estava no Amazonas, cuja margem do norte costeei toda a tarde. Foi ella divertida; porque as praias, que principiavão a descobrir, estavão cheias de marrecões, patos, gaivotas, tijijus, ave formoza, cuja grandeza passa de cinco palmos do bico aos pés, magoaris, cararás, e outras que tudo me cauzou agradável diversão.

IX. 21. Ao meiodia chegamos a villa de *Serpa*, que está situada na mesma margem meridional do Amazonas. Fica em huma espaçosa planicie, a terra muito elevada ao rio, a praça he vistoza, e forma hum paralelogramo; seria em tudo completa, se assim como he abundante de pesca, a praga da formiga não destruisse as plantações, e roças. São aqui as tartarugas de extrema grandeza, e muito abundantes. O primeiro nome desta villa era Itacoatiara, isto he, pedra pintada; por cauza das pedras, que se achão na sua ribeira desenhadas com varias figuras. Formou-se esta povoação da de Abacaxis, que para este lugar se mudou, tendo antes estado situada na margem oriental do Madeira. As nações de Indios, que actualmente a habitão, são pela maior parte Sará, Barí, Anicoré, Aponariá, Tururi, Urupá, Jûma, Juquí, Curuaxiá, Pariquí. Os Pariquis são descidos novamente das margens do rio Vatumá: são de bella prezença. Huma das suas modas, ou idéas de perfeição corporal,

he hum circulo largo de tres dedos em ambas as pernas formado da cutis feita mais alva, que a cor ordinaria do corpo, pelo meio de huma ligadura, de que uza hum, e outro sexo.

X. Foi esta povoação erecta em villa pelo primeiro Governador desta capitania o Illustrissimo e Excellentissimo Joaquim de Mello e Povoas.

XI. Tendo cumprido com o que tocava ao meu officio até o dia 23 parti no seguinte de madrugada.

XII. 24. Huma extensa ilha, que corre ao longo da terra de *Serpa*, faz neste lugar rapida a correnteza do rio. Entramos logo a atravessala para chegar á terra austral, e a ir costeando até a boca do Madeira, que procuravamos, e nelle a villa de *Borba*. Toda a manhã nos levou huma enseada cheia de correntezas, e ás tres da tarde principiamos a divisar as aguas esverdeadas do Madeira, cuja foz logo entramos a navegar.

XIII. 25. Navegamos todo este dia com bastante felicidade, aindaque sempre a remo. A' noite fomos portar defronte do lugar, em que esteve huma povoação, que se mudou para a villa de *Serpa*. Mais acima fica o canal, chamado Uraíá, que vai sahir ao rio Topinambaranas : no qual canal desaguão os rios Abacaxis, Canumá, e Maué, aonde habitão ferocissimas nações de Indios selvagens. Os Maués são famosos pela fabrica da celebre bebida Guaraná, frigidissima, que já se uza na Europa, e em que se tem conhecido algumas virtudes, e alguns damnos no seu nimio uzo. A planta do Guaraná he hum arbusto, que se incluye na classe dos sipós, isto he, das plantas, que necessitão de encosto para se sustentarem, como a vide. A fruta, quando está madura, he negra na casca exterior, mas alva na massa interior, e entra no genero das amendoas. O modo de se preparar a massa, de que se compõe a bebida, he o seguinte; torra-se a fruta, e depois se piza no pilão reduzindo-se a forma de pães, que se costumão secar ao fumo. Estes pães se ralão, vulgarmente com a lingoa do peixe Piraurucú, até a dóse de huma colher de meza, a que se junta assucar em quantidade, que adóce, e tudo em meia canada de agua, fica preparada a bebida. Para as diarrheas ligeiras, dores de cabeça, e doenças de ourinas he remedio approvado. Relaxa porem o estomago o seu grande uzo a algumas pessoas, e causa insomnias, e dizem que impotencia. Mas he extremo o uzo que desta bebida se faz em todo o estado do Pará, tomando-a muitas pessoas a toda a hora, e sem assucar, como os Indios, sendo bastante amargo.

XIV. Os Maués são valerosos, com elles tinhamos commercio, o qual se acha prohibido, depoisque a falta de boa fé, que se experimentou nestes Indios, e por cauza das mortes, que fizerão em alguns cabos do mesmo commercio, mostrou quão pouco util nos era a sua amizade. Esta prohibição foi feita no anno de 1769 pelo Illustrissimo e Excellentissimo Governador e Capitão general deste Estado Fernando da Costa de Ataide Teive, em huma carta instructiva, que circularmente enviou a todos os directores das duas capitancias do Pará, e Rio Negro : carta que comprehende alem da sobredita prohibição, outros muitos pontos interessantes em beneficio dos Indios das duas capitancias, e do augmento das suas respectivas povoa-

ções, e que será sempre considerada como hum monumento lustroso do solido pensar, sublime prudencia, e claro discernimento daquelle inclito General.

XV. Ao Topinambaranas (*a*) se pode chamar boca inferior do Madeira. Este nome quer dizer Topinambá illegitimo, ou não verdadeiro. A nação Topinambá foi a mais famosa, e mais extensa do Brasil. A sua lingua chamada vulgarmente a geral, he a que ainda hoje se falla entre os brancos, e indios, como universal interprete. Naquelle rio havia ainda no anno de 1639 huma povoação de Topinambás, tempo da viagem do nosso capitão Pedro Teixeira ao descobrimento do caminho de Quito, como consta da sua viagem. Esta povoação estava situada no lago Vaicorapá, na parte oriental do rio, dez legoas acima da boca ; de cujas reliquias se principiou a formar villa Boim no rio Topajóz.

XVI. Offerecendo-se-me tão opportuna occasião de fallar dos Topinambás, não será alhea digressão deste diario referir alguma parte da historia de tão decantada nação.

XVII. Póde-se affirmar que os Topinambás erão a nação dominante do Brazil. Elles com tudo se extendião em grande numero pelas vastissimas regiões da terra, que comprehendem hoje os limites das capitancias da Bahia, Pernambuco, Maranhão, e Pará. He certo, que huma nação, que chegou a tal ponto de grandeza, não podia deixar de ter qualidades guerreiras, com conhecimento em todo o genero de leis, e policia, que tudo contribuiria a formar rigorosa opposição no descobrimento do Brazil. Tal foi a que experimentou Pedro Coelho de Souza, principalmente na redução da famozissima serra da Ibiapaba, aonde dominavão os valentes principaes Mel Redondo, e Jurupari, isto he, diabo, e o grande Jacaúna. He famosa aquella serra; porque a sua eminencia leva quatro horas de subida, a sua extensão passa de oitenta legoas, e mais de vinte terá de largo. A campanha, que a rodea, he admiravel pela formozura da planicie fertilizada pelas aguas de hum cristalino rio. Este era o principal domicilio dos Topinambás.

XVIII. Para argumento da descripção dos Topinambás, basta referir a resposta, que hum velho principal do Maranhão deo a Mr. Desvaux, quando os Francezes entrárão naquella ilha; porque dizendo-lhe o Francez, que vinha a sua nação offerecer-lhe protecção contra a tirannia portugueza, trazendo-lhe á memoria o procedimento dos Portuguezes, lhe respondeo : Que os antigos successos da sua longa idade lhe mostravão, com clareza, que todos os principios da presente expedição erão tão parecidos aos das passadas (que capitulava de crueis) que prudentemente a devião temer os Topinambás, como termo ultimo da sua liberdade.

XIX. As muitas ruinas, que experimentárão em fim, os fez obedientes na sujeição voluntaria, que offerecerão no anno de 1616 ao capitão Jeronymo de Albuquerque, celebre conquistador do Maranhão. E

(*a*) Topinambarana, hoje se chama Villa nova da Rainha vid. o § 76.

postoque no seguinte se revoltassem novamente os das aldeias do Cumá, não custou a sujeitalos. Porem hum não esperado acontecimento moveu nova revolução. Na auzencia do seu comandante chegou áquelle lugar hum Indio tambem Topinambá, com cartas do capitão-mór do Pará para o do Maranhão. Chamava-se este Indio Amaro, tinha sido creado com os Jezuitas do Brazil, e era apaixonado dos francezes. Lembrou-lhe pois abrir as cartas, e fingindo que as sabia ler, disse diante dos principaes= Qne o assumpto dellas se reduzia, a que todos os Topinambás ficassem escravos; execução que só tardaria, em quanto se não entregassem ao capitão-mór. O que supposto, vissem elles o que determinavão, se não querião concorrer para a desgraça ultima da sua nação, quando para fugir-lhe tinham desamparado nas terras do Brazil os domicilios, de que erão senhores, com a sucessão de tantas idades, injustamente perseguidos da mesma tirannia portugueza.

XX. Tão sedicioza, e diabolica proposta achou logo prompta approvação nos animos brutaes daquelles Indios, e executarão sem mais perda de tempo o seu apaixonado impulso, tirando aquella noite as vidas innocentes, aos que sem receio algum dormião na fé socegada de huma confiança, que os entregou. Os amotinados entrarão no projecto de passar a Topuitapera, villa da minha capitania, para de lá accometerem a cidade do Maranhão; o que executarião, senão fossem repellidos por Mathias de Albuquerque, que era o seu Comandante, e que da mesma cidade se recolhia. Daqui se seguiu huma porfiada guerra, que conduziu até á mais completa vitoria o mesmo Mathias de Albuquerque. Foi geral a sublevação; porque os Topinambás da capitania do Maranhão, communicando o seu projecto aos do Pará, se sublevarão igualmente em hum mesmo dia todas as aldeias da vizinhança da cidade: porem forão tambem desbaratadas, experimentando a primeira ruina a aldeia do Cujú, sua praça de armas, a de Mortigura, hoje Villa de Conde, e as de Iguapé, e Guamá, executando-se de huma, e outra parte acções de muito valor, e esforço.

XXI. Fermentavão ainda os espiritos dos Topinambás no anno seguinte de 1618, em que se receberam apressados avisos, de que os do Maranhão navegavão pelo Rio Gurcepi a unir-se aos do Pará. Mas parece que elles se sublevarão para dar mais este triumpho ao valeroso Mathias de Albuquerque, que depois de quatro mezes de continuas fadigas, e afugentados para o interior dos certões todos os Topinambás, veio receber o merecido premio de suas acções nas publicas aclamações das mesmas.

XXII. No Guajará, sitio mui proximo ao Pará, tinham os Topinambás ainda huma fortificação, feita de páo a pique, como he costume dos Indios, e aqui se fazião fortes. Para a expugnar foi nomeado o capitão Pedro Teixeira (que tão celebre havia ser depois) o que satisfez trazendo os acreditados despojos da victoria, que sempre o costumava seguir. O periodo porem ultimo da destruição e dispersão dos Topinambás foi o anno seguinte, em que unidas as forças de Pernambuco, Maranhão, e

Pará derrotarão de todo as aldeias do Guanapú, Carapi, e ultimo resto do Iguapé.

XXIII. As infelizes reliquias desta valorosa nação se entranhárão nos bosques até lugares remotissimos. Forão porem passados annos reduzidos alguns Topinambás a aldeiaem-se nas nossas missões conduzidos do rio Tocantins, e Iguacu, para onde se tinha refugiado a maior parte da nação : e no anno de 1661 tinhamos ainda bastante numero em povoações proprias, e nos serviamos na guerra contra as mais nações de Indios, que sempre respeitárão o nome Topinambá. Hoje existem alguns Indios desta nação nas nossas povoações de Villa de Conde, Caaeté, e Azevedo, mas quasi sem nome, e fama.

XXIV. Os que vivião no rio Topinambarana, que deo motivo a esta digressão, descerão para elle das cabeceiras do Madeira (a). Consta que depois da destruição, de que temos fallado, chegarão os que escapárão ás povoações do Perú, e que lá viverão no dominio Hespanhol. A causa da sua fugida, conta-se que fôra porque matando hum Topinambá huma vaca, foi açoutado pelos Hespanhoes, e que não podendo a nação soffrer esta injuria tomou a resolução de se auzentar, lançando-se pelo rio abaixo até a situação, de que fallamos. Os desta povoação conservão ainda a memoria dos seus antepassados : fallavão lingoa geral : dizião que a cauza da sua dispersão pela maior parte da America meridional fôra a dificuldade de subsistirem juntos, por serem muito numerosos : exemplo bem semelhante ás irrupções dos povos do norte da Europa, e que dá a conhecer que os Topinambás naquelle tempo ignoravão a agricultura, cauza verdadeira de similhantes transmigrações. Basta de digressão, e continuemos a nossa viagem, cuja ociosidade a fará desculpada.

XXV. 26. A remo, e vella andamos este dia até ás oito da noute, em que cessamos de navegar, e nos encostamos á ponta de huma ilha, não só para melhor nos livrar da praga dos mosquitos (postoque pouco nos livramos) mas caçar marrecões, e marrecas na extremidade da praia, a que costumão vir dormir.

XXVI. 27. Por nove horas da manhã entramos na villa de *Borba*. No alto de huma ribanceira, e na margem Oriental do nosso Madeira está situada esta villa. A sua forma consiste em huma grande praça de quatro lados, que cheios de cazas, fazem quatro ruas, as unicas que tem. Dista da foz do rio vinte quatro legoas. Antes de erecta em villa se denominava aldeia do Trocano. Tinha occupado antecedentemente não menos que tres situações superiores á em que se acha, que todas se forão successivamente desamparando, por cauza das hostilidades dos Indios Muras, que cruelmente infestão este rio.

XXVII. As nações de Indios, de que presentemente se compõe esta villa, são Ariquêna, Baré, Torá, Orupá. He perseguida dos Indios Júmas, que costumão vir roubar, e malar os que achão descuidados nas rossas; pois esta nação pouco guerreira somente assim acomette; porem he tão ligeira

(a) Relation de la riviére des Amazones, par Gomberville, chap. 68.

na fugida, que escapa ás mais promptas diligencias. A villa de *Borba* he o lugar do interposito do commercio da capitania do Pará com o Mato grosso, fazendo-se a navegação por este rio : commercio, que pode ter huma grande extensão, á medida que se adiantarem os descobrimentos das minas da dita capitania, cujo ouro he de finissimo quilate, e que pode fazer populosa e rica esta villa. Seria convenientissimo que se lhe introduzissem cazaes de brancos; porque se acha muito falta de gente, que possa fazer florecer nella a agricultura, que em attenção á bondade das terras receberia extraordinario augmento.

XXVIII. Reside nesta villa hum destacamento militar commandado por hum official, não só para facilitar, e proteger a communicacão com Mato grosso, mas para repellir as invasões dos Muras.

XXIX. 29. No dia de hoje, e seguinte me dilatei nesta villa, e parti no immediato. Com a navegação destes dous dias chegamos á barra do Madeira, que entra no Amazonas na altura de tres graos, e vinte e tantos minutos sul. Foi quasi igual a navegação da descida á da subida; porque estava o rio tão estagnado, que parecia hum lago morto; sendo que na enchente, cuja força maior he no mez de Abril, este he hum dos rios mais impetuosos deste continente; de sorte que a viagem, que agora fizemos em dois dias, costuma ser para cima ao menos de sete.

XXX. O rio Madeira já era conhecido no tempo da viagem de Pedro Teixeira. O seu nome era Cayari; mas quando os Portuguezes o descobrirão, vendo que arrojava consigo multidão de grossos troncos, principalmente cedros arrancados das montanhas do alto Perú, aonde nasce, lhe derão o nome de Madeira. Postoque no anno de 1716 já a elle se fizesse huma expedição contra os Indios da nação Torá, commandada pelo capitão mór do Pará, João de Barros da Guerra, que fatalmente morreo por cahir em cima da canoa, em que se transportava, hum pezado páo, arrancado casualmente da margem do rio, riscos a que estão expostas estas viagens. Com tudo o seu verdadeiro descobrimento foi no anno de 1725 pelo sargento mór Francisco de Mello Palheta. A largura da sua boca, conforme o calculo de Mr. de Lacondamine, são duas mil, e novecentas varas castelhanas.

XXXI. Por este rio se sobe á capitania de Mato grosso, depois de vencer as perigosas cachoeiras, ou catadupas, que dificultão a sua navegação; das quaes a primeira se encontra passados vinte cinco dias de viagem da boca do rio. Nas suas fontes tem o nome de Goaporé na altura de quatro graos de elevação austral. As observações mais certas mostram que o Goaporé não he o verdadeiro tronco do Madeira, mas que este se forma dos dois rios Bení, e Inim, que se unem. Na de dois e meio, e alguns minutos, entra nelle o Mamoré, que desce de S. Cruz de la Sierra no alto Perú.

XXXII. As terras do Madeira são muito ferteis. O cacáo lhe he naturalissimo. As arvores delle se estão vendo á margem em grande numero, e muito frondozas. He porem assaltado do Múra, gentio de corço, e que somente vive de caça, pesca, e frutas do mato. Accomete sempre a seu salvo, fazendo emboscadas, principalmente nas pontas da terra, em que costuma haver correntezas; porque, emquanto as canoas trabalham a

passalas, de cima despedem multidão de frechas. Os seus arcos excedem a altura de hum homem. As pontas das frechas são guarnecidas de largas tacoaras, isto he, pedaços de huma cana rija chamada tabóca, largos de quatro dedos, e compridos palmo e meio, com huma agudissima ponta, que penetra muito, e faz mortaes golpes. Não usão porem de frechas ervadas. Suppõe-se que ignorão o segredo de fabricar o veneno, e não assaltão de noite. Estes são os inimigos que temos de recear nesta viagem : principalmente no rio dos *Solimões*, que presentemente infestão em grande numero.

XXXIII. *Outubro 1.* Tinhamos passado a noite antecedente, depois de dobrada a ponta, que termina a terra do poente de Madeira, encostados á margem austral do Amazonas. A innumeravel multidão de mosquitos chamados neste paiz carapaná, de que abunda, nos cauzou incrível mortificação : Outro flagelo desta viagem, e que he necessario toda a constancia para o sofrer. Ao amanhecer continuamos a navegar pela mesma margem, rompendo impetuosas, e continuas correntezas. Nesta manhã passamos a boca do rio Uautás, povoadissimo do Múra, e communicado com o Madeira por hum canal superior á villa de *Borba*.

XXXIV. 2. Costeando a mesma margem fomos dormir á boca do *Uáquiri*, espaçozissimo canal, que sahindo do Amazonas pouco acima do lugar em que nelle desagua o Rio Negro, torna a surgir ao mesmo dois dias de viagem superior ao Madeira. Deixamos aqui pois a corrente do Amazonas, seguindo o dito canal, não só por ser atalho, mas para nos livrar das correntezas chamadas de Poraquécoára, isto he, buraco das tremelgas (torpedo) por serem frequentes no dito sitio. Ninguem ignora a terrivel qualidade deste peixe, que chegando a tocar o corpo, causa nelle hum estupor, privando-o de toda a acção, e que tem porisso cauzado a morte a muitas pessoas. O Reverendo Doutor Vigario geral desta capitania Jozé Monteiro de Noronha, no seu roteiro manuscrito da viagem das Amazonas, nos segura que neste estado ha tremelgas, que peção mais de quarenta libras. Refuta a opinião de Mr. Laurencini, que colloca as tremelgas na classe dos viviparos, affirmando que são oviparos, postoque depois de nascidos os filhos os cria entre as guelras, como faz o peixe piráurucú.

XXXV. Porem Mr. Laurencini fallará das tremelgas da Europa inteiramente differentes das deste estado, e talvez que aquellas sejam viviparas. A tremelga deste continente he em forma de enguia, mas de extraordinaria grandeza. O entorpecimento he o mesmo, mas duvido da explicação deste fenomeno, tal qual a dá o author da *Obra = Cours. d'Hist. nat.* no tom. 5. pag. 104, e 105, da ediç. em 12 de Pariz 1770 = attribuindo-o á figura do peixe : porque sendo os efeitos iguaes na da Europa, e America, as figuras são inteiramente diversas. Os da Europa chatos, e os da America oblongos.

XXXVI. 3. Ao amanhecer fomos seguindo a viagem pelo sobredito canal, e não sem receio do Múra, por termos visto vistigios recentes da sua assistencia em alguns lugares. Por seis horas e meia da tarde o

tínhamos vencido, e chegamos ao Amazonas. Ficamos neste lugar para na manhã seguinte atravessarmos o rio, e seguir viagem pela sua margem do norte. O rio Amazonas, da foz do Rio Negro paracima, se chama pelos Portuguezes *Solimões*, denominação que tira da nação Sorimão, que o habitava, cujos restos ainda se achão no lugar de Alvellos. Não he novo que hum rio, que passa por diversas provincias, tome tambem differentes nomes, e na America he muito vulgar appellidarem-se os rios dos nomes das nações dominantes, que os habitão, ou habitárão.

XXXVII. 4. Entramos pois neste dia a navegar o famoso *Solimões*, nome que daqui em diante daremos algumas vezes ao nosso Amazonas. Seguimos a sua margem septentrional, passando em toda esta manhã impetuozas correntes, que a remo custavão a vencer. Foi pouco agradável o dia de hoje; porque alem das continuas correntezas, toda a margem, que era necessario seguir em pouca distancia da terra, estava embaraçada de grossissimos troncos, e ramos de arvores, ou arrojadas do rio, ou cahidas da terra da mesma margem. Esta estava continuamente desabando em largas porções. Passavamos por baixo de arvores altissimas, que já ameaçavão momentanea cahida; porque o terreno pouco solido, as raizes já á superficie, e a agua successivamente minando, assim o indicavão, e a cada passo se vião terras precipitadas de fresco. Este he hum dos grandes perigos desta viagem, e que tem sido a cauza de muitos naufragios com perda de innumeraveis vidas.

XXXVIII. Perseguiu-nos no dia de hoje a praga do pium, insecto de corpo minutissimo, mas cuja mordedura faz huma chaga, tamanha da cabeça de hum alfinete, precedendo cruelissima dôr. As minhas mãos, e cara só em hum dia estavão já cheias de chagas. A differença deste mosquito ao carapaná consiste em que o pium he mais pequeno, e somente morde de dia, e qualquer roupa o defende. O carapaná porem morde de dia, e de noite, e passa tres dobras de qualquer roupa excepto a seda bem tapada. Os indios de algumas nações costumão cobrir-se de massas, e betumes, que preparão para este fim, e que ao mesmo tempo lhes serve de ornato. Ha tambem a mutúca, mosca grande, que somente persegue de dia, e faz com a sua mordedura huma chaga. A muruçóca he outra especie de carapaná. O mariuim he hum insecto quasi invisivel por pequeno, que afflige com as picadas, e a sua hora mais ordinaria he ao pôr do sol. Estes são os hospedes, que todos os dias e noites nos vinhão comprimentar, sendo o carapaná o mais importuno, por inquietar na hora do sono, e o piúm o mais terrivel, porque as suas venenozas picadas têm cauzado a morte a muitas pessoas, principalmente aos Indios, que andão nús no mato.

XXXIX. 5. Na manhã deste dia passamos junto á boca do canal chamado *Guariba*, que communica o *Solimões* com o Rio Negro, sahindo hum dia de viagem acima da foz deste, e poronde se segue a navegação na enchente. A's tres da tarde aportamos no lugar, em que esteve ha poucos annos o pesqueiro estabelecido para subsistencia da guarnição da capital desta capitania, por ser abundantissimo de tartarugas, o qual se mudou

por cauza das continuas incursões dos Muras, e como poraqui costumão comeler as suas hostilidades estes atrocissimos piratas, demos ordem á nossa defeza. Fica adiante em pouca distancia o rio Manacapurú, e antes delle huma rapidissima correnteza, em cuja passagem he que os temiamos. Estava huma alta summaumeira, arvore em que elles costumão fazer as suas atalaias, e naquella mesma muitas vezes o tem feito, como nos avizou o piloto experimentado nesta viagem. Mandamos a terra hum soldado, e Indios armados, e depoisque derão sinal, que não havia nada, entramos a passar a correnteza a remo com incrível esforço dos Indios. Demos logo em huma pedra, e tocou a canoa com tanta força, que nos vimos quasi sossobrados, e a não ser a embarcação nova, e forte era impossivel o não abrir. Tomou-se novo esforço, e continuamos a remo, mas tudo foi inutil. Puxou-se a canoa á corda; mas toda a diligencia de huma hora se malogrou. Emfim, depois de muito trabalho dos Indios neste particular destrissimos, se chegou a vencer. Logo acima ficava nova correnteza, que se passou com menor difficuldade, postoque sempre á corda; fomos descançar á boca do rio Manacapurú. He este rio de agua preta : entra na margem septentrional do Solimões, não arroja muitas aguas ; porem he abundante em salsa parrilha, oleo de cupaiva e cacáo. Seria comodissimo lugar para se formar huma povoação, e que muito utilizaria esta capitania, senão difficultassem este estabelecimento as hostilidades do gentio Múra : povoação de que se necessita para encher o intervalo despovoado, que medêa da foz do Rio Negro até o Coari.

XL. Fizemos neste dia boa pesca de pirápitinga, excellente peixe, grande, chato, e de escama; de tambaquí, que he quasi semelhante áquelle, e só differe em ter este a escama mais grossa, e de côr amarellada; de piráiba, peixe de extrema grandeza, e de pelle. Hum destes saltou na canoa, quando vinha navegando, e com tanta força, que chegou a quebrar algumas obras, tendo atemorizado a todos pelo repentino, e inopinado salto.

XLl. 6. Na noite antecedente descançamos, passada a boca de *Manacapurú*. Na madrugada deste seguimos viagem. Ao raiar do sol aportamos em huma dilatada praia, ao que nos convidou a multidão de gaiivotas, que a rodeavão, para o fim de lhes tirar os ovos, que em innumeravel numero de ninhos estavam semeados pela dita praia : juntamente os ovos de taracajás. Os ovos das gaiivotas são inteiramente semelhantes no sabor aos da galinha. A casca he fina, e toda cheia de pintas pardas, e negras.

XLII. Os do taracajá são brancos, e a sua casca he mais membrana doque casca. O taracajá he huma especie de tartaruga mais pequena, com a concha superior mais convexa. Logoque as praias entrão a descobrir, sahem os taracajás a desovar nellas, largando até vinte e quatro ovos.

XLIII. Alem destas qualidades de ovos, tem sido nesta viagem muito vulgares os do mutúm, que excedem em grandeza os do perum, e os do camaleão, animal semelhante ao lagarto, que os Indios comem, e os ovos delle.

XLIV. Toda a margem do rio, que hoje corremos, estava cheia de vistosos canaveaes, de que os Indios fazem as suas frechas.

XLV. Foi abundante a caça de mutuns, marrecas, e gaivotas; mas todos estes divertimentos ficarão dissaboreados com o accidente de se introduzir a canoa entre dois páos, que por estarem debaixo da agua, não era possível evita-los. Vinha muito seguida, e por essa razão mais perigoso o toque. Custou indizível trabalho o desembaraça-la, sendo necessario tirar-se da popa com cordas; pois ficou tão sujeita entre os dois páos, como se de proposito alli a encalhassem. He este hum dos grandes riscos, a que estão expostas as embarcações, e que tem feito naufragar irremediavelmente a muitas, e principalmente quando o páo, em que tocão, está de ponta para a embarcação.

XLVI. Á'noite fomos portar á boca do lago Taracajás, para juntamente nos livrarmos de huma trovoada, que ameaçava; porém pouco tempo nos dilatámos, porque foi tanta a praga de mosquitos carapanás, que mudámos de lugar, continuando a navegação por huma noite tenebrosa. Chegámos ao lugar, que nos pareceo seria mais livre da praga, mas ficámos enganados, porque havia mais. Ninguem pôde dormir, e pelas duas horas da madrugada principiámos a navegar.

XLVII. Desesperada situação até o meio-dia, porque o carapaná, que ficou da noite antecedente, continuou a fazer-nos guerra, juntamente com innumeravel pium. Ao meio-dia chegámos ao Guajaratiba, onde antecedeiramente estava a povoação de Arvellos; situação muito fertil em cacáo. Adiante fica huma enseada cheia de voltas, e resacas, que dão origem a varias correntezas, por causa dos combates das forças centrifugas e centripetas das aguas. A huma destas correntezas chamão-lhe na lingua dos Indios *Jurúpari-pindá*, que quer dizer *anzol do diabo*, em allusão á sua impetuosidade, como que ao passa-la puxasse o diabo pelas embarcações para traz, e as não deixe surgir. Com incrível valentia dos Indios a passamos a remo.

XLVIII. Acabada a enseada, passando junto de huma ilha rodeada de vistozos paizes, nos accometeo huma horrivel trovoada, perigoza naquella situação por cauza dos baixios. Vimo-nos porem obrigados a correr com ella, içada a vella a meio mastro, e outras vezes menos, e com ella chegamos defronte do rio Purú, aonde entrou a aplacar, e daqui atravessamos para a margem meridional a procurar huma ilha, quasi fronteira á boca do mesmo Purú, que por aquella parte desagua no *Solimões*, na altura austral de tres grãos e cincoenta minutos. Tem o Purú as suas remotissimas fontes na cordilheira do Perú não muito distante da cidade de Cusco, antiga capital dos infelizes incas, senhores daquelle vasto imperio. Entre os rios tributarios do Amazonas, elle dando-lhe extraordinaria porção de aguas, he tambem o que produz nas suas margens, e extensas matas, quantidade de cacáo, salsa parrilha, e oleo de cupaiva, generos que annualmente se lhe extrahem pelas embarcações das capitancias do Pará, e Rio Negro, e em que consiste o seu principal commercio das drogas do sertão: postoque o cacáo costuma produzir por annos alternados. Os indios das nações, que o habitão, são fracos, e nelles têm feito os Múras crueis destroços.

XLIX. Entre as mais superstições da nação Purús, he famosa a do rigoroso jejum expiatorio, a que se entregão por huma lei de religião. Emquanto elle dura, ainda que sobrevenha alguma molestia, não tratão de si, nem comem mais do que lhe he permitido no jejum; de sorte que muitos morrem desfalecidos : sendo necessario aos que vivem na nossa povoação de Arvellos acautellar-lhes o tempo deste jejum, para os livrar da morte fazendo-os comer á força. O seu antigo nome era Cochiuará, que ainda conserva huma das suas bocas. São quatro, as poronde desagua. Era antigamente povoadissimo, e as suas margens se achavão cheias de maiz, e mandiocas. Nelle, conforme referem algumas relações, habitavão gigantes de dezeseis palmos de altura.

L. 8. Fomos nesta manhã seguindo a margem do sul para evitarmos o transito das correntezas chamadas Aruanáoára, isto he, buraco do peixe aruaná, ali muito frequente. O peixe aruaná he comprido, mas estreito, chato, escamozo, de bom gosto; porem cheio de espinhas. A's sete de manhã avistando-se huma praia, e nella multidão de tujujús, ave de que já fallamos, descemos para lhes atirar, e juntamente fazer huma pescaria. Com quatro lanços de rêde pescamos innumeraveis especies de peixe : principalmente jandihás, surubins, piráinambús, pirááraras, vacús, uacaris, pirapucús, piráandirás, e outros. O piráinambú he de delicado gosto. A escama do uacari he huma concha unida, postoque de figura ordinaria de peixe. A sua boca he hum buraco, que anda sempre na terra, e sem divisão de queixos. O piráandirá, ou morcego, tem no queixo inferior dous dentes agudissimos, e compridos, e com o focinho semelhante ao do morcego.

LI. De tarde tornamos a procurar a margem do norte, navegando com algum vento, encontrando porem bastantes baixios, ao atravessar para as ilhas, sendo necessario passar a canoa á vara por largos espaços. Viemos esta noute dormir defronte de Cochiuará, que como fica dito he huma das bocas do Purús distante oito legoas da principal, e que nos ficava na margem opposta.

LII. 9. Querendo navegar na madrugada, hum fortissimo vento, que soprava pela proa, nos obrigou a recolher. De manhã continuamos, postoque ainda com bastante vento, algumas correntezas, e não poucas terras cahidas.

LIII. A's oito da noute passamos a boca do lago Cudaiás, e fomos dormir á ponta da terra, que termina a enseada em que elle desagua, que he pelo norte. O Cudaiás he hum lago extenso. Recebe aguas de outros varios lagos. Esta boca tem sido tida (postoque erradamente) pela inferior do Jupurá. Neste celebre lago têm hoje assiduo domicilio o gentio Mura, e daqui extendem as suas incursões ao Rio Negro pelo Unint, e Quiyunt, que ambos desaguão nelle e tem o seu principio proximo aos lagos do Cudaiás. He abundante de salsa parrilha. Nas dilatadas praias das sua vizinhanças se fazem annualmente muitos mil potes de manteiga de tartaruga, que nellas desovão, que he hum dos lucrosos ramos do commercios desta capitania.

LIV. 10. Serião tres horas da madrugada, quando partimos. Ao amanhecer avistámos na margem austral a boca do Coyúaná, huma que dá sahida ás aguas do Purús distante da principal deste quatorze legoas, e meia. Foi muitas vezes passada a canoa ás varas; porque os multiplicados baixios, e restingas não davão lugar á força do remo, e as rapidas correntezas do seio do rio obrigavão a seguir necessariamente a margem. Navegava-se pela do norte, que ás onze deixámos com pouca distancia da segunda barra do Cudayás, e entrámos a procurar a do sul, introduzindo-nos por entre duas ilhas, até onde terminava a da esquerda, e alli descansámos. Continuou-se a viagem pelas duas da tarde, seguindo hum canal formado pelas ilhas, que girava por varios rumos. Erão estas ilhas de vista alegre; porque despidas de densos arvoredos, que rodeão a margem do rio, se achavão unicamente em partes copadas de floridos canaveaes, e em outras revestidas de agradaveis bosques de ambaubeira, e os claros alcatifados de formozo verde da curta canabrava. He a ambaubeira arvore de merecimento. A casca do seu tronco, e ramos he esbranquiçada. Sepára muito os ramos, e nelles he pouco espessa a folha, a qual tem semelhança com a da figueira. O fruto das mansas he hum cacho de uvas cujos bagos, do tamanho, e côr de hum figo preto de mediana grandeza, são de doce, e gostozo sabor. Cada cacho tem até cincoenta bagos. A pelicula, que rodea o bago, he aspera, e se lhe extrahe para comer a fruta.

LV. A's cinco da tarde sahimos daquelle canal, e principiamos a costear a margem do sul. Fica neste lugar hum extenso cacaoal plantado pela natureza, que agora estava em flôr, e prometia abundante colheita. A elle vem annualmente as canoas do commercio fazer as suas cargas. Entra daqui a correr a dilatada enseada chamada do Camará, que fomos rodeando até nove e meia da noute, e aportamos em huma ilha junto da boca do rio Arú, que pelo sul nella desagua. O Arú he outra barra do Purús. Grassão por esta paragem frequentemente os Múras.

LVI. 11. Toda a noute de hontem, e a maior parte da manhã de hoje gastamos na enseada do Camará. Com a ardencia do sol veio huma infinita multidão de piúm, que nos atormentou com as suas venenzas picadas. Pasta este vilissimo insecto na flor do uasacú, arvore venenosa, que subitamente mata homens, e animaes. Della uzão os Indios para pescar. Como por aqui erão muitas aquellas arvores, porisso tambem se encontrou tanto piúm.

LVII. Depois de algum descanso desde as onze até ao meio-dia, continuámos a viagem para nos aproveitar de hum bom vento que de popa nos servia, navegando quasi sempre por entre ilhas. Estas são aquellas famozas ilhas tão povoadas pela nação Jurímauás no tempo da viagem de Pedro Teixeira, e hoje inteiramente deshabitadas. A nação dos Jurímauás era a mais numerosa, e belicosa do rio Amazonas. Ella occupava sessenta legoas de terra na margem do sul, além das ilhas adjacentes. Quando passou o nosso incomparavel Pedro Teixeira o esperarão sem medo algum, ao mesmo passo que as mais nações de Indios fugião para

o interior da terra : derão-lhe viveres, com que chegou ao Pará, e lhe fizeram boa hospedagem. Em 1709 tinhamos ainda huma povoação dos Jurímauás no sítio chamado Táyaçutiba fronteira ao rio Jurúuá, a qual foi assaltada pelos jesuitas hespanhoes, levando todos os indios, com que fundarão a sua povoação, que conserva o nome daquella nação. No lugar de Arvellos ainda hoje se achão alguns poucos indios della.

LVIII. A's cinco da tarde atravessamos a boca do Mamiá, que pelo sul se mete no Amazonas. He de agua preta, habitado de Múras, e fertil em cacáo. Navegamos até ás dez da noute, ao que nos convidava a bella claridade da lua. Descançamos na situação chamada Paricátiba, que quer dizer lugar aonde he abundante a arvore paricá, cuja fruta torrada, e reduzida a pó subtil he universalmente o mais estimado tabaco dos indios, e do qual uzão nas suas festas chamadas Parassé, cauza do paricá, e para as quaes tem destinado nas povoações huma grande caza, sem repartição alguma, e denominada tambem do paricá. A cerimonia desta festa he na forma seguinte. Primeiramente se açoutão huns aos outros com hum azorrague feito de couro de peixe-boi, anta, ou veado, e em falta disto de pita bem torcida, e do comprimento de huma braça. Na ponta lhe atão huma pedra, ou outra qualquer materia solida, que fira. Com este instrumento se açoutão dous a dous, estando hum em pé com os braços abertos, emquanto o outro o fustiga á sua vontade, e logo a seu turno o açoutado faz a mesma operação ao açoutante. Gastão-se oito dias nesta cruelissima cerimonia, e no emquanto as velhas preparão o paricá, e as mais mulheres fazem o vinho de frutas, e beijú, chamado payauarú. Finalizada a função dos açoutes, se entra a tomar o paricá, sendo companheiros neste prazer os que o forão nos açoutes. O modo de tomar o paricá he desta fórma. Cada hum dos companheiros tem seu canudo na mão cheio do pó, e applicando huma das extremidades á parte direita do nariz do companheiro, pela outra sopra com incrível força, e logo enche novamente o canudo, e repete a operação na parte esquerda. O outro companheiro faz logo o mesmo. Dura este exercicio todo o dia, e principia-se logo a beber o vinho, que dura toda a noute. He tão violenta a força do paricá, e do vinho, que faz cahir quasi mortos todos os que os tomão, succedendo muitas vezes morrerem alguns soffocados do paricá : poreim os que acordão, passada a bebedice, tornão de novo a continuar a festa pelos oito dias que ella dura. Esta festa he annual. He a recruta de novos soldados, ou apresentação de rapazes para o estado varonil.

LIX. 12. Antes do romper da alva seguimos a viagem pela mesma costa meridional, para entrarmos no rio Coarí, que por aquella margem paga a penção das suas aguas ao nosso Amazonas. Ao chegar do dia fomos logo avistando as altas e escarpadas barreiras, compostas de barro vermelho, que rodeão aquella costa : lugares proprios para os assaltos dos Múras, e aonde tem tirado muitas vidas : porisso se duplicou a nossa vigilancia.

LX. Erão já quatorze de continua, e fatigante viagem, depoisque sahi-mos da villa de *Borba* no rio Madeira, em huma distancia não menos

que de cem legoas, sem ver mais que agoa, terra, e irrationaes, sem encontrar ao menos hum passageiro. Tudo nos fazia appetecida a chegada ás povoações, não havendo huma só naquelle dilatadissimo intervallo, a que pudessemos aportar, falta bastantemente nociva ao bem da navegação, do commercio, e augmento desta capitania, e que só pode achar remedio na inteira destruição do gentio Múra, que impede os estabelecimentos naquellas terras, aliás fertilissimas.

LXI. A'noute entrámos pela boca do Coarí, a qual, depois de se ver a largura interior do rio, não parece mais que hum canal por onde desagua hum lago. Com effeito, em brevissima distancia principia o rio logo a formar de huma e outra margem extensissimas enseadas, que chegão a dar-lhe duas legoas de largura; e como este rio em poucos dias de viagem começa a coangustar-se, faz com que pessoas julgão ser hum lago no lugar da sua larga bahia. O Coarí he navegavel hum mez de viagem. Corre do sul ao norte, e entra no Amazonas na altura austral de quatro grãos. Para formar aquella dilatada bahia, concorrem os rios Urucúparauá, e Urauá, que pelo occidente se unem ao Coarí. O peixe deste rio he muito saboroso. As suas aguas são pretas na apparencia, vistosas as praias, que o bordão. Foi antigamente povoado de varias nações, que o desampararão, depois que os Múras estenderão até ali as suas correrias.

LXII. Navegamos pelo Coarí até ao meio-dia, e chegamos ao lugar de Arvellos situado na sua margem oriental a quatro legoas em distancia da barra. Depois que junto a hum riacho, que estende huma larga praia, se seguem prolongadas humas barreiras pouco altas, que são as extremidades da planicie, em que está assentado aquelle lugar, correndo em huma só rua por toda a extenção da mesma praia. Esta he a quarta situação, que tem tido este lugar, tendo sido mudado de varias paragens do Amazonas por causa da praga dos mosquitos, e dos Múras. He porem muito sugeito a trovoadas, que com grande furia ali batem. Se esta situação ficasse mais proxima da barra, se poderião aproveitar os seus habitantes das terras do Amazonas, principalmente das ilhas para a plantação do cacáo; porque as visinhas ao lugar são inundadas de formigas, e não lhes sendo possivel separarem-se para longe com o receio do Múra, causa menos abundancia na povoação, inutilizando todo o genero de plantações.

LXIII. As nações de indios, de que se compõe este lugar, são: Sorimão, Júma, Passé, Uayupí, Irijú, Purú, Catauixí, que com alguns moradores brancos fazem hum avultado numero.

LXIV. Os Catauixíz herdão humas manchas brancas sobre a cutis de diversas figuras, e em differentes partes do corpo, como pés, mãos, pescoço, cara &c. Não concorre para isto artificio algum, nem tão pouco aquellas manchas acompanhão os partos, quando nascem; mas depois he que principião a sahir em crianças, adultos, e alguns, que já passam de vinte annos de idade, e em outros se não conhecem. He porem digno de notar que estas manchas se communicão como contagio a outras pessoas. Examinem os filosofos, e professores da historia natural a cauza deste prodigioso fenomeno, que eu não posso comprehende-lo.

LXV. Grassavão neste lugar funestamente as bexigas, aindaque já estavam terminando. Alem dos indios, que morrerão, tinhamo desertado muitos, principalmente da nação Purú, com medo dellas. Medo bem fundado; porque as bexigas em indios he mal mortal, e de que raros escapão. Attribue-se a cauza á difficuldade de erupção das bexigas, considerandose, que a cutis dos indios he menos poroza; porque andando continuamente nús, e ao ar, e quasi sempre dentro da agua, vem a ser huns animaes amfibios, e necessariamente hão de ter os poros do corpo mais cerrados. Seria couza felicissima, que se introduzisse nas povoações dos indios o facil, e proveitozo methodo de inocular ou enxertar as bexigas. Que milhares de vidas se não pouparião!

LXVI. Tive aqui grande numero de presentes de varias frutas, que as indias com interessada liberalidade me trouxerão. Ananazes dulcissimos, e de varias especies, fruta a que a natureza deo a coroa paraque se conhecesse, que era o rei dellas, e porisso o celebre Capucho (a) que com as mais exquisitas, e esdruxulas allegorias escreveu das frutas do Brazil lhe chama = O Sr. Dom Ananáz = Maracujás de agradavel gosto. A arvore de Maracujá he a que em Portugal se chama vulgarmente dos martyrios. Engázes, que tem semelhança ao cazulo da fava, mas que são do comprimento de dous palmos e meio, e largura de dous dedos. Dentro deste cazulo se incluem por todo o seu comprimento muitos caroços da grandeza da ameixa, cubertos superficialmente de huma sustancia cotanoza, e frigidissima, que he o que se come. Os indios fazem grande estimação desta fruta, que não deixa de ser saboroza, e há de diversas especies.

LXVII. 13. 14. Parte do dia de hoje com os dous seguintes me demorei neste lugar.

*Breve dissertação sobre o nome do rio Amazonas, e sobre
a existencia das mulheres Amazonas.*

LXVIII. Tinha eu lido no diario de Mr. de la Condamine, que illustrou esta povoação com a sua prezença, as diligencias, que este erudito academico fez aqui para averiguar a verdadeira origem das celebres Amazonas, que derão cauza ao nome deste famoso rio. O que me suscitou tambem a lembrança de fazer as minhas averiguações. O dito Condamine relata (b), que fallara neste lugar com hum indio, que teria setenta annos de idade, e que occupava certo posto naquelle povo: e este o assegurára, que seu avô, achando-se na povoação de Cuchiúuará (huma das bocas dos Purús, de que já acima fallamos) vira humas mulheres Amazonas, que tinhamo vindo do rio Cajamé, com as quaes tratára, e communicára.

LXIX. Perguntando pelo dito indio achei, que era o sargento mór da ordenança Joze da Costa Pacorilha, já falecido: porem outro indio do dito lugar chamado Joze Manoel alferes da ordenança, homem já de setenta annos para cima, e de bom proposito, natural da dita antiga

(a) Fr. Antonio do Rosario, liv. intitulado, *Frutas do Brazil*, impresso em 1702.

(b) Extrato do diario da viagem do Amazonas, pag. 56. Edic. Hespanh. de Amsterd. 1743.

povoação do Cuchiúará (que já hoje não existe, por se ter mudado para este lugar de Arvellos) me assegurou ter ouvido dizer muitas vezes ao nomeado sargento mór, o que este disse a Mr. de la Condamine. Seguindo-me além disso, que era neste rio constante entre os índios a tradição da existencia das mulheres Amazonas, do qual se retirárão, entrando-se nas terras do norte delle, da boca de Rio Negro para baixo.

LXX. Quem não he inteiramente estrangeiro na historia da America portugueza, e hespanhola, não ignora que o rio Amazonas tem tido diversos nomes. O que os índios lhe davão era Paranáuasú, isto he, grande rio. Os Pinhões, que forão os primeiros que virão a sua extensissima barra, lhe chamárão Mar doce. O nome de Maranhon, appellido hespanhol, não podia deixar de lhe ser dado por algum descobridor daquella nação pela parte do Perú. Sobre o de Orelhana, e Amazonas diremos agora.

LXXI. O Marquez Francisco Pissarro, celebre conquistador do Perú, mandou a seu irmão Gonsalo Pissaro a descobrir o paiz da canella; ou, como outros querem, o lago dourado, do qual ainda fallaremos. Deu-lhe por official nesta expedição ao capitão Francisco de Orelhana. Depois de alguns mezes de viagem, desertou este na occasião, em que o seu commandante o tinha mandado adiantar, e chegando á corrente do novo rio se entregou a ella, e a seguio até o mar. Então he que lhe deu o nome de Orelhana, appellido seu. E sendo acommetido na sua viagem junto a boca do rio Nhamondás, que desagua no Amazonas na altura de dous grãos ao sul, por huns índios valerosos, entre os quaes pelejavão tambem mulheres, chamou a estas mulheres Amazonas, e ao rio deu o mesmo nome, que perdendo todos os mais antecedentes hoje ainda conserva. Esta a verdadeira origem do nome do rio.

LXXII. Muito se tem discorrido sobre a existencia das Amazonas americanas, da sua republica, exclusiva de homens fóra do tempo determinado para o congresso, e a sua semelhança com a das asiaticas. Ninguem ignora o que escreverão sobre esta materia Laet, Raleigh, Cunha, Feijoo, Sarmiento, Coronelli, e Condamine.

LXXIII. Os factos, que formão a baze dos seus discursos, são os seguintes. A imposição do nome ao rio, que não he verosimil fosse arbitraria, e caprichosa; o testemunho do mesmo Francisco de Orelhana, e da não pouco numeroza tropa de castelhanos, e índios, que o acompanharão; a tradição constante entre os índios, e transmittida até o dia de hoje acrescendo a prova destes factos, e circumstancias, feita na Real audiencia de Quito, e na cidade de Pasto, depondo nesta ultima hum india em particular, que assegurou ter estado no paiz, onde estão estabelecidas aquellas valerosas mulheres. Acresce mais a tradição, de que ellas se retirárão para o interior das terras, qua hoje se chamão a Guiana, ou Goiana, sobindo pelo rio Trombetas, que entra no Amazonas junto a Pauxiz, cujas fontes são naquelle paiz. He tambem certo, que o interior do Goiana não está ainda descoberto, nem por portuguezes, nem por castelhanos, francezes, ou holandezes, que são as nações, cujas

colonias o rodeão, e assim não estando aquelle terreno descoberto, não se póde affirmar positivamente, que lá se não conserve ainda hoje a republica amazonica, que o medo dos Europeos faria desamparar a terra nativa.

LXXIV. Se são poucas estas conjecturas, formem-se novas sobre o que observou Cunha (a) escriptor da relação da viagem do nosso incomparavel capitão Pedro Teixeira. Eisaquí o que elle diz. = Estes mesmos Topinambás nos confirmarão tambem o rumor, que corria por todo o nosso grande rio das famozas Amazonas, das quaes tira o seu verdadeiro nome, e pelo qual he conhecido, depoisque foi descoberto até o prezente, não somente pelos que o tem navegado, mas pelos cosmografos, que delle tem tratado. Seria couza bem estranha, que este grande rio tomasse o nome de Amazonas sem algum fundamento racional; mas as provas, que temos, para segurar, que ha huma provincia de Amazonas nas margens deste rio, são tão grandes, e fortes, que não se póde disso duvidar sem renunciar a toda a fé humana. =

LXXV. Depoisque neste lugar refere as averiguações feitas em Quito, e Pasto sobre esta materia, continua = Mas eu não posso callar o que ouvi com meus ouvidos, e que quiz verificar, logoque me embarquei neste rio Amazonas. Disserão-me pois em todas as povoações, poronde passei, que havia mulheres no seu paiz como eu lhas pintava, e cada hum em particular me dava dellas signaes tão constantes, e uniformes, que se a couza não he assim, he preciso, que a maior mentira passe em todo o mundo novo pela mais indubitavel de todas as verdades historicas.

LXXVI. Trinta e seis legoas abaixo desta ultima aldeia dos Topinambás (esta he a aldeia dos Topinambás, de que já fallamos no § 15.) descendo pelo nosso rio Amazonas encontra-se da parte do norte outro, que vem da provincia das Amazonas, e que he conhecido pela gente do paiz com o nome de Cunuriz (Nhamundás prezentemente, e he aonde Orelhana vio as mulheres guerreiras). Este rio toma o nome dos indios, que habitão mais proximos á sua boca. Superiores a estes estão os Apótos, que fallão a lingua geral do Brazil, mais acima estão os Tagaris, e depois os Guacaris que he o povo feliz, que goza o favor das valerozas mulheres Amazonas. Tem as suas povoações sobre montes de prodigiosa altura. Estes montes existem no lugar indicado, e se chamão vulgarmente a cordilheira da Goyana, que corre ao longo do Amazonas : entre os quaes ha hum chamado Tacamiába, que se eleva extraordinariamente sobre os outros, e que he esteril por ser muito batido dos ventos. Estas mulheres se tem sempre conservado sem socorro de homens, e quando seus vizinhos lhe vem fazer visita no tempo assignalado, ellas os recebem com armas na mão, que são arcos, e frechas, para não serem surpresas; mas logoque os conhecem, vão todas de tropel as suas canoas, aonde cada huma pega na primeira Itamáca, que encontra, e vão prendela em sua caza, para nella receber o dono. No fim de alguns dias, voltão

(a) Cap. 70, e 71. na tradução de Gombrevil. D. 2.

para as suas cazas estes novos hospedes, e não faltão de fazer igual viagem na mesma estação. As filhas, que nascem deste congresso, são criadas pelas mãis, instruidas no trabalho, e no manejo das armas : quanto aos filhos não se sabe bem o que fazem delles ; porem eu ouvi dizer a hum indio, que se tinha achado com seu pai nesta assembléa, sendo ainda rapaz, que no anno seguinte dão aos pais os filhos machos, que parirão. Com tudo commumente se crê, que ellas matão todos os machos o que eu não sei decidir. Seja o que for, ellas tem thesouros no seu paiz, capazes de enriquecer todo o mundo. A barra deste rio, em cujas margens habitão as Amazonas, está em dous grãos e meio de altura meridional.

LXXVII. Aqui tem os apologistas da existencia das Amazonas americanas argumentos, e razões convincentes para firmarem a sua opinião.

LXXVIII. Se eu devo agora tambem dizer o que me parece, confesso, que não cabe no meu entendimento igual opinião. E se examinar-mos esta materia pela regra da verdadeira logica, e solida critica, devemos assentar, que a existencia das Amazonas da America he huma daquellas preocupações populares, que achando fundamento no maravilhoso, que o povo ama, se propagação com extraordinaria facilidade.

LXXIX. Que couza mais difficultosa de se conceber por qualquer entendimento são, que huma republica de mulheres, que habitem na zona torrida, governando-se por si, sem admittirem varão, senão em certos dias do anno? Que causas moraes podemos imaginar, que sejam tão efficazes para vencer a quasi irresistivel força do clima? O animo he summamente agitado nos climas calidos por tudo, o que he relativo á união dos dous sexos : tudo conduz a este objecto, diz hum juriconsulto filosofo (a). O certo he, que o alvoroço, com que ellas recebião os hospedes, e que Cunha nos relata, não mostra, que lhes não era indifferente aquella união?

LXXX. Não se acha hum ar de fabula naquella singular divisão dos filhos machos. e femeas, dizendo-se por huns, que os matão, por outros, que os entregão aos pais?

LXXXI. Qual he o verdadeiro lugar, que habitão as Amazonas? Orellhana vio-as no rio Nhamundás. O indio, que fallou a Mr. de la Condamine deo noticia, que as vio em Cuchiúuará, e que tinham vindo do Caiamé. que dista do Nhamundás para cima de cento e tantas leogas, e aonde Orellhana as não vira passeando por aquelles dstrictos.

LXXXII. Mas que havemos de responder aos argumentos da opinião, contraria, principalmente aos factos affirmativos, e positivos em prova da existencia das Amazonas? Porem que provas, e factos são sufficientes para estabelecer o que se pretende provar, quando he hum inverosimil? Nenhunas provas são bastantes, semque primeiro se reduza o inverosimil a verosimil, que he quasi como huma questão prejudicial, que pede anticipada, e previa resolução.

(a) Montesq. Esprit des Loix, liv. 14, chap. 4.

LXXXIII. Não quero duvidar do facto, e dito de Orelhana. Mas quem pode ouvi-lo, sabendo a sua historia, que não discorra logo : que Orelhana, que desertou do exercito do seu general com a mais fea perfidia, necessitava de achar alguma capa, com que pudesse cobrir o seu delicto, fazendo-o ao menos esquecer com fingidas, e maravilhosas narrações de sorte, que o mundo o tivesse como hum homem prodigioso. O que assim lhe succedeo na corte do Imperador Carlos V, para o que concorria o genio do seculo, em que fazião ruido as descobertas da America. e os animos dezejosos recebem com admiração toda a qualidade de novidades, que vinhão continuamente daquella parte do mundo. E qual outra mais propria para atrahir a attenção universal, que a historia das Amazonas ?

LXXXIV. Os que tivessem algum conhecimento dos costumes dos selvagens da America, não ignorarão, que habitão nella algumas nações, em que as mulheres pelejão juntamente com os homens o que prezentemente succede com innumeraveis. Os Muturicús, que de quatro annos a esta parte hostilizão as nossas povoações do rio Topajóz, trazem consigo as mulheres, as quaes na occazião do conflicto lhes subministrão as frechas, como se observou no combate, que com aquella belicozissima nação teve o anno passado o commandante da fortaleza daquelle rio, no qual sustentarão valerosamente o fogo, que se lhe fez por hum largo espaço de tempo. A nação Otomáca huma das mais celebres do Orinoco leva as suas mulheres a guerra. O officio destas he aproveitar as frechas, que os inimigos disparão, e ervão, as quaes entregão aos seus para novamente as lançarem aos inimigos. Eisaqui dous exemplos de Amazonas, e eisaqui quanto bastou, para que Orelhana, succedendo-lhe o mesmo, tivesse fundamento para estabelecer a sua fabula, complicada ella com o que se dizia das Amazonas asiaticas, não foi necessario mais para applicar ás da America, quanto se contava daquellas nas historias, que junto tudo ás circumstancias preponderadas, e aos costumes dos indios, propensos naturalmente a ficções e mentiras, fizeram criar raizes a esta opinião : favorecendo-a muito o gosto da nação Hespanhola, por quem tem sido transmittida, e apoiada para o maravilhoso. Basta de Amazonas, e prosigamos a nossa viagem.

LXXXV. 15. Pelas quatro da manhã sahimos de Arvellos, e ás oito e meia entramos a navegar pelo Amazonas, seguindo a margem do sul. Na do norte nos ficava a boca do canal Juiçáras, que até aqui tem sido reputado como boca do rio Jurupá, contando-se pela segunda ; sendo que na verdade pelas averiguações, e exames, que eu fiz nesta viagem, não he mais que hum canal, que desce do outro, poronde se communicão os lagos Amaná, donde elle sahe, e Cudayás, que o recebe pela dita margem do sul, poronde navegamos ; tambem passamos a segunda, e estreitissima boca do Coarf. De tarde fomos rodeando a costa de Tauána, terras altas, e abundantes em cacáo. No lado opposto nos ficava o canal Copeyá, que tambem com equivocação se julgava a terceira barra de Jupurá A'noute fomos dormir á boca do canal Arauanay formada por huma ilha.

LXXXVI. 16. Toda esta manhã continuamos a navegação pela mesma

margem austral, entrando algumas vezes pelos canaes, que as ilhas formam, e fomos tão perseguidos de Piúm, que he impossivel narra-lo. De tarde tivemos igual ou maior perseguição. Os indios se chegarão a impacientar, ao mesmo passo, que são bastantemente soffredores destes incommodos. A maior parte das terras da margem, poronde passamos, erão altas, e compostas de barreiras vermelhas, e amarellas. Estas terras tinhão sido antigamente habitadas de indios. Passamos junto ás de Uará-tapéra, isto he, lugar da aldeia de Uará, que a natureza tem transformado em hum cacual. Não se póde bem pintar, quanto seja agradavel a vista destas barreiras, por cauza das suas cores relevadas pelo frondozo, e espesso dos bosques, que á maneira de regulares balaustradas lhe ornão os cumes. Como por aqui são muitas as enseadas, e ressacas, tambem se multiplicão as correntezas, que a favor da baixa do rio passamos a remo. Ao anoutecer, depois de dado algum descanso aos indios, continuamos a navegação pela costa chamada da Tabatinga, que por nove horas tinhamos passado, e fomos dormir junto da boca de hum riacho.

LXXXVII. 17. Tendo navegado toda a manhã, seguindo a mesma margem passamos por onze horas as altas, e vistozas barreiras da costa do Mutúmcoára, que quer dizer, buraco ou lugar da ave mutúm. Erão aqui furiosissimas as correntezas; porque a terra do norte boja ao rio huma ponta em tanta distancia, que estreitando-o dá impeto extraordinario ás aguas communicando-lhes a direcção para a outra margem. Tivemos a fortuna de favoravel vento, e com vella, e remo em brevisimo tempo tinhamos passado aquellas correntezas, e paramos a jantar na boca de hum canal formado pelas ilhas. Neste canal desagua o rio Catuá, que ás duas da tarde avistámos. Corre este rio entre outeiros, os quaes são abundantes em salsa parrilha. Habita-o o gentio Múra. Fazia aqui o Amazonas grande largura. As terras da margem erão baixas, mas cheias de cacaoes. Para a noute fomos encontrando barreiras pouco altas. Por nove horas entrámos na boca do riacho Taruá, para nos livrar de huma trovoadá, que do oriente nos sobreveio. Ahi passamos a noute entre trovões, e agua, que durou até ao amanhecer com grande incommodo nosso.

LXXXVIII. Já de manhã entramos a navegar. A's sete e meia passamos a boca do riacho Camuçuá, depois a Giticaparaná, ou rio das batalas, onde medea huma ilha, que prolongando-se fórma hum canal. Na margem do norte nos ficava outro chamado Uananá, tido pela quarta boca do Jupurá, mas tambem erradamente. Corre logo pela do sul poronde navegavamos, o riacho Itáuarâna, ao qual se segue o rio Caiamé, aonde chegamos ao meio dia, e ahi descansamos. O Caiamé, postoque a sua boca não seja muito espaçosa, não traz comtudo pequeno cabedal de aguas. Em pouca distancia da barra, e ainda á vista della começa a alargar-se á maneira de lago. Era tal o cardume de peixe, que fazia incrível estrondo com as pancadas de innumeraveis botos, piráurucús, e outros peixes de extrema grandeza, que davão caça aos pequenos. Este rio he habitado de gentio Mura, e no mesmo lugar em que nós aportamos, tinha á pouco

tempo morto duas pessoas, e defronte proximamente huma. Tem este rio algum cacáo, e salça parrilha.

LXXXIX. De tarde fomos navegando por entre diversas ilhas, na verdade amenissimas por cauza da agradavel verdura de diferentes arvores, entre as quaes reinavão as ambaubeiras. Junto da agoa estavão dispostas em elegante ordem as avairánas bellissimo arbusto. Passavamos proximos as bocas dos riachos Pupunha, Genipáva, Senembyparaná, ou rio dos Camaleões, e fomos dormir não muito distantes da barra de Tefé.

LXXX. 19. Principiamos a navegar antes de amanhecer, e ás seis da manhã entramos pela boca de Tefé. Corre este rio na sua barra com magestade; porque huma ilha da parte do poente, mas ainda no Amazonas, a engrandece, estreitando-se depois algum tanto, segue-se o largo, que vem sahindo da grande bahia, que este rio forma com largura de legoa e meia. Postoque a estação pedisse, que este rio estivesse já vazio, com tudo ainda estava muito cheio, e lhe faltava o principal ornamento de suas margens, que são as alvissimas praias que costumão rodealo : mas em lugar dellas por toda a sua entrada até á extensa bahia, o cercavão meias alagadas as araquaranas, vistoro arbusto, cujas flores brancas, e cheias de innumeraveis estâmes amarelos exhalavão fragrantissimo cheiro. O Tefé desce do sul para o norte. He navegavel até dous mezes de viagem, aindaque passados poucos dias não sofre embarcação grande. Produz salsa parrilha, e por elle navega o gentio Mura, desterradas as nações, que antes o habitavão.

LXXXI. Pelas oito da mesma manhã chegámos a villa de *Ega*, que occupa a margem oriental daquelle rio no lugar da maior largura da sua bahia, entre hum pequeno riacho, que desagua no Tefé, e que fecha o lado oriental da villa, e huma ponta da parte do poente. Fórma a terra hum semicirculo, que banha o rio. Esta terra occupa a villa com pouca elevação a agua. O terreno he pela maior parte desigual; alem de huma pequena rua, que corre a frente do rio, tem mais duas para o interior de bastante extensão, e povo numeroso. Nesta villa habitão moradores brancos. As nações de indios, de que se compõe, são : Janumá, Tamuana, Sorimão, Jauaná, Tupivá, Achouarí, Júma, Manáo, Coretú, Xíma, Papé, Jurí, Uayupí, Cocrúna : nações que para esta villa tem sido descidas de diversos rios.

LXXXII. Tinha antigamente esta villa o nome do rio, e era a principal missão dos Carmelitas. No anno de 1759 foi erecta em villa pelo primeiro governador desta capitania Joaquim de Mello e Povoas.

LXXXIII. São as suas terras fertilissimas para as mandiocas, e todo o mais genero de plantações : porem o gentio Mura não deixa estender as culturas, fazendo continuas incursões sobre as rossas, e chegando ás mais proximas da villa.

LXXXIV. Entre os diversos uzos, que observei nos indios desta villa, foi hum delles o do ipadú, do qual darei as noções, que pude alcançar. O ipadú he huma planta de mediana grandeza, cujas folhas do tamanho das do louro da Europa são as que servem para a composição chamada

do mesmo nome. Torradas estas folhas se reduzem a pó em hum pilão, misturando-se-lhe a cinza da folha da ambaubeira. Deste pó subtilissimo á maneira de tabaco, e de côr esverdeada, enchem a boca com tanta quantidade, que ficão as bochechas como inchadas, e pouco a pouco vão engolindo o dito pó, mas renovando na boca, tantoque vai diminuindo, paraque as bochechas se conservem sempre cheias.

LXXXXV. As virtudes do ipadú, dizem que são, aliviar o pezo do sono, semque cauze damno o não dormir, e por isso os indios usão principalmente de noute deste exquisito remedio, de que fazem tanto cazo, e gosto; para assim se conservarem em huma doce innacção, em que os Americanos, que vivem entre os Tropicos, põem o summo bem.

LXXXXVI. 21. Até o dia de hoje me dilatei em *Ega*. Pertendemos partir de tarde para o lugar de *Nogueira*, que fronteiro áquella villa está situado na margem oriental da bahia de Tefé na distancia de travessia de duas legoas : como porem ameaçavão algumas trovoadas perigosissimas naquella bahia, esperamos que serenasse o tempo, e com effeito ás seis horas da mesma tarde entramos a atravessar, o que concluimos em hora e meia a remo, e parte do tempo a véla.

LXXXXVII. A situação do lugar de *Nogueira* he mais elevada, e o terreno melhor que o de *Ega*. A maior parte da povoação fica em huma planicie. Tem duas ruas formadas, além das cazas espalhadas para o lado do sul, em que corre o riacho Meneroá. Habitão neste lugar alguns moradores brancos. As cazas destes, e igualmente as dos indios são caiadas com tabatinga especie de greda alvissima, a que juntão a goma liquida da sorveira, para lhe darem maior tenacidade, e cohesão. O templo deste lugar he muito decente, e asseado. Achão-se nelle varias pinturas executadas pelas indias.

LXXXXVIII. As nações de indios, que habitão nesta povoação, são Jurí, Catauíxí, Juma, Passé, Uayupí, Yauaná, Ambuá, Mariarána, Cirú : fazendo por tudo avultado numero.

LXXXXIX. O nome antigo desta povoação era Parauarí, denominação que tirou do lugar, em que estava antes de se mudar para o que occupa. As bexigas tinhão dessolado esta povoação, das quaes ainda havia reliquias.

C. As indias desta povoação são menos bizonhas, que costumão ser as de outras. Quando se passa pelas suas portas, sahem logo a cumprimentar com tão agradável, como natural sinceridade; despida das affectações europeas. Em todo hum dia, que neste lugar me dilatei, apenas pude ter algumas horas para empregar nos objectos do meu officio. Erão continuas as vizitas das indias com presentes. A varanda das cazas, em que rezidi, parecia huma feira. Estava cheia de paneiros de farinha de mandioca, de galinhas, frangos, e outras aves domesticas, de frutas principalmente ananazes, banânas, ambaúbas. Bem se entende, que tudo isto se paga. Dizião primeiramente que nada querião; porem logo querião tudo, quanto se podia imaginar, e ao mesmo tempo se satisfazião com o que se lhes dava, respondendo pela sua lingua = *Eré*; que quer dizer, está bom.

CI. 23. Tive neste lugar somente de dilação o dia vinte dous. Era Domingo. O vigario que juntamente servia a igreja deste lugar, e a de *Ega*, disse missa cedo, para tambem a hir dizer á dita villa. Emquanto se disse missa cantarão as indias o = *Tantum ergo* = com harmonia não vulgar, e de admirar em tal qualidade de gente : mas he certo, que não só no canto, mas em qualquer outra arte, recebem os indios com muita facilidade as instrucções, que se lhe dão.

CII. Depois da missa embarcamos, e com bom tempo atravessamos a bahia até á villa de *Ega*, aonde sem desembarcar nos dilatamos hum breve espaço, e logo continuamos a viagem, de sorte, que por onze horas da manhã tínhamos sahido do Tefé, e entrado no Amazonas, cuja margem austral fomos navegando. Por quatro horas da tarde tínhamos passado a boca do estreito canal que ao norte de *Nogueira* sahe para o Amazonas, poronde seria mais breve a nossa viagem, se a vazante, postoque ainda não grande, não impedisse o passo ás embarcações de maior póрте.

CIII. A's cinco chegamos á barra do pequeno rio Urauí, que pelo sul desemboca no Amazonas. Junto a ella mas na margem oriental, e rodeado em parte pela agua, que do mesmo se introduz á terra, está situado o lugar de *Alvaraes*. O dito riacho de agua preta, e de mediana grandeza, a agua que se introduz á terra no referido lado oriental, a elevação do terreno, a vista do Amazonas, a de huma ilha fronteira, que occupa o meio deste rio, concorrem a fazer elegantissima a situação deste lugar. He fertilissimo da parte do rio, e terra. Cresce aqui admiravelmente a mandioca, ha plantações de cacáo, e café, e se entra a cuidar no anil, conforme as novas instrucções, que deixei ordenadas. Chamava-se antecedentemente este lugar a Cayçára, que quer dizer Curral; porque ali se fazião dos indios escravos, que se conduzião principalmente do rio Jupurá, naquelles infelices tempos, em que se traficava em homens nestes sertões.

CIV. Tem este lugar moradores brancos, e as nações dos indios, que o habitão em bastante numero, são Uárú, a que elles chamão Cóca, por cauza de repetirem esta palavra muitas vezes, que na sua lingoa quer dizer não, Ambuá, Uaymá, Yucuná, Alaruá, Passé, Caiuarí, Miránha, e Marauás descidos estes ultimos do rio Guruá, e que são antropofagos, ou comedores de carne humana.

CV. He esta povoação susceptivel de grande augmento; porque á bondade do sitio, e á fertilidade da terra, junta estar proxima ao Jupurá donde se facilitão os descimentos dos innumeraveis nações, que povoão aquelle rio : mas he pena que seja sugeita á praga do carapaná e pium, aindaque no anno presente esteja livre della attribuindo a cauza a grande enchente, que houve no Amazonas.

CVI. 24. Todo o dia me dilatei nesta povoação, em que fui visitado, e presenteado pelas indias com farinhas de mandioca em multidão, galinhas, papagaios, aráras, mutúns, macacos, &c.

CVII. 25. Bem na madrugada partimos, e ainda antes de amanhecer passamos a ponta de Parauarí, que deu motivo aos erros, e equivocação

de M. de la Condamine. Assumpto, que faz desculpavel, e necessaria huma breve digressão.

(a) *Refuta-se a opinião de Mr. de la Condamine sobre os limites das colonias portuguezas no rio Amazonas, e se estabelece o incontrastavel direito dos mesmos contra as pertenções de Hespanha.*

CVIII. Será bom para maior clareza deduzir a historia do seu principio. Depois que os Filippes occuparão Portugal, foi hum dos cuidados da corte de Madrid descobrir inteiramente o rio Amazonas, com o fim de communicar o Perú com as nossas colonias do Brasil, e Pará, e poderem transportar os generos daquelle continente pelos nossos portos, e pelo meio do Amazonas lhes ficava mais facil, e commodo, a respeito das grandes dificuldades, que encontrão na condução para os seus. Fizerão-se varias expedições, tanto pelo Pará, com pela parte do Perú, mas todas infructuosas, até que em fim o capitão mór Pedro Teixeira da guarnição do Pará mandado pelo governador Jacome Raymundo de Noronha, navegou o rio Amazonas, e entrou na cidade de Quito. Naquelle tempo foi reputada esta descuberta de não menor valor, que as que se chamão famozas. Em Quito foi recebido Pedro Teixeira com grandes applausos. Olhava-se para elle como para hum homem extraordinario, superior aos perigos, e difficuldades, que achou naquella expedição, que se podem ver na relação, que della ha escripta. Em fim, Pedro Teixeira adquirio immorttal fama, e se poz ao lado dos heroes da nossa historia, brilhando o seu nome nos annaes portuguezes com tão distincta gloria como a dos Gamas, e Cabraes. Na volta pois daquella viagem, no rio Nápo, defronte das bocainas do rio do Ouro, ou Aguariço plantou hum marco, conforme as suas instrucções, para servir de limite entre as colonias portuguezas, e hespanholas, e logo tomou posse pela coroa de Portugal daquelle lugar, e dos mais, que se incluíão dentro dos mesmos limites, e demarcação. Fez-se de tudo hum auto solemne, que se registou nos livros da camera do Pará, cuja copia se acha nos annaes historicos de Berredo (b).

CIX. Quer Mr. de la Condamine (c), que o referido marco não fosse plantado no rio Nápo, mas sim defronte da barra do rio Jupurá, no lugar que deo causa a esta digressão. Funda a sua opinião em argumentos metafisicos, inuteis para a averiguação dos factos historicos. Diz que no dito auto de posse se põe a data = Dos Guyarís defronte das bocainas do Ouro = Entra a confundir o Yquiari com o rio do Ouro : a fallar na passagem dos Manãos para o Amazonas : no ouro que elles trazião de Yquiari : assenta, que a aldeia do Ouro he em Paraguarí. E em fim, da palavra Paraguarí discorre, que vale o mesmo que o rio dos Guyarís no idioma Brasiliense, e por esta etymologia decide, que aqui he a aldeia

(a) Tom. 2 das Viagens de Rogers. Ediç. Frances. de Amsterdão 1716. Dissertac. sobre o rio das Amazonas.

(b) Liv. 10. §. 702.

(c) Extract. do Diario da viagem pelo rio das Amazon. pag. 51, da Edic. Hesp. de Amsterd. 1745.

do Ouro, e que ficando defronte da foz do Jupurá, este he o rio do Ouro, fronteiro ao qual se plantou o marco, de que tratamos.

CX. Diz mais, que os portuguezes esquecidos do referido auto adiantavão a sua pertençação acima da provincia dos Umaúas.

CXI. A estabelecida reputação de Mr. de la Condamine poderá illudir aos que sem maiores noticias lerem os seus escriptos. Mas Mr. de la Condamine podia passar sem tocar esta questão no seu diario, em cuja decisão alcançou a nota de menos verdadeiro, e muito preocupado. He pena, que hum homem tão celebre quizesse assim deslustrar-se.

CXII. A resposta ás suas reflexões mostrará a debilidade dellas. Primeiramente he falso, que no auto de posse se ponha a data = Dos Guarís defronte das bocainas do rio do Ouro. = Eu appello para a copia autentica do mesmo auto impressa nos annaes historicos do governador, e capitão general do estado do Pará Bernardo Pereira de Berredo, aonde se pôde ver, e se conhecerá, que não ha lá taes palavras. = Dos Guarís = Antes principia o auto na fórmula seguinte = Anno do nascimento de Nosso Senhor JESU Christo de mil seiscentos, e trinta e nove, aos dezaseis do mez de Agosto defronte das bocainas do rio do Ouro, estando ahi Pedro Teixeira &c. = E se finalizava o auto com o nome das testemunhas, sem repetição de data. Como pôde logo vir ao pensamento de Mr. de la Condamine a palavra Guarís. Eu para não imputar tanta falsidade a este famoso academico, direi, que elle se equivocou, trocando a palavra Aguarríco, nome do rio, que no auto se chama do Ouro, na de Guarís; postoque tal equivocação se lhe não deva perdoar, poisque o aponta no seu mappa.

CXIII. O Aguarríco desagua na margem septentrional do Nápo, na altura de quasi dous grãos do sul. O Aguarríco pois he o rio do Ouro, de que no auto se falla. Assim o testemunha a relação da viagem do mesmo Pedro Teixeira escripta por Cunha, aonde se diz no cap. 45. = Encontra-se o rio Aguarríco, que tambem se chama rio de Ouro. = E no cap. 49. = Este rio (Aguarríco) está em fama, não só pelo seu ar pouco sadio, mas pela quantidade de ouro, que se tira das suas areas, que á mais de cem annos lhe fez dar o nome de rio de Ouro. = Agora devo observar, que na mesma relação se faz menção do rio Jupurá, que ahi se não equivoca com o Aguarríco, ou rio do Ouro.

CXIV. Neste lugar he que o capitão mór Pedro Teixeira deixou huma parte da sua armada, e na volta de Quito escolheu o mesmo para a plantação do marco, e formar a povoação.

CXV. Vamos aclarando o confuzo cáos de Mr. de la Condamine. O Yquiari, de que falla, e aponta no seu mappa, he o rio Ucayari, chamado communmente Uaupés; nome de humanação, que o habita. Sim he certo, que deste rio ha comunicação mediata com o Jupurá, e que os indios do mesmo Ucayari das nações Panenuá, e Tariána tem sido vistos com folhetas de ouro; mas ainda se ignora presentemente donde he extrahido aquelle ouro. Porem a este Ucayari não se podem aplicar as confrontações do rio do Ouro, ou Aguarríco, de que falla o auto de posse, e a relação da viagem. Bastando para desvanecer qualquer conjectura advertir, que

a barra do Ucayari he no Rio Negro, ao qual tributa as suas aguas, poronde não navegou Pedro Teixeira, e aindaque se comunique com o Jupurá, nem este teve nunca o nome de rio de Ouro, nem huma tão remota communicacão podia fazer lembrar, e datar o referido auto de posse do lugar = Defronte das bocainas do rio do Ouro. = Se se entendessee por tal o Ucayari.

CXVI. Continuemos a desembrulhar as confusões de Condamine. Assentado, que a aldeia, que Pedro Teixeira denominou do Ouro, ficava fronteira á barra do Jupurá, conclue. Que este rio he o do Ouro, para dar por certo, que defronte da sua boca se plantára o marco. Miseravel discurso ! E porque razão M. de la Condamine senão instruiu melhor para estabelecer as suas conjecturas? Se elle lesse mais attentamente a relação do Cunha, talvez que evitasse tão indesculpaveis erros. Que connexão tem a aldeia do Ouro, com o rio do Ouro, e com o lugar em que se plantou o marco? Eu lhe concedo de boa graça, que fosse em Parauari aquella decantada aldeia; pois se ahi não foi, não he muito distante, por ter sido imposto aquelle nome á primeira aldeia da nação dos Curusicariz, que se estendia pelo lado do sul do Amazonas, principiando do Parauari para cima. Mas impôr-se o dito nome áquella aldeia, por ficar defronte da boca do rio do Ouro; não. E isto he o que fez equivocar a Condamine.

CXVII. Na viagem para cima chegando a nossa armada á referida primeira aldeia, encontrarão-se varios indios della com pendentes de orelha, e nariz de ouro, os quaes comprárão os nossos, e era tão fino, que pezou a vinte tres quilates em Quito. Por este motivo impozerão á mesma o nome de aldeia do Ouro, como se póde ver da relação de Cunha no cap. 56. Fica logo indubitavel a causa da imposição daquelle nome, e que ella não foi dirivada do rio, mas sim daquelle coherente motivo.

CXVIII. Para assim se persuadir bastava, que Condamine reflectisse, que este nome foi posto quando se subia o rio, e que o marco foi plantado na tornaviagem, e nesta occazião he que se falla no rio do Ouro, que he o Aguarico, como fica a meu parecer demonstrado: e no auto de plantação, e posse se não trata da aldeia do Ouro, como erradamente o supõe Condamine, nem Cunha o confunde, antes confrontada a sua relação com o auto se conhece evidentemente a differença de hum a outro lugar.

CXIX. Não nos esqueçamos da celebre etymologia da palavra Parauari. Quem ler a Mr. de la Condamine, e o vir decidir com tom indubio, e seguro, da natureza e genio da lingua geral dos indios, julgará, que elle tinha grande conhecimento da mesma. Nada menos. Condamine confessa, que a ignorava, e assim o mostra a sua decisão.

CXX. Affirma em fim, que Parauari quer dizer rio dos Guariz: em razão da palavra = Pará = significar rio. Hum homem que sustenta hum absurdo, precisamente se hade servir de provas absurdas. Condamine enganado da palavra = Guariz =, que não sei aonde foi achar, vio na de = Paraguari = feliz conformidade com as suas idéas, e foi quanto lhe bastou para a sua asseveração. Porem que imperdoaveis erros não commetteo Condamine? Primeiro erro. Não se escreve (conforme a genuina

orthografia e pronuncia da lingua geral dos indios do Brasil) Paraguarí, mas sim Parauarí sem a letra = *g* =, o que bastaria para desfazer pelo fundamento todo o custoso edificio de Condamine. Segundo erro : a palavra, que significa rio, he = Paraná = e não = Pará. = Terceiro erro : conforme o genio proprio da lingua sobredita, e seu inalteravel uzo, para dizer rio dos Guariz, formarião assim a fraze = Guaríparaná ; = pois juntando-se dous substantivos, hum dos quaes haja de ser regido como o genitivo da lingua latina, se antepõe sempre o genitivo ao nominativo, e por isso se havia de dizer = Guariparaná, e não Paraguarí. = No que tem esta lingua igual genio ao da ingleza, na qual se diz = Snuff Box = para significar caixa de tabaco, antepondo-se a palavra tabaco á de caixa ; como dizendo, de tabaco caixa. Quarto erro : da nação Guariz não ha noticia alguma, nem naquelle lugar, nem em todo o Amazonas.

CXXI. Mas paraque me canço em procurar razões para refutar a Mr. de la Condamine, se tenho hum argumento invencivel, e intergiversavel, que só basta para definir a questão.

CXXII. Governando o estado do Pará Alexandre de Souza Freire mandou a Belchior Mendes de Moraes com huma escolta a examinar o mesmo marco ; e com effeito entrando aquelle cabo pelo rio Nápo no lugar confrontado no auto de posse, o achou, postoque arruinado com o tempo por ser de páo. Ahi mesmo erigio outro, como em renovação do primeiro na presença do Jesuita João Baptista Julião, superior das missões hespanholas, que andava em visita.

CXXIII. Este facto desvanece todos os argumentos, e conjecturas de Mr. de la Condamine. Elle bastaria para lhe servir de resposta : Porem eu não quiz propo-lo logo, para mostrar, que ainda independentemente da sua existencia, era de nenhum fundamento quanto discorre Condamine a favor da sua opinião.

CXXIV. Falta-nos responder, ao que diz sobre a pertença dos portuezes acima da provincia dos Umuauás : sobre a supposta fugida desta nação das nossas povoações, e finalmente sobre o principio da nossa posse, que quer fosse no anno de 1710.

CXXV. A pertença bem se tem mostrado como he justa. A respeito da fugida, e principio da posse, basta em resposta referir a verdadeira historia.

CXXVI. Tinha-se accendido a guerra, chamada da grande alliança, sobre a successão de Hespanha, em que Portugal seguio os direitos de Carlos 3º, e aproveitando-se os Jesuitas Hespanhoes da conjunctura descerão em 1709 pelo Amazonas abaixo com as forças, que lhe foi possivel juntar, e chegando nessa occasião á nossa povoação, chamada nesse tempo Parauarí, que ficava junto ao canal de que fiz menção no dia 23 ; prisionárão o missionario della, e os brancos, que ali se achavão. Assaltárão a povoação de Táiaçútyba, composta dos indios da nação Jurímáua, os quaes transportárão para com elles formar outra povoação, a que derão o mesmo nome de nação, e que hoje existe. Das nossas povoações de Cambebas,

que erão as ultimas missões dos religiozos do Carmo levárão bastantes indios, de sorte que delles formárão a povoação de S. Joaquim.

CXXVII. Governava o estado do Pará o Sr. de Pancas Christovão da Costa Freire, que logo expedio huma escolta, commandada por Joze Autunes de Fonseca, que depois que prendeo o Jesuita João Baptista Julião e outras pessoas subio até a povoação de Santa Maria, e recobrou o nosso missionario, e os portuguezes (a).

CXXVIII. Donde se infere claramente, que tudo quanto Mr. de la Condamine diz a este respeito, são meras preocupações, suggeridas pelos Jesuitas hespanhoes com os quaes confessa teve grande amizade em Quito, e na viagem recebera muitos favores (b). He notorio, que os Jesuitas forão sempre a cauza, e o motivo destas dissensões dos limites, e como conhecião, que os escriptos de Mr. de la Condamine havião alcançar grande authoridade, aproveitarão-se da occasião de fazer espalhar pelo meio delle as suas opinões e pertençaes.

CXXIX. Bem se manifesta comtudo desta verdadeira historia, como a nossa posse passava muitas legoas superiormente a Parauarí; pois tinhamos não menos que quatro povoações de Cambebas : como esta nação não fugio, mas foi levada violentamente pelos hespanhoes : e como finalmente a nossa expedição foi hum meio licito pelo direito da guerra para nos desforçarmos, e recuperarmos a nossa posse, perturbada injustamente pela invasão hespanhola.

CXXX. Para prova de parte, do que tenho dito neste artigo, copiarei aqui a eloquente, erudita, e solida resposta, que o governador e capitão general do estado do Grão Pará João de Abreu de Castellobranco deo ao provincial dos Jesuitas hespanhoes da provincia de Quito no anno de 1737. Tempo em que Mr. de la Condamine se achava na mesma cidade de Quito, e anterior ao em que publicou os seus diarios. Resposta, que Mr. de la Condamine não podia ignorar, não só em razão das suas connexões com os Jesuitas de Quito, aonde se hospedou (c); mas tambem porque a mesma resposta fez naquella cidade o merecido estrondo, sendo por ella caracterisado o seu habil escriptor na Real audiencia da mesma cidade, como homem de espada, e pluma. E porque finalmente em todo o tempo que Mr. de la Condamine assistio no Pará, communicou muito frequentemente aquelle general, que ainda nesse tempo governava o mesmo estado. O que tudo he vehementissimo indício das apaixonadas preocupações do citado author.

Resposta.

CXXXI. Na cidade de Belem capital desta provincia do grão Pará me forão presentes as cartas de V. Reverendissima, e do R. P. Carlos Bren-

(a) Vid. Berred. Annaes I. 20, § 1454 até 1461 inclusiv.

(b) Veja-se a viagem grande e o extracto de Mr. de la Condamine em varios lugares *passim*.

(c) Journal du voyage fait par ordre du Roi à l'Équateur, ediç. de 4º Paris 1751, pag. 16.

tano, escriptas em Janeiro deste anno, ás quaes faço resposta por attenção devida a V. Reverendissima, e á materia de que tratão.

CXXXVII. Queixa-se V. Reverendissima com bastante clamor de huma preparação militar, que diz se dispunha contra essas missões, e como estou bem informado, que não houve a tal disposição, devo entender, que esta alarma, que inquietou a V. Reverendissima, nasceria daquelle precizo desassosego, que nos espiritos bem regulados causa a consciencia de huma injustiça, supposto haverem V. V. Reverendissimas excedido os seus limites com offensa dos deste estado.

CXXXIII. Neste discurso me confirma a insufficiencia dos fundamentos com que V. Reverendissima procura justificar hum tão notorio excesso : pertendendo V. Reverendissima em primeiro lugar, sustentar com a força das Bullas Apostolicas, que prohibem com graves censuras a guerra nestas indias, ainda quando a houvesse por outras partes. No que me parece suppõe V. Reverendissima duas proposições bem extraordinarias. A primeira he, que seja licito occupar o alheio, e prohibido o recupera-lo, como no caso prezente. A segunda, que as Bullas Apostolicas tenham mais virtude no rio das Amazonas, do que no rio da Prata; onde vimos ha pouco tempo, estando em paz as duas coroas por todas as partes, se não duvidou fazer a guerra, e passarem a tropas castelhanas a atacar huma praça de Portugal, concorrendo para esta empreza hum corpo consideravel de indios commandados por padres da Companhia de Jesus, a quem não fizeram obstaculo as graves penas do mandato Apostolico.

CXXXIV. Mal satisfeito deste fundamento, parece, que recorre V. Reverendissima a outro, que considera mais forte, exhortando a que se exercitem nos movimentos militares tantos indios, perdendo-lhe com os exercicios de que não são capazes, o tempo, que puderão aproveitar, instruindo-se na vida christã, e quando V. Reverendissima com os seus RR. PP. queirão conter-se no seus justos limites, posso prometer a V. Reverendissima, e estarão tanto mais seguros, quanto mais desarmadas as terras de S. Magestade Catholica; pois conforme as ordens, que tenho da corte de Lisboa, não seria eu menos criminoso, se intentasse offender as suas fronteiras, do que consentir, que se insultem as deste estado. Nestes termos conseguirá o estar tão livre de perturbação por essa parte, como está pela parte dos francezes de Caiana, e dos holandezes do Sorinãme, aonde não confina com PP. da Companhia de Jesus; os quaes por não serem reputados por mais que humanos nas suas esclarecidas virtudes, foi necessario, que tivessem o defeito de serem perigosos vizinhos.

CXXXV. Não he da minha profissão disputar o direito da bulla pontificia, em que VV. RR. se fundão, para ampliar os dominios de Castella até as muralhas do grão Pará; mas devendo-me regular pela pratica, que he a consequencia do direito, me cauza grande admiração, que VV. RR. não fação escrupulo recorrer a hum fundamento, de que nunca se quizerão valer os mesmos Reis catholicos, a quem a bulla foi concedida, em todos quantos tratados se tem concluido ha duzentos e tantos annos entre a coroa de Hespanha, e outros Soberanos, que tem occupado dominios,

e commercios dentro da parte concedida pela tal bulla, tanto nas indias orientaes, como nestas. Nem me consta que a coroa de Hespanha pertendesse restituição alguma em virtude da bulla do papa Alexandre 6.º, sendo certo, que os seus ministros e embaixadores estarião cabalmente instruidos em os direitos, e interesses da mesma coroa.

CXXXVI. Nem eu sei, como o mesmo pontifice, que não pôde segurar á sua propria familia huma porção da Italia. podesse dar tão liberalmente ametade do orbe da terra á coroa de Hespanha, condemnando huma tão grande parte do mundo a eternizar-se nas trevas da gentilidade, e do atheismo, sem poder receber outra luz mais que a que lhe mandasse pelos horizontes de Cadiz, ou da Corunha.

CXXXVII. Consta-me que algumas bullas pontificias as aceitão, ou recuzão os Principes, segundo o que se accomoda aos seus interesses; e para eu entender, que a de Alexandre 6.º se não admitio em Portugal, basta ver o que escreveo hum author castelhano contemporaneo, qual he Garibay na vida de El Rei D. João 2.º de Portugal, no cap. 25, e na de El Rei D. João 3.º no cap. 31, aonde conclue, que depois de se offerecer da parte dos castelhanos trezentas e sessenta legoas mais a Portugal, alem das cem, que declara a bulla, não quizerão os ministros portuguezes admittir esta offerta, e se dissolverão sem conclusão as conferencias, que se fazião sobre esta materia entre Elvas, e Badajóz. De sorte que considerem VV. RR. a virtude da tal bulla. He certo que as convenções, commercios, e conquistas, que tem alterado a sua observancia, são tantas, que se não pode duvidar estar derogada a pratica della no uso das nações. E como os Reis de Castella não julgarão ser necessario fazer memoria desta bulla nos seus tratados com outros Principes, parece, que bem devião VV. RR. fazer o mesmo nas suas carlas.

CXXXVIII. Para eu mostrar a VV. RR. o lugar, onde confinão os dominios de Portugal, e Castella no rio das Amazonas, não hei de recorrer a linhas mentaes, que só existem na imaginação, nem me quero valer do que dizem os escriptores portuguezes : Os mesmos tratados, que VV. RR. alegão, e hum author castelhano apaixonado contra os portuguezes, e padre da companhia de Jesus me parece que serão bastantes para persuadir a VV. RR.

CXXXIX. Mas nenhum destes documentos he necessario, para que conste a VV. RR., que a coroa de Portugal esteve sessenta annos sujeita, mas nunca incorporada á coroa de Castella. Obedecia ao Rei de Hespanha; mas pela corte de Lisboa se expedião as ordens para todas as provincias, e governos. Com a mesma notoriedade constarão a VV. RR. as innumeraveis perdas, que nesta sujeição padeceo a coroa de Portugal, não só nas indias orientaes, aonde perdeu hum imperio, que hoje faz a opulencia da republica de Holanda, mas tambem nestas indias, aonde os mesmos holandezes occuparão as praças principaes do Brazil, e Maranhão, fabricando tres fortalezas no rio das Amazonas, com que chegarão a senhorear-se da melhor parte deste grande rio. Pedia a razão, e tambem a politica, que o pouco, que restauravão, ou adquirião os portuguezes, ficasse pertencendo

á mesma coroa, sendo huma tenue compensação das suas calamidades. E assim o entenderão, e approvarão os Reis catholicos, tanto na recuperação, e descobrimento do Brazil, como no do rio das Amazonas, aonde depois de haverem as armas portuguezas expugnado as fortalezas acima referidas, e expulsado outras nações de herejes, que navegavão o mesmo rio; vierão differentes ordens dos governadores do Maranhão e Pará; paraque executassem este descobrimento, o que não occulta o P. Manoel Rodrigues procurador geral dos indios na sua historia do Maranhão liv. 6, cap. II. Atéque ultimamente o governador Jacome Raymundo de Noronha, mandou em virtude das mesmas ordens (não da Real audiencia de Quito, que nunca as podia passar a terras da coroa de Portugal) ao capitão mór Pedro Teixeira, que com hum corpo de infantaria paga, e indios, que occuparão setenta canoas, puzesse em execução este descobrimento.

CXL. Não refiro a VV. RR. o successo da navegação de Pedro Teixeira; porque da mesma historia, e relação do padre Cunha constará a V. Reverendissima o immenso trabalho, e constancia, com que proseguia esta empreza, e as grandes despezas, perigos, sangue, e vidas de officiaes, e soldados portuguezes, que custou o feliz complemento della; e só quizera, que ponderásse V. Reverendissima o fundamento, que pode ter a audiencia geral de Quito para arrogar á sua jurisdição os descobrimentos feitos pelo estado do Maranhão, e grão Pará, á custa das vidas dos portuguezes, e em serviço da coroa de Portugal, e por ordem de Elrei de Castella, a quem então estava sugeito.

CXLI. Bem creio da candidez de V. Reverendissima, que ha de convir, em que este descobrimento devia ceder em augmento do governo, que o conseguiu, e que a posse, que na volta de Quito tomou o capitão mór Pedro Teixeira, em nome de Elrei Philippe 4.º, pela coroa de Portugal, na presença de dous PP. da Companhia castelhanos, e do maior numero de homens brancos, que se tem visto nessas partes, foi hum acto não somente justo, mas approvedo naquelle tempo, tanto por castelhanos, como por portuguezes; e porisso remetto a V. Reverendissima o traslado delle.

CXLII. Bem vejo que dirá V. Reverendissima, que o capitão mór Pedro Teixeira, era naquelle tempo vassallo de El Rei de Castella, e que havendo tomado posse em nome do mesmo rei, para este he que adquirio aquelles dominios. Ao que respondo, que assim adquirio o dominio para Sua Magestade catholica, mas unido, e encorporado na coroa de Portugal, e como pelo artigo 2.º do tratado da paz concluida em 13 de Fevereiro de 1668, cedeo Elrei catholico a Elrei de Portugal tudo o que tinha, e de que estava de posse esta coroa antes da guerra, que principiou no anno de 1640 he certo que se comprehendem nesta cessão os dominios, de que tomou posse pela coroa de Portugal o capitão mór Pedro Teixeira no anno de 1639, e especialmente sendo tão justa, e tão natural a aquisição, se conservou sempre a mesma posse emquanto a não perturbarão os PP. da Companhia.

CXLIII. Por esta razão he que o R. P. Carlos Brentano quando se vale do tratado de Utreckt, alega hum documento contra si mesmo; porque

naquelle tratado se nomeão especificamente todos os lugares, que restitue huma coroa a outra, e quanto ao mais se conveio em que as raias, e limites de ambas as coroas, ficassem no mesmo estado, em que se achavão antes da guerra, como tudo se vê do 5.º artigo do mesmo tratado. E não he isto somente o que tem contra si o mesmo R. P. na paz de Utreckt, que alega; porque com mais clareza achará no tratado da paz entre Elrei de Portugal, e Elrei de França, que sem embargo de estarem deste monarcha mais unidos, que nunca aos de Castella, reconhece que as duas margens do rio das Amazonas, tanto meridional como septentrional pertencem em toda a propriedade, dominio, e soberania a S. Magestade portugueza, que estes são os proprios termos, em que falla o artigo 10 do dito tratado.

CXLIV. Mais razão teve e dito R. P. para censurar o alferes Joze de Mello, quando este sem mais desculpa, que a de soldado, em que a ignorancia he por direito hum privilegio erradamente addito a de Vesfalia, em que na verdade não houve ajuste entre Portugal, e Castella. Mas se o R. P. examinasse bem os artigos 5.º, et 6.º do tratado da paz concluido entre Elrei de Castella, e a republica de Hollanda em Munster, não affirmaria que nos congressos de Vesfalia se debateo somente o exercicio livre das seitas dos lutheranos, e calvinistas: diria antes com toda a certeza, que aos calvinistas e lutheranos sacrificou Elrei de Castella na paz de Vesfalia todos os dominios catholicos da coroa de Portugal nas Indias orientaes, e occidentaes; e que o mesmo lugar em que o R. P., e V. Revendissima escreverão as cartas, a que agora respondo, foi cedido solemnemente aos holandezes, sem embargo da bulla do Papa Alexandre 6.º, a qual quando estivesse em observancia, bastavão os dous artigos de que remeto a V. Revendissima a copia, para ficar para sempre derogada.

CXLV. Se as armas dos portuguezes não expulsassem do rio das Amazonas as nações de hereges o occupavão, como o confessa hum delles João Laet, citado pelo Padre Manoel Rodrigues no liv. 6.º cap. 11 da sua historia do Maranhão aonde diz: = *Tam Angli, et Hyberni, quam nostri Belgi a Portugalis é Pará venientibus inopinato oppressi &c.* » Não estarião talvez VV. RR. em paragem de mover aos holandezes as mesmas duvidas, que movem aos portuguezas; porque este era o intento daquelle tratado, tão impio, e tão indigno de hum rei catholico, que sem temeridade se pode discorrer, que deo motivo a que a justiça Divina transferisse a coroa de Hespanha da familia real em que estava para outro rei, que desempenhou o titulo de christianissimo com o extremio de muitas mil familias hereges, que não quiz por vassallos seus.

CXLVI. Em consequencia de tudo conhecerão VV. RR. quanto estimo a sua opinião a respeito das nullidades de confissões, e sacramentos, por falta de jurisdicção espiritual; poisque os limites do estado do Pará estão clara, e distintamente estabelecidos por essa parte; e se os do bispado de Quito estão duvidosos, na mesma historia do Padre Manoel Rodrigues acharão VV. RR., diz elle no liv. 6.º cap. 12: = *Los portuguezes del Pará se contentan con subir por las Amazonas hasta las islas de los Mauás &c.* =

Donde a expressão = se contentão = parece que inculca modestia, e que com justiça podião passar adiante. E se isto não basta, creio que bastará para VV. RR., o que diz o seu Padre vizitador geral no liv. 1.º cap. 7. da mesma historia do Maranhão, em que fazendo a discripção da jurisdição de Quito, affirma que o seu bispado comprehende, duzentas legoas, differença grande das mil e trezentas, que assigna a mesma historia desde Quito até o grão Pará. E assim devem VV. RR. fazer hum grande reparo nesta importante parte das cartas, que escreverão, e reconhecendo que não ha para onde recorrer da sentença, que derão contra si mesmo, será grande infelicidade não a executarem.

CXLVII. A offerta do capitão general meu antecessor, ao sr. presidente da Realaudiencia de Quito, attribuo eu a hum lance, ainda que excessivo, de cortezia militar, em que esperava ser correspondido pela generosidade hespanhola, e ao qual mais prudentemente não quiz corresponder o dito sr. presidente. Mas eu com grande desejo de que me acceitem a palavra, me attrevo a fazer a VV. RR. huma mais ampla offerta, e he que não pertendendo VV. RR. augmentar dominios temporaes, como verdadeiros seguidores de Christo, cujo reino não era deste mundo, e devendo o mesmo mundo estar patente para a pregação do Evangelho a todas as creaturas delle, não somente consentirei, que VV. RR. estendão as suas doutrinas até as muralhas do Pará, mas lhes franquearei as portas assegurando-lhes nesta cidade toda a veneração, e respeito devido a VV. RR. Deos guarde a V. Reverendissima muitos annos. Pará a 18 novembro de 1737.

CXLVIII. Tenho finalizado a minha dissertação, e he tempo de continuar a viagem. Na margem septentrional, e defronte da referida ponta do Parauarí, nos ficava a foz do grande, e famoso rio Jupurá. Como a minha tenção he entrar neste rio por hum dos canaes superiores á sua boca, que com o mesmo se communicão, reservo para esse tempo dar maiores noticias das suas fontes, curso, rios, que lhe são tributarios, e nações que o habitão.

CXLIX. Fomos por toda esta manhã seguindo a mesma margem austral: entremediavão algumas ilhas : a terra se elevava em partes em altas barreiras, em que costumão ser frequentes os assaltos dos Muras. Pelas duas da tarde entramos pelos canaes, que as ilhas formão, de que sahimos ás cinco. Passamos á vista da espaçosa boca do lago Cupacá, que desagua na margem do sul. Na oriental deste lago, e proximamente á barra esteve em outro tempo huma povoação, composta das nações Achouarí, e Júma. O espirito de rebelião, proprio na inconstancia natural dos indios, moveo a estes ultimos ao sacrilego attentado de matarem a seu missionario Fr. Antonio de Andrada religioso Carmelita. Governava este estado o illustissimo e excellentissimo Bernardo Pereira de Berredo, (tão famoso pela elegante obra dos seus annaes historicos). Mandou este general castigar os jumás, e se extingio aquella aldeia. As aguas de Cupacá são pretas. He este lago abundante de cacáo, salsa parrilha, e oleo de cupaiva. Habita-o o gentio Mura communica-se com o rio Juruá, de que adiante

falaremos. Depois dos ditos canaes se seguia huma larga enseada; aonde passamos a noute.

CL. 26. Continuamos a navegação esta manhã, entrando pelo canal que forma huma ilha, chamado Giparaná, ou rio do Machado. Na manhã de hoje, e tambem na de hontem tivemos grande perseguição do pium. Houve não poucas correntezas; porque o rio tinha tido hum novo repique de enchente. A's onze chegamos á boca do pequeno rio Yautó. De tarde continuarão as correntezas; e hum fortissimo vento de proa fez cessar a navegação por mais de duas horas. Nos lugares mais elevados havia terras cahidas, o que junto ao receio do Mura, que costuma frequentar estas paragens nos trouxe hum dia pouco alegres. Passamos a primeira barra do pequeno rio Acaricoára, a qual tambem chamão Camadú.

CLI. Pelas cinco deixamos a margem do rio, que seguiamos junto á boca do canal Andira, e entramos a costear o lado do norte da ilha, que o forma, continuando a viagem sempre por entre ilhas de diversas grandezas. Já de noute navegamos para a margem do rio junto da terra firme, passando pela boca do riacho Baré, e fomos dormir proximos ao canal Maicoapaní. Quasi defronte nos ficava na margem do norte a boca de outro canal chamado Uaranapu, que sahe ao Jupurá e tido equivocadamente, até o tempo da minha viagem, por boca de mesmo Jupurá.

CLII. 27. Proseguimos a navegação pela margem do sul, entrando pelo dito canal Maicoapaní. Forma-se este canal por huma ilha, que se aproxima a terra, e gira para varios rumos. Tendo entrado a navega-lo pelas 3 horas da madrugada, sahimos delle ja depois das 7 da manhã, por causa do arrebatado impeto, comque por aqui correm as aguas. As terras das suas margens são fertilissimas em cacáo, e o canal abundante de peixe boi.

CLIII. Entre as diversissimas especies de peixes do nosso Amazonas, nenhum ha mais singular, que o peixe boi, ou vaca marina. A semelhança da sua cabeça, e fucinho a iguaes partes de huma vitella lhe fez dar este nome bastantemente improprio. A sua carne, principalmente a do ventre, he gostosissima. Delle sa fazem chouriços com as suas proprias tripas. Em fim postoque tenha o nome de peixe tem mais gosto, e apparencia de carne. A sua grandeza ordinaria he de tres para quatro varas, e tres, ou mais quartas de largura. Pasta a erva da margem dos rios, para o que somente levanta a cabeça sem sahir a terra, nem podem por ter somente dous nadadores por modo de mãos junto á cabeça, que lhe servem para nadar. E por essa rasão não he propriamente amfibio, como alguns crem. A femea tem peitos, em que dá de mamar aos filhinhos, que traz unidos a si.

CLIV. Ha outra qualidade de peixe boi chamado vulgarmente de azeite; porque toda a sua substancia he gordura, de que se extrahe tanta quantidade de azeite, que chega hum só peixe a render para cima de vinte almudes.

CLV. Fomos jantar á boca do lago Saujá. Toda a margem por onde esta tarde navegamos estava cheia de troncos cahidos, e terras quebradas.

A's seis repousamos hum breve espaço de tempo junto do pequeno lago, que fica proximo á segunda barra do rio Acaricoára, que desagua em huma extensissima enseada, passada a qual aportamos.

CLVI. 28. Foi tanta a chuva, relampagos, e trovões na madrugada de hoje, que nos impossibilitou a navegar. Ao romper do dia ainda continuava a chuva, fomos navegando seguindo a mesma margem austral. Por oito horas entramos em hum canal, formado pela prolongação de huma ilha, e andado mais meia legoa atravessamos a foz do Júruá, que com impetuosa velocidade paga avultada porção das suas aguas ao Amazonas, desembocando no sobredito canal.

CLVII. Desce o Juruá das cercanias do Cusco, dirigindo a sua dilatada carreira do sul ao norte. Na altura austral de dous grãos e meio faz barra no Amazonas. Tem sido pouco frequentado pelos brancos; posto que fosse hum dos primeiros que se navegárão no descobrimento destes paizes: pois por este rio desceo Pedro de Orsua, segundo descobridor do Amazonas, mandado pelo Marquez de Canhete Vice-rei do Perú. Ninguem ignora o fim tragico deste cavalleiro navarrêz, e como foi aleivozamente assassinado por dous officiaes do seu exercito, Fernando de Gusmão, e Lopo de Aguirre; movidos da ambição de lhe tirarem o fruto das suas largas descobertas, e do criminozo desejo de possuirem a famoza Ignez, mulher daquelle infeliz general.

CLVIII. O genero principal que se tem tirado do Juruá, he a salsa parrilha. Ha nelles muitas nações de indios, dos quaes se tem descido alguns para as nossas povoações, principalmente Catauixís, e Maruás, e somente me reservo nomear duas pela sua singularidade.

CLIX. A primeira destas nações he a Cauána, especie de anãos por serem de estatura tão curta, que não passão de cinco palmos.

CLX. A segunda he a Ugtna. Diz-se que os indios desta nação tem rabo do comprimento de tres, e quatro palmos, ou mais. Attribute-se a origem desta nação caudada ao ajuntamento das mulheres com os monos Coatás; e porisso tambem se chamão Coatá tapuya. Parecerá esta relação huma fabula, ou para melhor dizer huma quimera: mas sendo certo que nada tem de impossivel a assinada origem: está o testemunho de hum grande numero de indios descidos do Juruá, que conhecerão a dita nação, e está sobre tudo o incontrastavel documento de huma certidão jurada, que eu vi em poder do reverendo vizitador, e vigario geral desta capitania Joze Monteiro de Noronha, passada pelo reverendo Padre Fr. Joze de Santa Thereza Ribeiro religioso Carmelita, datada em Castro de Avelans, aonde era vigario, em 15 de Outubro de 1768, o qual religioso existe hoje no convento do Pará, e com elle fallei este anno junto á villa de *Serpa*, na occazião em que se recolhia para aquella cidade.

CLXI. Na sobredita certidão affirma o mesmo religioso: Que sendo missionario da aldeia de Parauarí, que depois se mudou para lugar de *Nogueira*, chegara ali hum homem com indios resgatados, entre os quaes vinha hum, que seria de trinta annos de idade, que dizendo-lhe o dito homem, que aquelle indio tinha rabo, e não podendo acredita-lo, o fez

despir com o pretexto de tirar tartarugas de hum poço em que se costumão conservar, e então certifica o dito Padre = Que vira sem poder padecer engano algum, que o sobredito indio tinha hum rabo da grossura de hum dedo polegar, e de comprimento de meio palmo, cuberto de couro lizo sem cabellos. =

CLXII. Habitão estas nações muito distantes da boca do Juruá, e para cima das cachoeiras deste rio. Os indios do Juruá são bellicosissimos. As suas armas alem de arco, e frecha, são a esgravatãna, o murucú, ou lança, e a tamarãna. A esgravatãna, ou espingarda de ar he hum tubo, ou cilindro recto, com o diametro de meio até tres quartos de polegada, de diversos comprimentos, mas que chega a quinze palmos. He feita de duas peças, que depois ajustão, e unem, guarnecendo-a com a casca de hum sipó, ou vime forte, e muito duravel. O instrumento com que trabalhão naquella, ou semelhantes obras, he o dente de cotia, ou outros de igual rijeza. No lugar em que esta arma se applica á boca tem maior orificio. O seu uzo consiste em introduzir no dito orificio huma frechazinha regularmente ervada na ponta : e no pé da qual, ou extremidade opposta, se prende em volta hum pequeno floxo de algodão, ou sumaúma, e logo applicando-se a esgravatãna á boca, se sopra com violencia, fazendo-se pontaria ao objecto a que vai dar a frecha. Tambem se tira com balla de barro, chega o tiro a grandes distancias, e não ha arma mais propria para a caça; porque não fazendo estrondo não afungenta.

CLXIII. A tamarãna he hum páo faceado em quatro lados, os oppostos iguaes, mas chato, muito lizo, de agudas esquinas, de maior largura em huma das extremidades, e de madeira rijissima. Ornã-nos com huma franja de algodão, e com figuras de pontinhos. Este instrumento serve para com elle dar mortaes golpes.

CLXIV. As lanças, ou murucús são tambem de páo pezado, e muito bem aperfeiçoadas : A ponta porem, que costuma ser ervada, he de diversa madeira, delgada, e tão frangivel, que possa quebrar, e ficar no corpo de quem infelizmente for ferido; paraque assim obre mais efficazmente o veneno, cuja instantanea actividade apenas acha remedio.

CLXV. Do rio Tefé até Juruá habitava a nação dos Curúcurús, estendendo-se pela margem do sul no espaço de oitenta legoas. Esta he aquella poderosa, e numerosa nação, que occupava toda a referida margem em huma quasi continua povoação. Em huma das suas aldeias comprou o nosso capitão Pedro Teixeira varias pranchas de ouro de finissimo quilate, sobre o que já fallamos. Era esta nação famoza na fabrica da louça, em que comerciava com as visinhas.

CLXVI. Em toda esta manhã, ou por cauza da chuva, ou porque a paragem assim o permitisse, tivemos incrivel multidão de pium. Parecião enxames, que de toda a parte nos atormentavão, e creio, que somente quem tiver experimentado este cruel flagelo, poderá dar credito ao que relato : sendo que as hyperboles serião aqui diminutas.

CLXVII. Depois que nos dilatamos ao jantar, fomos correndo a mesma margem austral, cercada quasi sempre de barreiras, e com não poucas

correntezas. A' noute aportamos nas terras baixas, que se seguiu.

CLXVIII. 29. Na madrugada vencemos outras correntezas, e ao amanhecer chegamos á boca do riacho Cayarás, que com pequeno curso desagua na margem austral do Amazonas. Navegamos por elle hum quarto de legoa, e chegamos ao lugar de Fonte boa, situado na margem oriental do dito riacho.

CLXIX. Sendo a quinta situação, que tem esta povoação não parece que as mudanças a tenham feito melhorar. Era chamada antecedentemente Taracuátyba, nome da sua terceira situação. A que actualmente occupa, postoque em huma ribanceira alta, he pouco enchuta nos fundos, exceptuando a pequena frente, olhando ao porto. Pelos lados está rodeada de largas profundidades, que não dão lugar a se estenderem os edificios. Triste o rio. A povoação no interior delle, e fora da vista do Amazonas. O porto incommodo na vazante. Innumeravel praga de pium, tudo concorre a fazer menos agradável a sua habitação. Porem em recompensa destes defeitos está a prodigiosa fertilidade das suas terras, em que produz abundantissimamente a mandioca, o milho, as frutas principalmente ananazes em tanta copia, que chegam a se não aproveitarem. Delles tive tal multidão de presentes, que já não havia lugar na caza, em que assistia para se guardarem. São aqui tambem as indias curiosas na criação de galinhas, de que ha muita abundancia.

CLXX. Sem forno, nem olaria fabricão vazos, panellas, potes, e talhas de extrema grandeza. O uso destas talhas he para os seus vinhos, que fazem de ananazes, de milho, de mandioca, macaxéra, e outras frutas, e raizes. Eu entrava por todas as cazas, examinava tudo, perguntava os nomes, e usos das couzas, do que as indias fazião risadas, mas com alegre satisfação. Aos indios da fundação deste lugar se tem acrescentado hum avultado numero delles novamente descidos. Pelo que he huma confusão de lingoas. As nações, que o povoão são Umauas, ou Cambébas, Xáma, Xomána, Passé, Tecúna, Conamána, Cumuramá, Payána.

CLXXI. O sitio da povoação era huma Tapéra, isto he, lugar de antiga povoação de indios. As ruas se achão ainda cheias de talhas enterradas, cujos bordos estão á superficie da terra. Nestas talhas conforme os seus ritos, e usos sepultavão os defuntos. Grassou aqui com excesso no anno presente o contagio das bexigas, como em quasi todas as povoações do Amazonas.

CLXXII. 30. Por huma hora da tarde sahimos de *Fonte Boa*, e entramos a navegar o estreito, e sinuozo canal, que do Amazonas surge na margem occidental do Cayarás, e ás cinco deixamos, principiando a costear a dilatada enseada, que pelo sul rodea o Amazonas, na qual passamos a noute. Na margem do norte nos ficava a boca do canal Manhána, julgado erradamente barra do Jupurá : caminho, que por ser mais breve hei de seguir na volta para entrar naquelle rio.

CLXXIII. 31. Toda a margem austral, que fomos navegando, he cheia de cacaoes silvestres, e igualmente a opposta. Na madrugada tinhamos passado a boca do riacho Campina, assim chamado por correr de huma

dilatada, sendo a sua fonte hum lago, em que he fama haver horriveis, e vorazes serpentes. Encontramos depois as bocas de outros varios lagos, e ás sete entramos no canal Tarará, de que sahimos pelas quatro da tarde. Seguio-se a enseada do Uarúmandyba abundante em cacáo. A' noute fomos dormir a lugar bastantemente incommodo, obrigados da obscuridade, que não dava lugar a procurar outro melhor.

CLXXIV. *Novembro 1.* Ainda antes de romper o dia tinhamos passado navegando sempre pela margem do sul a boca do riacho Puruini. Ao raiar do sol passamos a de Manaruá. No lado opposto avistamos a de Mariúmtyba, em que em outro tempo esteve a povoação de Fonteboa. Pelas nove chegamos ao riacho Mujútyba, aonde esteve, mas correndo pela margem do Amazonas o dito lugar de Fonteboa, antes de se mudar para a situação, que presentemente occupa. Ainda se conhecem os vestigios daquella povoação, e se conservão muitas arvores fructiferas, de que se aproveitão os passageiros. Não por ser máo aquelle sitio se mudou a povoação; mas sim por causa de tanta affluencia de praga de mosquitos, que a fazia inhabitavel. O que pode servir de prova para que senão tenha por exageração, o que sobre a mesma praga tenho relatado.

CLXXV. A's onze e meia chegamos á barra do rio Jutahí, aonde descançamos. E seguindo a viagem atravessamos a sua espaçossissima boca, que conforme o calculo de Mr. de la Condamine, he de oitocentas e sessenta varas castelhanas.

CLXXVI. Parallelo ao Juruá, e descendo igualmente das altas serras de Cusco dirige o Jutahi as suas correntes do sul ao norte entrando no Amazonas dous grãos e quarenta minutos de latitude austral. No volume das suas aguas não cede aos de maior nota. He denegrida a còr dellas na apparencia, mas na realidade cristalina, e saborosa. Por essa cauza fizemos provizão dellas para alguns dias: porque a agua do Amazonas, turva, e immunda he muito nociva. Corre este rio com doce tranquillidade: mas nem porisso tem sido muito navegado. Abunda em salsa parrilha, de que se extrahe grande quantidade, sem que seja necessario navegar muito acima. Consta que o habitão numerozas nações de gentios. Na parte superior os Umauás, e outras: na inferior Tapaxána, Uraicú, Marauá. Os Conamanás, da qual nação ha alguns indios em Fonteboa, como dissemos são antigos; poisque delles dão noticia as relações dos primeiros descobrimentos.

CLXXVII. Por informação dos indios, que tem descido do Jutahí se sabe, que nas suas cabeceiras ha campinas dilatadas, nas quaes se achado vacuum. O que he verosimil; porque bem se conhece, que os castelhanos costumão sempre fundar as suas colonias com gados.

CLXXVIII. Que uteis, e solidos estabelecimentos se não podião fazer nestes dous rios Juruá, e Jutahi, dos quaes apenas conhecemos por informações huma pequena parte. No Jutahi principalmente que proveitosa seria huma povoação! Pelo meio desta podíamos conhecer, e descer as innumeraveis nações daquelle rio, facilitar a sua entrada para estender o commercio.

CLXXIX. Logoque passamos o Jutahi entramos a navegar por entre ilhas, das quaes sahimos pelas cinco e meia da tarde. Atravessamos aqui o Amazonas, para seguirmos a navegação pela sua margem septentrional. He extrema neste lugar a sua largura. Tomamos huma ilha, mas sobre vindo huma trovoada nos acolhemos a outra immediata, aonde passamos a noute, cuja obscuridade não permitia continuar-se a viagem, principalmente com o receio de tocar em algum tronco, como de facto nos tinha succedido, aindaque sem perigo, não sem susto; porque a canoa com o toque fez taes movimentos, que chegou a meter agua.

CLXXX. 2. Continuavão as ilhas, e por entre ellas fomos viajando, entrando no canal Eviratyba, de que sahimos ao romper do dia. Seguio-se huma enseada de figura angular, em que era arrebatadissima a correnteza da agua, reflectindo com a mesma força, comque incidia. Por esta cauza deixamos a margem do norte, que costeavamos, e nos passamos para huma ilha extensissima, que occupa o meio do rio, a qual fomos rodeando. Por nove horas, e meia avistamos a boca do Auatíparaná por onde se communica o Amazonas com o Jupurá. Fomos tambem avistando a costa, que continúa chamada Mina. Sem deixar as ilhas proseguimos a viagem passando de humas a outras. A's cinco avistamos a outra entrada do Auatíparaná, que termina a referida costa Mina.

CLXXXI. Tendo em toda esta viagem visto por varias vezes onças, na tarde de hoje se matou a primeira com dous tiros, que da canoa se lhe atirarão. Postoque ainda nova, tinha já hum avultado corpo. Este animal he hum dos mais ferozes, e formidaveis, que habitão as selvas do Amazonas. São em tanta quantidade, que he perigoso qualquer descuido em entrar no mato sem cautela. Por esta cauza ficão muitos indios, dos que vem á colheita do cacáo victimas infelizes daquella voracissima fera. Não ha maior segurança nas povoações, em que chegão a entrar pelas cazas.

CLXXXII. Alem da sua ferocidade he este animal dotado de incrível ardileza para fazer as suas prezas; não somente pelleja contra todos os animaes, mas até pesca tartarugas, e combate valorosamente contra o jacaré, ou crocodilo. Aindaque os seus dentes sejão extremamente agudos, largos, e reforçados comtudo a sua maior força consiste nas unhas das mãos, comque faz tiro seguro a objecto, que intenta, principalmente de cima de alguma arvore, em que costuma fazer as esperas: estando sempre movendo a cauda, que he o que algumas vezes as faz presentir.

CLXXXIII. O unico inimigo da onça, mas inimigo infeliz, he o Tamanduáuaçú. Do combate destes dous animaes se segue a morte de ambos. As armas do Tamanduáuaçú, são as unhas de comprimento de meio palmo, e agudissimas, depois que com ellas prende a onça as não desenterra, até que ambos morrem.

CLXXXIV. 3. Por toda a madrugada continuamos pelas ilhas. Ao amanhecer atravessamos para o norte, que seguimos. Estreitava-se por aqui bastantemente o rio. As terras erão altas, e compostas de rochedos cobertos de frondozas matas. Chamão a este lugar o Canariá, o qual em todo o dia costeamos com bastante opposição das correntezas. Foi

immenso o pium, que nos perseguio por todo o dia. Para jantar foi necessario estarem os indios com leques de pennas, lançando-o fora. Á noute descansamos na boca do rio Tonatí, aonde nos martirizou o carapaná.

CLXXXV. O Tonati postoque rio de pouca consideração, he com tudo habitado de algumas nações de indios : as mais conhecidas são os Cayuicénas; que estando antigamente aldeiados na margem do Amazonas opposta á que agora navegavamos, em hum sitio entre o riacho Maturá, matarão o seu missionario, e desampararão a aldeia, de que receberão o merecido castigo mandado dar pelo governador e capitão general Alexandre de Souza Freire.

CLXXXVI. A outra nação he a Pariána. De ambas ellas (cujas lingoas tem pouca differença) temos indios descidos nas nossas povoações. São inclinadissimos a agricultura, e habeis na pesca, e caça, e por meio da sua laborioza industria vivem abundantes. Ao aportar reparamos em que havia fogo na ponta de huma praia, que estava junto a boca do rio, e logo vimos fugir tres indios, cuja fugida não podemos atalhar. Estes indios costumão sahir do centro do mato para as praias neste tempo a fazerem as suas pescarias, e provimento de ovos de tartaruga.

CLXXXVII. 4. Sem deixar a mesma margem septentrional, seguimos a viagem. A's onze e meia chegamos á povoação de *S. Fernando*. Está esta povoação situada na margem septentrional do Amazonas, mas proxima á barra do Içá. He tal a elevação do terreno, que cança a subida; porem no alto do outeiro he planissimo. Pelo oriente a banha o riacho Itáquf, do poente lhe fica o rio Içá. A natureza das suas terras mostra fertilidade. Formou-se esta util, e necessaria povoação no anno de 1768, compondo-se dos indios das duas referidas nações Cayuicénas, e Pariána descidos do Tonatí.

CLXXXVIII. Entrei nas suas cazas, onde observei a abundancia, comque vivem : estando cheios de farinhas, frutas, peixes; notando especialmente os moquens cheios de jacarés, ou crocodilos, que para elles he bocado estimado. Devo aqui dar noticia dos moquens, de que uzão todos os indios. Em huma grelha de páo, sustentada por quatro pés, põem o peixe ou caça, e submetem-lhe fogo, de sorte que não chegue á grelha, ali se vai assando lentamente. Se hão de fazer reserva, guardão os assados em cestos, e de tempos em tempos os tornão a aquecer. Para o uzo diario se vai tirando da mesma grelha, o que he necessario, e fica ali o resto para os mais dias. Com isto suprem o sal, que não tem. Este moquem he o de que tratão alguns autores pela palavra Boucan (*a*). A' grelha he que se dá o nome de moquem, e della se estende aos assados. Pôr de moquem, he pôr sobre a grelha.

CLXXXIX. Não me dilatei nesta povoação mais tempo do que foi preciso para a ver, e examinar, e fazer as devidas praticas, e recommendações aos novos indios seus habitadores. A's duas horas da tarde continuamos

(a) Veja-se a *Histoire des Aventuriers Flibustiers*, par Oexmelin.

a navegar. Seguiu-se logo o rio Içá, cuja espaçossissima, e rapida foz atravessamos.

CLXXXX. O famoso Içá a que os castelhanos na parte superior, que occupão chamão Putumaio, correndo com direcção quasi de oeste a leste desagua no Amazonas na altura austral de tres grãos, e nove minutos. Nas serranias de Pasto, no governo de Popayan, tem os seus mananciaes, poronde se vê, que he dilatado o seu curso. Depois que em todo elle recebe o tributo de trinta consideraveis rios, o vem pagar mais rico, e liberal ao Amazonas. Como aquelles principes, que tendo tambem vassallos poderosos, elles são igualmente feudatarios de outros grandes potentados. Pode-se chamar a este rio o dourado Içá; porque das minas que tem nas suas cabeceiras arroja o ouro para as suas margens. O que os castelhanos occupão na parte superior deste rio são as missões dos sucumbios, que cathechizão os Franciscanos. Da foz do rio até a primeira missão serão dous mezes de viagem para cima. Os portuguezes sempre navegarão o Içá na parte inferior, extrahindo dos seus bosques a salsa parrilha, e cacáo, generos em que abunda, chegando até o Pepitarí, que nelle entra pelo norte, e o Itití, que desagua pelo sul.

CLXXXXI. Fundarão pois os castelhanos huma pequena povoação junto á boca do Içá, e na sua margem septentrional por occasião dos tratados dos limites entre Portugal, e Castella, a qual abandonarão inteiramente no anno de 1766, ficando reduzidos á sua antiga occupação. Logoque o illustrissimo e excellentissimo governador, e capitão general do estado Fernando da Costa de Ataide Teive, teve noticia daquelle abandono, com a mais prudente e sabia politica, propria da sua sagacissima penetração mandou fundar a povoação de S Fernando, de que já tratamos. Era na verdade inutil aos castelhanos aquella colonia; porque a grande difuculdade de transportar os generos a Pasto, ou Popayan, com a viagem não menos de cinco mezes, e perigozissima por cauza das cachoeiras do rio, a fazia sem proveito, e interesse. Experimentavão-se ali ares pouco sadios, o que concorria para a pouca subsistencia daquelle povoação.

CLXXXXII. Habitão no Içá muitas nações de indios, as principaes são Içá que deo nome ao rio, e he derivado de huns pequenos macacos de boca preta, como a trazem os indios daquelle nação Passé, Payába, Xumána, Tumbira &c. A Cacatapuya he antropofago : traz por distinctivo hum risco negro largo, e retrocido das orelhas até o nariz.

CLXXXXIII. Pela margem por onde fomos navegando esta tarde erão a maior parte de terras baixas, e alagadiças. Passamos junto a huma vistosa alagoa communicada com o rio. Nos lugares proximos ao Içá era immenso o pium, e me disserão, que sempre assim costuma succeder. As correntezas do Amazonas erão tambem extraordinarias, favorecidas principalmente do vento, que furioso batia de proa. Por oito e meia da noute aportamos na boca do lago Caninityba, aonde foi infinito o carapaná.

CLXXXXIV. Apenas era manhã quando entramos a navegar : muito porem nos embaraçarão as correntezas, e vento. Tinha ficado a canoa

tão cheia da carapaná, que foi impossivel extingui-lo, e por essa cauza toda a manhã nos atromentou. Tendo deixado a margem do norte que seguiamos atravessamos a do sul, e pelas dez horas chegamos ao lugar de *Castro de avelans* situado na mesma margem sobre dous outeiros, tendo fronteira huma ilha. O terreno deste lugar he pouco igual. Pelo nascente lhe fica o riacho Yauivra, que quasi a rodea. Esta he a sexta situação, que tem tido este lugar. Dizem que a praga, e as doenças, a que erão sugeitas algumas das antecedentes foi a cauza destas continuadas mudanças. Quanto pelo que respeita as enfermidades poderá ter melhorado; mas não no que toca á praga; porque nella he tanta, que fazia baldadas todas as precauções para lhe escapar. Dizião que este anno era favoravel. Doque inferia eu qual seria esta habitação em annos de menos favor. Porem em fim por aqui se vive, e passa, tudo vence o habito, e costume, podendo-se dizer, que os incommodos, que os habitantes destes paizes sofrem neste particular, se lhes recompensão com a admiravel fertilidade das terras, e abundancia de pesca, e caça, comque evitão a miseria, e indigencia, em que vivem os de outros, postoque mais benignos, tambem mais pobres, e faltos.

CLXXXV. Os indios que habitão esta povoção são das nações Cambebas do seu fundamento : Pariánas, Cayuicenas, Jurís, e Xumánas descidos do Içá.

CLXXXVI. Em lugar de mandioca de que fazem pouco uzo, costumão servir-se da macaxêra, outra raiz que preparão como a mandioca, e que alem de lhe servir de pão, tambem a comem cozida, e assada. O que a macaxêra tem a seu favor he o crescer em seis mezes; por cuja razão a plantão pelas ilhas na vazante do rio, para a colherem antes da futura enchente.

CLXXXVII. 6. Nada me convidava a mais demora neste lugar, de sorte que ainda parte das obrigações do officio diferi satisfazelas na villa de *Oliveña*. Por sete horas da manhã parti, seguindo a viagem pela mesma margem austral do nosso Amazonas, cortando não poucas correntezas, em que pour cauza das pontas da terra se precipitava o rio. Esta manhã avistarão os indios á borda da agua huma cobra chamada jararaca, que logo matarão. Esta cobra, a que se pode chamar a vibora americana, he venenosissima. Conhece-se pela cabeça chata, e pelas pintas brancas das suas escamas. São continuas as mortes que sucedem da sua mordedura, por serem muito frequentes estas cobras. Se morde de manhã, antes que no pasto tenha exaurido a maior parte do veneno he irremediavel a morte. Cura-se porem se sem passarem muitas horas depois da mordedura, se engulir o sumo da cana do assucar, que he hum dos melhores antidotos, que se conhece. Tambem he proveitozo dar-se a beber aguardente de cana, e sarjar-se o lugar da mordedura.

CLXXXVIII. Por huma hora depois do meio dia fomos descançar á boca do rio Acuruf. A agua deste rio em apparencia preta he na realidade cristalina, e optima. Habitão-no varias nações de indios sendo conhe-

cidos os Uraicús, Marauás, Colfnos, e Maiurúnas. Em todo este dia tivemos tirana perseguição de praga, que durou toda a noute.

CLXXXIX. 7. Não deixamos a margem do sul. Em todo o dia fomos avistando innumeraveis ilhas, assim como no de hontem. Erão estas ilhas á menos de seculo e meio muito povoadas pela nação Umauá, de que fallaremos em outro lugar : hoje se achão deshabitadas, e sem cultura. A maior parte das terras, que avistamos, erão altas, e barrentas; mas junto a agua corrião quasi sempre alagadiços cobertos de cana brava. Pelas cinco da tarde entramos a navegar por hum canal estreitissimo, do qual sahimos pelas sete. Proxima se nos seguiu a boca do pequeno rio Jandiatyba, povoado das mesmas nações, que habitão o Acuruf.

CC. 8. A's seis da manhã chegamos á villa de *Oliveira*, aonde não desembarquei por querer visitar primeiramente as povoações superiores. Partimos logo seguindo sempre a margem austral. Encontramos correntezas tão violentas, que forão baldados todos os esforços, que os indios fizeram, para as passar a remo, ficando só o recurso de puxar a canoa por terra a corda, que foi effectivo. Por nove horas e meia passamos junto da boca do rio Comatiá. He de agua preta, e de pouca consideração. Habita-o o gentio Colfno, nação famosa pela ligeireza da carreira, e á qual nunca foi possivel reduzir-se a aldeiar-se. A barra deste rio he vistosa por cauza da terra, que se eleva na margem oriental, sendo baixa na opposta. Pelas cinco da tarde avistámos o pequeno rio Pacoti, e ás seis atravessamos para a margem de norte do nosso Amazonas, a qual seguimos até a hora, que aportamos para descançar.

CCI. 9. Fomos navegando pela sobredita margem toda esta manhã, ella estava cheia de formosas e elegantes arvores, e em grande numero sumaumeiras, mongúbas, tucúns, e asaís, &c.

CCII. A sumaumeira he de extrema altura, e grossura, lança os ramos horizontalmente a extraordinaria distancia. A madeira desta arvore he de pouco uzo por não ser de duração, o que porem he mais admiravel nella he o seu fruto, do qual se extrahe huma especie de algodão, tão estimado na Europa, para guarnecer, e estofar colchões, para o que se não tem descoberto materia mais propria, primeiramente por ser muito calida, e porisso conveniente no inverno, em segundo lugar por ser tão elastica, que postoque abaixe comprimindo-se com qualquer pezo, tirado elle e posta ao sol, logo torna a sua consistencia, e em terceiro lugar pela sua alvura, e aceio.

CCIII. Para se colher esta fruta se corta a arvore pelo pé, e logo se vai juntando a mesma, e se conduz para o lugar onde se abre, e se lhe separa aquelle algodão, ou felpa, e se introduz em hum sacco, pois, se ouver descuido, vóa em hum instante. A fruta he pela forma de hum mellão pequeno, e comprido. Dentro está o algodão cobrindo a semente da fruta. Para completar duas ou tres arrobas, he necessario cortar muitas arvores, e dá grande trabalho.

CCIV. A sua flor he multipétale. A coróla della he composta de cinco

lamínas, ou pétalos de côr amarella, e com huma finissima felpa, que parece pellucia.

CCV. A Monguba tem alguma semelhança com a Sumaumeira na sua fruta, com a differença que a felpa ou algodão daquella he de côr parda, e dizem os experientes que he mais fresco.

CCVI. Tem a monguba tambem outra notavel qualidade, que he o uzo, que se faz da casca interior do seu tronco, tão fibroza, que della se fabricão cordas, das quaes commummente se uza nas canoas.

CCVII. Ao tucum se pode chamar o linho da America meridional. Das fibras interiores das suas folhas fazem os indios obras, não só de gosto, e perfeição, mas tambem de serventia universal para as suas commodidades domesticas. Redes para dormir, a que chamão maquiras, que compõem entrelançando os fios com especial arte: matirís que são huns sacos de diversas formas, e grandezas, em que guardão, e transportão as suas couzas, e tudo de hum fio tão fino, e tão bem trocido, que faz admirar, e o mais he sem rodas, ou outros instrumentos, que não sejam as proprias mãos, e o tempo. A arvore do tucum he huma especie de palmeira brava, todo o tronco he cheio de espinhos agudissimos, e sem ramo algum, no alto estão as folhas de vara e meia de comprimento, e todas recortadas.

CCVIII. O asaf he outra especie de palmeira. Da baga desta arvore se faz a celebre bebida do mesmo nome muito usual entre indios, e brancos, e passa por fresca.

CCIX. A navegação de tarde foi quasi toda sempre por entre ilhas, em algumas das quaes se formavão vistozas praias; porem tinha já o rio por aqui vazado tanto, que era necessario, quando se rodeavão as praias, puxar a canoa á vara, para cujo uzo se servião os indios de canas. Quando o permitia o fundo, saltavão os indios á terra, e prendendo huma corda ao masto da canoa, a tiravão por ella, com o que andava com pasmosa ligeireza, e com muito applauzo dos indios, que aos seus trabalhos costumão sempre juntar a alegria, que lhos faz mais soportaveis.

CCX. Tendo atravessado para a margem do sul, continuamos a navegação por entre ilhas, que poraqui são innumeraveis, e, como já disse, erão todas antigamente povoadas pela nação Umáuás, ou Cambebas. Huma violenta trovoadá, que nos sobreveio, e com a qual corremos, adiantou a viagem, fomos em todo este dia passando de huma margem á outra conforme o pedia a navegação, e ás dez horas da noute chegamos á vista de *S. Joze de Javari*, situada na margem austral do Amazonas.

CCXI. Fica esta villa em terra pouco elevada ao rio, toma o nome do rio Javari, aindaque dista delle nove legoas. Na enchente do Amazonas se pode chamar huma peninsula, por cauza dos dous regatos que quasi o rodeão. Foi esta villa erecta no anno de 1759 pelo Illustrissimo e Excellentissimo Joaquim de Mello e Povoas primeiro governador desta capitania. Compõe-se unicamente da nação Tecúna.

CCXII. São os Tecúnas de hum natural preguiçosissimo. Na sua filosofia professão o miseravel dogma da metempsicose, ou doutrina Pytha-

gorica da transmigração das almas para outros corpos, ainda dos irracionaes. Adoptão o rito Judaico da circumcisão em hum, e outro sexo : sendo pela maior parte as mãis as ministras da operação, que celebrão com grandes festejos impondo os nomes aos circumcuidados. São tão apegados á idolatria, que aos mesmos já doutrinados nas nossas povoações não he possivel poder persuadir, que deixem o seu idolo ; pois continuamente se lhe está achando em suas cazas. He este idolo huma medonha figura feita de varios cabaços, e coberta por cima da casca de huma arvore chamada na sua lingua aichama, que parece estopa, da qual fazem tambem alguns toscos tecidos para as suas cubertas. Ao idolo chamão *Hó hó*, nome que dão ao diabo. O distintivo desta nação consiste em um risco negro, e estreito das orelhas até o nariz. As mulheres não uzão de cobertura nenhuma : os homens porem se cobrem pela cintura com a casca acima referida.

CCXIII. Tem porem os Tecunas a singular arte de prepararem as aves, e passarinhos, que matão com esgravatana, de tal sorte, que ficão inteiros com todas as suas partes, enchendo-lhe a pelle de algodão, ou sumauma, com o que contribuem para se mandarem para a Europa em beneficio da historia natural.

CCIV. 11. Até o meio dia me dilatei nesta villa, a qual dexei para me ver livre não só da praga de carapaná, e pium, mas tambem por reservar satisfazer as obrigações do officio no lugar da Tabatinga, aonde reside o commandante do destacamento, e fronteiras, incumbido da directoria da villa. Toda a tarde fomos seguindo a margem austral. Pelas dez da noute atravessamos para a ponta inferior da ilha Aramaçá aonde descansamos.

CCXV. 12. De manhã principiamos a navegar costeando a sobredita ilha, que pelo meiodia tinhamos deixado. He esta ilha de extenção não menos de quatro para cinco legoas, e tão abundante em cacáo, que toda he hum cacaoal. Na margem austral do nosso Amazonas nos ficava a boca do rio Yavarí, chamado por corrupção Javari. He este rio fertil em cacáo, e salsa parrilha. O cabedal das suas aguas he igual ao dos grandes que tributão ao Amazonas, no qual desemboca correndo do sul a norte, na altura austral de quatro grãos. Habitão nelle diversas nações, sendo as mais conhecidas Marauá, Uaraicú, Páno, Chaiaitá, Chimaána Yamêos, &c.

CCXVI. Porem a mais celebre de todas he a Mayurúna, de aspecto tão medonho, como de barbaros costumes. Trazem os cabellos crescidos, e no alto da cabeça huma coroa aberta. Os beiços, e nariz cheios de diversos furos, nos quaes introduzem espinhos de arvores, e nos cantos das bocas penas de arára. Nos buracos do nariz, beiço inferior, e orelhas pendurão chapas de conchas. A barbaridade dos seus costumes consiste principalmente na deshumana pratica da antropofagia. Não somente comem os seus inimigos, mas tambem os velhos, e enfermos da sua nação sem excepção de pais, e filhos.

CCXVII. Tendo passado para a margem septentrional, pelas tres da

tarde chegamos ao lugar de *S. Francisco Xavier da Tabatinga*, situado na mesma margem.

CCXVIII. He elegantissima a situação deste lugar ; porque sem elevação incommoda domina inteiramente o Amazonas, descobrindo pela parte inferior até á barra do Javarí, na distancia de duas legoas, e pela superior até ás ilhas de Xanarié na de legoa e meia. Coangusta-se aqui o rio de tal sorte, que impede a passagem por elle sem que se observe das goritas da Tabatinga, e se pode impedir. He excellente o terreno por causa da planicie, que se estende em grande distancia pelos fundos, que admite huma larga povoação, para a qual tem todas as commodidades. A terra, e o rio a nada se pode comparar na prodigiosa fertilidade. He comtudo sogeita esta povoação á incrível praga de carapaná, pium, mariúfm, e mutuca, que talvez cesse depois de reduzido inteiramente o mato a campina como se pertende.

CCXIX. Neste lugar reside hum official commandante do destacamento militar para guarnecer a fortaleza, e as fronteiras, ficando proximas as povoações castelhanas, sendo a primeira nossa Senhora do Loreto, do governo subalterno de Maynas, e do geral de Quito.

CCXX. Deve-se á zelosa, e activa vigilancia do governador, e capitão general o Illustrissimo, e Excellentissimo Fernando da Costa de Ataíde Teive, a fundação, e estabelecimento desta povoação, fazendo para ella mudar o destacamento da Javarí, e impedindo assim o passo aos castelhanos com a occupação daquelle importante posto.

CCXXI. Tabatinga he a ultima colonia portugueza no rio Amazonas, não que ali sejam os limites do dominio de Sua Magestade ; porque estes se estendem, como já dissemos, pelo rio Nápo acima até defronte da barra do Aguaríco, onde o nosso inclito capitão Pedro Teixeira plantou os marcos, que havião servir de divisão entre as colonias de Portugal, e Castella.

CCXXII. Desce o rio Nápo das cordilheiras de Quito com direcção parallela ao Içá. A sua barra, conforme o calculo de Mr. de la Condamine, não tem menos que mil e quatrocentas varas espanholas de largura. A grandeza de suas correntes fez muito tempo duvidar, se elle era tronco, ou ramo do Amazonas. No Nápo desagoão, entre outros rios, o Cóca famoso, porque na sua foz construiu Orelhana o bergantim, em que navegou ao descobrimento do Amazonas, bergantim, em que se havião carregado cem mil libras de ouro ; o que não he de admirar na descuberta da America.

CCXXIII. Os castelhanos tem até á barra do Nápo, contando debaixo, as seguintes povoações : nossa Senhora do Loreto, Santo Ignacio de Pevas, S. Paulo de Napianos. No Nápo : Capecuies, Elnombre de Jesus. As povoações da barra de Nápo para cima são as seguintes : Santa Maria de Iquitos, S. Joaquim de Umauás, S. Regis, Urarinas, Chamiouros, Laguna (residencia do governo) Chayavitos, Cahuapánas, Yurimáuás, Borja, Andôas, Munixís. Destas povoações se compõe o governo de Maynas.

CCXXIV. Os rios, que desagoão no Amazonas nos dominios hespanhoes, são os seguintes : Nanay, Tigre, Chambíra, Pastaça, Morona, Santiago, pelo norte : E pelo sul Ucayale, Guallaga, Apéna, Cahuapanas.

CCXXV. Do Pará á Tabatinga são quatrocentas e noventa e tres legoas francezas, pelas quaes se achão dispersas as nossas colonias no rio Amazonas, colonias importantissimas pela sua grandeza, pela sua riqueza, pela fama do maior rio do mundo, e por mil outras tão singulares circumstancias, que, quando S. Magestade não fosse tão poderoso pelo dominio de seus vastos estados, bastava possuir o paiz do Amazonas, para ser senhor de hum grande imperio. o qual só concorreria a dar-lhe hum immenso poder, e gloria.

CCXXVI. 12. 13. 14. 15. Em Tabatinga me dilatei o dia doze, treze, e parte do quatorze no qual sahi pelas duas da tarde.

CCXXVII. Depois de experimentar innarravel trabalho, cheio de sustos, e perigos na navegação agua acima do rio Amazonas, tudo se nos principiou a suavizar, descendo por elle abaixo. Aquellas multiplicadas, e rapidas correntezas, que tanto nos impedião a subida, agora nos servião para nos arrojarem a distancias incriveis em breves horas. O que andamos para cima em quatro dias e meio, como fica escripto, em vinte tres horas de suave navegação o vencemos para baixo. Como se navega pelo meio do rio, não ha praga de mosquitos, em que tanto temos fallado. Pela huma hora da tarde chegamos em fim á villa de *Olivença*.

CCXXVIII. Póde-se chamar a esta villa a corte do rio *Solimões*. Ella he de todas a mais populosa. He tal a eminencia da sua situação, que olhando do porto para cima apenas se vêem os cumes das cazas. No alto se forma huma planicie, pela qual se estende a villa; mas logoque acaba, se seguem de toda a parte altas, e escarpadas barreiras, que a fazem mais alegre, postoque menos segura; porque cahe continuamente a terra. O nome antigo desta povoação era S. Paulo, bem conhecido nas cartas geograficas. Unio-se-lhe a povoação de S. Pedro, que ficava na mesma margem, nome que ainda conserva o bairro desta villa, que habita a nação Tecuna. Forão muitas as situações, que occupou esta povoação, mudando-se ultimamente da margem septentrional para a do sul, em que está. No anno de 1759 foi erecta em villa pelo primeiro governador desta capitania o Illustrissimo, e Excellentissimo Joaquim de Mello e Povoas.

CCXXIX. He esta villa o principal domicilio da famosa, e antiga nação Cambéba, o Umáuá, da qual darei breve, mas interessante noticia.

CCXXX. Quando o capitão mór Pedro Teixeira navegou o Amazonas para completar a dezejada descoberta deste rio, occupava esta nação as suas margens, e ilhas na distancia de duzentas legoas. Ha tradição, que este não he o paiz nativo dos Umáuás, mas que se refugiarão a elle para fugirem dos Hespanhoes, quando conquistárão a terra, a que derão o nome de novo reino de Granada, passando pelo Jupurá ao Amazonas. Este nome de Umáuá na sua lingua, quer dizer cabeça chata. O mesmo significa Cambéba, nome tirado da lingua geral do Brazil, que os Portuguezes lhes dão. Com effeito usa esta nação comprimir as cabeças dos

seus filhos entre duas taboas, posta huma na testa, outra na cabeça, de tal sorte que ficão com a cabeça, e testa chatas, com a configuração de mitras : e ainda que este costume o vão perdendo, não deixão comtudo de comprimir com a mão ao menos as testas das crianças.

CCXXXI. Os Cambébas são comparaveis áquelles povos chamados Macrocefalos, ou homens de cabeça longa feita artificialmente, dos quaes falla Hipocrates, citado por Thomaz Browra (*a*). As palavras de Hipocrates são as seguintes na traducção latina : Cum primum editus infans, caput ejus tenellum manibus esfingunt, et in longitudinem adolescere cogunt ; hoc institutum, &c.

CCXXXII. Entre as nações de indios se pode dizer, que são os Cambébas os mais civilizados, e racionaveis. A mesma sua côr he mais alva, e a figura elegante. Sempre uzarão de vestidos em ambos os sexos : cousa rarissima nos indios da America Meridional. São estes vestidos de algodão, que plantão, e fabricão as suas mulheres com admiravel arte. Tecem cubertas, a que chamão tapeciranas de varios matizes, panno para o uso domestico de fio finissimo, e outras semelhantes alfayas de algodão, com o que fazem utilissimo commercio. Huma nação de indios fabricante, e commerciante pode-se ter por hum prodigio. E na verdade sempre devêrão os Cambébas por estes motivos especial attenção aos viajantes. Os vestidos porem dos Cambébas não têm artifício algum. Não era mais que hum panno lançado para diante, e para traz, com hum buraco, por onde introduzião a cabeça, e dous nos lados para os braços.

CCXXXIII. Dos Cambébas aprenderão as mais nações, e igualmente os do Pará, a fabricarem a celebre gomme, ou resina elastica, chamada vulgarmente leite de seringa, porque daquella gomme se fazem ; e tambem outras obras como botas, sapatos, chapéos, vestidos, &c., que tudo he impenetravel á agua.

CCXXXIV. Os Cambébas são guerreiros. Os seus antigos inimigos erão os Tecúnas, e os Mayarunas, das quaes nações já fallamos. Na guerra erão crueis. Cortavão as cabeças dos inimigos, e as penduravão como trofeos nas suas cazas, e arrancando-lhe os dentes, fazião delles gargantilhas para seu adorno. A sua arma he a frecha, a qual não lanção com o arco mas com huma palheta de dous palmos o meio de comprimento, em que cravão em huma das extremidades o dente de algum animal de meio dedo de comprido, e virado para a outra extremidade. Tomando a palheta na mão, entre os dous dedos polegar, e index, applicão a frecha á ponta aguda do dente (que tambem hoje uzão de ferro) e logo fazendo a pontaria ao objecto arremeção a frecha a grandes distancias, e com admiravel certeza, e dexteridade. Esta arma he a estolica, em que erão déstros os soldados dos Incas do Perú, como o mostra a historia daquelle imperio.

CCXXXV. Ha duvida se os Cambébas erão antropófagos. Crêm muitos, que o erão, e o são ainda os que vivem nos matos. Todos os desta nação,

(*a*) Book 6 chap. 10.

que examinei neste particular, me affirmarão, que era falsa semelhante imputação. Antes dizem, os que descendem dos Cambébas, que elles usavão do artificio das suas cabeças para mostrarem que não comião carne humana, e poderem assim escapar á escravidão, a que por igual delicto os submetião os Europeos.

CCXXXVI. Entre varios costumes dos Cambébas he hum delles a feitiçaria, no que são insignes os seus Pagés, ou feiticeiros para fazerem curas, e outras imposturas. Alem dos Cambébas habitão nesta villa Tecúnas, Passés, Juris, e Xumanas.

CCXXXVII. De 15 até 19 me demorei em *Oliveença*. As Cambébas, e Tecúnas disputarão entre si, a quem mais me havia lizongear com os seus presentes. Consistião estes em galinhas, raiz de macaxêra, frutas, principalmente abios de extremada grandeza, beribazes, abacates.

CCXXXVIII. O abio tem muita apparencia com a maçã : a sua massa porem he branda, e ordinariamente se come com colhér. Inclue dentro della dous caroços de grandeza de amexas. O que faz mais delicioso este bellissimo pomo he a sua frescura, e doçura. O beribáz se pode chamar nata, e tambem se come com colhér. O abacáte passa por nimiamente calido.

CCXXXIX. Não somente he esta villa fertil em frutas, mas tambem abunda em outros generos de agricultura. As terras e ilhas do seu circuito estão cheias de cacáo silvestre, do qual annualmente se fazem grandes carregações pelos indios desta villa, que o transportão ao Pará. O arroz cresce admiravelmente. O rio he abundantissimo em todo o genero de peixes; mas principalmente de peixe boi no tempo da enchente.

CCXL. Aqui achei huma especie de anil, chamado vulgarmente cartelhana, differente do ordinario por crescer em arvore alta, e de grande folha. A sua flor he monopetala, e tem hum pistillo, e quatro estámes. Fiz conduzir algumas plantas para propagar nas nossas colonias.

CCXLI. 19. Pelas cinco e meia da tarde segui viagem, e andando toda a noute, pelas tres da madrugada ao seguinte dia cheguei a *Castro de Avelãs*.

CCXLII. 20. Ouvida missa, partimos, e por dez horas chegamos ao Içá, e nos demoramos na povoação de *S. Fernando* proximo áquelle rio.

CCXLIII. Vendo eu, que no pequeno rio Tonati habitava a nação Cayuviúna, e Pariána, das quaes erão os indios fundadores de *S. Fernando*, me resolvi, quando passei para cima, a mandar-lhes fazer praticas, com a exposição das razões em semelhantes cazos mais convenientes, e adaptadas aos costumes, e genios dos indios, paraque viessem habitar para a referida povoação, e que eu proprio vinha receber a resposta na volta da minha viagem. A esta negociação mandei tres indios de *Castro de Avelãs*, sendo dous da propria nação Pariána. Ao meu dezejo correspondeo inteiramente o successo; porque achei aqui tres indios, e huma india, que o principal da nação mandou já a fallarme com promessa de descer os seus vassallos, e que os ditos indios vinhão para ficarem a dar principio ao seu estabelecimento de casas, e rossas, e que me pedia hum machado

para abrir o caminho, que desse lugar a entrada de canoas maiores, que as pequenas de que usão.

CCXLIV. Recebi estes deputados com satisfação igual ao interesse, que eu tomava neste negocio. Os indios erão de natureza alegre. A minha canoa foi para elles de grande admiração. As armas de fogo os fez pasmar. Vestidos, vidros, e cousas semelhantes lhes causavão reparos, e reflexões extraordinarias, que acabavão com rizadas. Do que lhes offereci para comer, unicamente quizerão frutas, e assucar. Beberão aguardente mas em pouca quantidade. Assim os despedi contentes dando-lhes assucar, sal, espelhos, facas, anzoos, e fitas, de que elles ficarão muito agradecidos. E logo segui viagem deixando-os recommendados ao director de *Castro de Avelãs*, que conduzi em minha companhia para esse fim.

CCXLV. Pelas dez horas da noute cheguei ao lugar de *Fonte boa*. Estava esta povoação allarmada, e temeroza por cauza do gentio Mura, que tinha accometido. Contava esta povoação por felicidade não ser combatida dos Muras, e tratava das suas culturas com socego. Agora principia a experimentar os receios, que padecião as mais daqui para baixo, e que tanto perjuizo causão á agricultura, e commercio desta capitania, que sem segurança não pode florecer.

CCXLVI. Conjecturo, que se se não dá prompto e efficaz remedio para inteiramente profligar, e destruir esta nação, que por sua natureza conserva cruel, e irreconsiliavel inimizade com todas as mais nações, não exceptuando os indios : Que professa por instituto a pirataria, grassando por todos os lugares de publico transito, em que deve haver maior segurança : Que nas suas guerras, e assaltos usa a mais barbara tirannia, não perdoando aos mesmos mortos, em quem commetem innarraveis crueldades, esfolando, e rompendo os cadaveres : Que apenas dá quartel a algum rapaz, que depois de ferido, e impossibilitado a fugir, chega a captivar; e ainda assim para o reduzir a escravidão : Motivos estes que não somente justificão contra esta nação a mais infurecida guerra, mas que apersuade huma indispensavel obrigação fundada no interesse, bem da paz, e segurança da sociedade universal das nações Americanas, e colonias deste continente : se se não dá, digo, remedio a tantos, e tão univarsaes damnos, ou se reduzirão a nada as colonias, e estabelecimentos dos rios Amazonas, Negro, Madeira, e Jupurá, ou experimentarão o estado de languidez, e diminuição, que necessariamente lhes causa o temor dos Muras, e por hum calculo bem moderado se pode inferir, que o augmento, que tem, seria quadruplicado, e se seguros os moradores se applicassem á agricultura, ao commercio, e a navegação essencialmente necessaria neste paiz, para adiantar huma, e outro.

CCXLVII. 22. Sahimos deste lugar ás oito horas da manhã, e entramos a navegar o Amazonas para cima a ir procurar o canal Manhána para entrar no Jupurá. Pelas dez atravessamos o Amazonas rodeando huma ilha baixa cercada de praias, aonde erão innumeraveis as marrecas, das quaes se matou huma boa porção. A's cinco da tarde chegamos á boca do sobredito canal, que entramos a navegar. He este canal espaçossissimo, e

semelhante a hum grande rio, seu curso he socegado. A verdura dos frondosos arvoredos, que o cercão, reflectida na agua, lizongea agradavelmente a vista. A navegação por elle he sem perigo, e trabalho; porque não correndo com rapidez cede facilmente á força do remo. Pelas oito e meia deixamos este canal, e entramos por outro mais estreito chamado Uaiúpiá.

CCXLVIII. 23. Na madrugada largamos seguindo o referido estreito canal, e os seus multiplicados giros. As arvores estavam cubertas de patos bravos, e outras muitas aves, que causavão alegre diversão. Pelas nove e meia entramos pelo Auatíparaná, ou rio do milho, que he outro largo canal, que sahe do Amazonas para o Jupurá.

CCXLIX. Fomos por todo este dia continuando a viagem pelo referido canal, seguindo a sua tranquila corrente. São tantos os giros que faz, que se não navegão trezentos passos sem mudar de rumo. He porem vistossissimo; porque alarga em partes, em outras o rodeião praias, que agora estavam cheias de ovos de tartarugas. Erão tambem immensos os botos, que hião rodeando a canoa. A's dez horas da noute em fim deixamos este celebre canal, e surgimos ao Jupurá, onde aportamos a descansar.

CCL. As povoações, que eu tinha de visitar neste rio, ficavão inferiores á sahida deste canal, por essa cauza principiamos a navegar para baixo, seguindo a placida, e socegada corrente do Jupurá, erão innumeraveis as ilhas, que poraqui se extendião, e de diversas grandezas. Tinhaos principiado a navegar pelas cinco e meia da manhã, ás dez passamos a boca do grande lago Ayamá, que pelo norte desagua no Jupurá, e logo chegamos a povoação de *S. Mathias*.

CCLI. Foi esta povoação formada o anno passado com os indios das nações Aniána, e Yucúna, que com dous principaes, tendo sido descidos para a povoação de *Santo Antonio* inferior á mesma meia legoa, escolherão aquella situação para habitarem. A situação he agradável, não se acha ainda com cazas formadas. A do principal he de celebre architectura formando huma pyramide de figura cónica. Os moveis della alem dos pertencentes a economia domestica, consistião em ornamentos das suas festas, que erão penachos das cabeças, flautas de osso humano, varios cascaveis de frutas, os instrumentos militares, lanças hervadas agudissimas, broqueis de couro de anta &c. O que merecia maior attenção erão os tambores, ou timbales chamados vulgarmente trocanos, e que lhe servem para os avisos de guerra, e paz fabricados estes instrumentos de hum grosso tronco, que cavão interiormente, ficando assim ôco, e depois tapados os dous lados, abrindo-lhe no meio duas bocas, nesse lugar tocão com humas maças, cujas cabeças são conglutinadas de rezina elastica, ou de seringa, de que já fallamos, e lança de si voz tão sonora este instrumento, que se communica em lugares de distancia de duas, e tres legoas, que faz admirar, e com toques differentes conforme os fins delles para darem avizo ás povoações remotas, do que se passa.

CCLII. Os indios da nação Ycúna tem por distintivo o trazerem pendentes nas orelhas humas chapas de arame, ou latão, que adquirem a

toda a despeza, e diligencia. He esta nação agricultora, e usa por consequencia de domicilios certos, e povoações. Não comem a mandioca, mas sim o extracto della chamado tapióca. Observa a monogamia, admitindo porem o repudio. Castigão o adulterio. Costumão fazer os seus cazamentos nas nações visinhas. Foi nação guerreira, porem hoje derrotada.

CCLIII. Da nação Aniána não havia atégora indios descidos nas nossas povoações. Ella habita o rio Apoaperí, que desagoa pelo norte no Jupurá.

CCLIV. Feita em breve a visita desta povoação parti logo para *Santo Antonio*, que fica proxima ao pequeno riacho Jaraquíparaná. Está situada na mesma margem septentrional, e he composta das nações Mepurí, Xomána, Mariárána, Macú, Baré, e Passé. Esta povoação esteve n'outro tempo na margem austral oito dias de viagem da boca deste rio para cima, cujo lugar occupa novamente outra povoação formada pelo principal Macupurí, composta das nações, Coerúna, e Jurí.

CCLV. De todas estas nações a mais celebre he a Passé. Ella he numerosissima, ama a agricultura, e trabalho. O seu distintivo consiste em huma malha negra quadrada, que toma parte do nariz, rosto, e barba, com mais dous riscos, que sahem do nariz por entre os olhos até á raiz do cabello. Das fontes da cabeça descem varios riscos cruzados por outros, que chegam á sobredita malha negra. As orelhas são furadas com varios orificios, e largos, em que costumão introduzir pedaços de frechas. O beijo inferior tem outro largo orificio, em que trazem huma chapa esferica de páo preto finissimo, a qual tirão quando querem, com singular ligeireza. Eis aqui em que esta nação põe a idéa da beleza, parecendo-lhe, que somente são formosos, os que na verdade assim se desfeão, corrompendo as feições, que a natureza lhes imprimio. Faz pena ver principalmente mulheres de nobre estatura, e feições delicadas, como são quasi todas, maculadas pela abominavel arte de suas proprias mãos. Estes riscos são feitos na infancia, e de annos em annos com espinhos agudos, cujas rasgaduras enchem de tintas pretas, com que ficão deformados para toda a vida.

CCLVI. A filosofia desta nação ensina, que há hum ente creador do universo. Crêm, que as almas, dos que vivem bem, são premiadas, e que vão viver com o creador, e as dos que vivem mal, assignalão por castigo ficarem espiritos malevolos. Opinião conforme ao *systema* de alguns filosofos antigos.

CCLVII. O *systema*, que põe o sol fixo, e a terra em movimento á roda delle, que mais de quinhentos annos antes de Christo ensinarão mysteriosamente os pytagoricos, e depois Filoláo, Aristarco, e principalmente Cleante de Samos, renovado pelo Cardeal de Cusa, e explicado perfeitamente por Copernico, he por elles adoptado.

CCLVIII. Dizem, que do movimento da terra provem a correnteza dos rios, o que chamão arterias da terra, e aos riachos veias. Assentando que o sol está immovel, querem, que a terra se mova, para que em todas as suas partes receba a fecundidade, que produz o calor do sol.

CCLIX. Ao sol, e lua dão os mesmos ministerios, que a Escriptura lhes assigna-la. Assim como os Astronomos antigos dividião a esfera superior, em varios ceos : elles a cortão em duas partes superior, e inferior, separadas por huma abobada transparente, poronde emanão os raios da luz da parte superior, toda luminosa como habitada por Deos, cujos raios são as estrellas, que da parte inferior se percebem.

CCLX. Costumão enterrar os ossos dos seus defuntos em talhas grandes, das quaes os tresladão para outras mais pequenas com varios ritos, e festas.

CCLXI. Nos seus cazamentos observão hum uso quasi semelhante ao dos Samnites, que costumão dar por premio, aos que se distinguão na guerra, a escolha das donzellas, que mais lhes agradassem na sua republica. Os Passés usão porem, para alcançar tão glorioso premio, combater entre si, como em justas, e torneos, que se fazem na prezença do principal, e das donzellas, ficando ao vencedor a feliz escolha.

CCLXII. Os indios da nação Macú são vagos, não usão de agricultura e se sustentão de caça, pesca, frutas, e do que roubão, e por isso nas novas povoações são aborrecidos; porque nellas não perdem os seus costumes, sendo pouco o que se planta, para elles furtarem.

CCLXIII. Os da nação Xumána, tem tambem huma malha negra; porem somente lhes cobre os beiços, e dos cantos da boca lhe sahe hum risco, mas que não chega ás orelhas, nas quaes trazem os homens grandes aneis da fruta tucumá, e as mulheres pennas de aves.

CCLXIV. A lingua desta nação tem nomes de propriissima etymologia, e analogia. Chama ao sol = Simá = que quer dizer, astro calido. A lua = Uaniú = isto he, astro frio. As estrellas = Uúeté = que significa, astro luzente. Ao raio = Yuúi = ou estrondo. Ao trovão = Quiriúá = que significa indicio de chuva. Ao relampago = Pelú = isto he, couza pavorosa. A aurora = Samatáca = que quer dizer principio do dia.

CCLXV. São celebres nas suas superstições. Queimão os ossos dos defuntos, e lhes bebem as cinzas, na inteligencia, de que as almas assistem nos ossos; para assim fazerem reviver os defuntos em si proprios.

CCLXVI. A nação Xumana não he menos applicada ao trabalho, e occupação doque a Passé : e por esta causa estas duas nações são as mais estimadas nas nossas povoações. A Xumana porem tem genio mais suave, e mais lizura que a Passé, que costuma commetter seus enganos, dizendo, que querem descer para as nossas povoações, e para o persuadir mandão algumas pessoas, isto he, varões, e poucas mulheres, e logoque recebem os premios se retirão para as suas terras.

CCLXVII. A nação Juri tem tambem malhas pretas, que cobrem os beiços, e hum risco do canto da boca até ás orelhas. Estas as trazem furadas. A nação Jurí he semelhante no genio, e nos costumes á Passé, e a lingua de ambas tem pouca differença.

CCLXVIII. A nação Mepurí não tem deformidade alguma. A sua lingua he semelhante, ou hum dialecto da Baré. Alem das mencionadas nações se conhecem no Jupurá as seguintes. Yupurá, Caiyarí, Cayuvi-

cena, Xáma, Tamuána, Muruua, Peridá, Periatf, Parauamá, Gepuá, Purenumá, Poyána, Clituá, Coretú, Tumbira, Ambuá, Mauayá, Pariána, Araruá, Yupiuá, Umauá, Miránha, sendo estas duas ultimas antropófagas.

CCLXIX. Os distintivos da maior parte destas nações são os seguintes. Os da nação Tamuána trazem os beiços inteiramente negros, e o mesmo os das nações Purenumá, e Poyana. Os da nação Xáma são iguaes aos Jurfs. Os da nação Tumbira tem todo o rosto negro, e trazem no beiço inferior hum buraco, tapado com huma chapa negra, e esferica. Os das nações Periatf, Yupiuá, Mauayá, Araruá, trazem as extremidades inferiores das orelhas furadas, que ornão com pennas de tocânos.

CCLXX. Taes os modos de pensar, e caprichos dos homens, que huns chamão feio ao que os outros considerão como formoso. Todas estas nações observão os mesmos costume geraes, diversificando somente em algumas circumstancias particulares. Nellas a religião he nenhuma. A sociedade imperfeitissima, e por consequencia pouco firme a obediencia aos chefes, ou principaes. Verdadeiramente se não podem chamar nações, mas sim familias, ou tribus, sem mais leis, que humas determinações momentaneas, expressadas de viva voz, quando a necessidade o pede para conservar a harmonia entre si.

CCLXXI. = Não he preciso, diz Mr. Buffon (a), ir procurar mais longe a causa da vida dispersa dos selvagens, e da sua indiferença para formarem a sociedade civil. Foi-lhe denegada a mais preciosa scintilla do fogo da natureza; pois lhe falta o ardor para a união do sexo, e por consequencia o amor do seu semelhante. E como não conhecem a mais viva, e terna de todas as uniões, são nelles frias, e languidas as mais sensações deste genero : amão fracamente os pais, e filhos; a mais intima de todas as sociedades, que he a da mesma familia, he sustentada por debeis prizões; a sociedade de humas familias com as outras não tem vinculo algum : daqui se segue, que não pode haver reunião, republica, e estado social. =

CCLXXII. Na guerra porem, a que dá motivo qualquer leve differença, mostrão grande esforço, e conservão os rancores de nação a nação perpetuamente, que muitas vezes somente se terminão com a inteira destruição de alguma dellas. Usão de esgravatana, e de lança hervando as pontas da mesma com venenos activos. Tambem usão do coidarú, semelhante á tamarana, que já descrevemos. Cobrem-se na peleja com escudos feitos de couro de anta, ou peito de jacaré. De todas estas armas me fizeram presentes. Parti da povoação de *Santo Antonio* pelas cinco horas da tarde, seguindo viagem toda a noute por entre innumeraveis ilhas.

CCLXXIII. 26. Na madrugada tinhamos passado proximos á boca do canal Uaranápú, que communica o Amazonas com o Jupurá, e lhe turba as suas aguas, tingindo-a da côr do Amazonas.

CCLXXIV. Pelas oito da manhã avistamos a primeira boca do famoso lago Amaná, que se communica com outro não menos famoso, Cudayás,

(a) Histoire Nat. tom. 18 Pag. 147 da ediç. em 12 Paris 1764.

e ambos habitados do gentio Mura. Pelas cinco da tarde passamos junto da segunda boca do referido lago, que fica na margem do norte do Jupurá. Navegamos toda esta noute, até que chegamos á grande barra deste rio.

CCLXXV. Assim completei huma navegação, que nenhum dos meus antecessores empredeu, e a que eu me resolvi movido da necessidade, que julguei haver de se visitarem aquellas povoações, e da curiosidade de ver, e examinar hum rio de tanta fama, e celebridade.

CCLXXVI. Por certo he o Jupurá o maior depois do Rio Negro, dos que desaguão no Amazonas. O immenso pezo das suas aguas o faria innavegavel, se as multiplicadas ilhas, que por elle estão dispersas, nao rebatessem a furia das suas correntes. Actualmente corria socegado por estar vazio. O nome de Jupurá lhe vem da nação da mesma denominação (sendo que a pronuncia dos indios he Yupurá) e tambem da fruta yupurá, de que fazem huma massa branda negra, e fetida, que comem.

CCLXXVII. Os castelhanos na parte superior lhe dão o nome de grão Caquetá. As suas fontes são nas cordilheiras de Popayán. Dirigindo o seu dilatado curso de oeste a leste paralelo ao Rio Negro, e Amazonas, em cuja entrada se inclina para o sul na altura de tres grãos, e alguns minutos do mesmo polo. A hum mez de viagem da sua barra tem cachoeiras, saltos, ou catadupas de grande altura. As aguas deste rio são cristalinas, e transparentes até o lugar, em que as turba o canal nomeado Uaranapú. As suas margens abundão em salsa parrilha, cacáo, oleo de cupaiba, baulilhas, e puxirís.

CCLXXVIII. Concorrem a formar este grande rio outros muitos consideraveis. Pelo sul desde a barra até as cachoeiras os seguintes : Acunauf, Mauarapí, Yuamíaquí, Yuamémertm, Puréu povoadissimo de gentio, e communicado com o Içá, vencida pouca distancia de terra : Cunacuá, Arapá, das cachoeiras para cima até onde he navegado pelos portuguezes : Cauinarí, e Mutú communicado com o Içá por meio do Peridá.

CCLXXIX. Pela margem do norte desembocão no Jupurá os seguintes, Maruá pequeno rio, e ao qual Mr. de la Condamine erradamente chama lago, e com igual engano o faz communicado com o Urubaxí, que desagua no Rio Negro : O lago Cumapí, o riacho Meuaá, este sim communicado com o Urubaxí, mediando sempre huma pequena porção de terra entre as cabeceiras de ambos : Puapuá, Amaniyúparaná, cujas fontes são contiguas as do Inuixí, que tambem desagua no rio Negro : Uacapúparaná, Yucarapí, Apuaperí povoadissimo de gentio, e communicado com o Uaopés, que desagua no Rio Negro : Murutíparaná, Uaniá, Iraparaná, e Yará, que he até onde tem navegado os portuguezes, e ficão estes quatro ultimos para cima das cachoeiras.

CCLXXX. Estava-se atégora na intelligencia de que o Jupurá desagoava no Amazonas por oito differentes bocas, as quaes tenho ido referindo. Porem verdadeiramente não tem mais, que a sua principal. As superiores á barra deste famoso rio são canaes, que sahem do Amazonas para elle, assimcomo o Auatiparaná, e o Uranapú, o Manhána sahe do Amazonas, e nelle torna a entrar, communicando-se sim por hum breve

transito com o Auatiparaná. Isto he o que eu pessoalmente vi, e examinei. As quatro bocas inferiores á dita barra são aguas, que provem dos lagos Amaná, e Cudayás, os quaes as não recebem do Jupurá. Fica assim desvanecido hum engano, que prevaleceo principalmente depois da viagem de Mr. de la Condamine, que com tom decisivo nos dá por certas aquellas bocas (a). A este celebre viajante seguirão todos, e assim se arrumou nas cartas geograficas.

CCLXXXI. O que mais fez conhecer este rio forão as multiplicadas navegações, que por elle se fizerão ao trato de escravos, antesque justamente se abolisse huma permissão tão injuriosa á natureza humana, e tão sujeita ainda nas condições facultadas ás mais impudentes, e fraudulentas iniquidades. Abolição que bem caraterisa o nosso seculo, e da qual resulta immortal gloria ao pio, e magnifico coração do nosso augusto Soberano : devendo-se imprimir com letras de ouro a santa lei de 6 de Junho de 1755, que restitue os indios á sua natural liberdade, em reconhecimento da sua justiça; e esculpir-se em taboas de bronze para fazer indelevel a sua memoria. Estas taboas deverão ser affixadas nas praças do grão Pará, e erigidos padrões em todos os rios da capitania do rio Negro, que servissem de signal as innumeraveis nações de indios, que habitão os seus vastos certões, que ainda perguntão, se he certo abolir-se entre nós a escravidão; paraque trocando em sincera amizade o odio entranhado, que contra nós conceberão por aquelle motivo, olhassem para os mesmos padrões como memoriaes eternos da grandeza, e religião de S. Magestade, e procurassem estabelecer entre nós huma união, e sociedade fundada na boa fé, de que devem nascer entre elles, e nós reciprocas utilidades.

CCLXXXII. 27. Pelas cinco horas da manhã entrei no lugar de *Alvaraes*, aonde me demorei até o meio dia, em que seguimos viagem. No pequeno rio Urauí, que como já disse banha este lugar, se via por ter vazado mais incrivel multidão de jacarés, este tremendo, e sagacissimo monstro, que he hum dos flagelos do Amazonas, do qual direi agora, o que tenho observado, e ouvido por este rio.

CCLXXXIII. He o jacaré aquelle terrivel animal conhecido na historia principalmente do Egypto com o nome de crocodilo : sabe-se porem que o crocodilo americano excede em grandeza aos de Africa, que habitão o Nilo, e Niger. Os do Amazonas chegão a trinta palmos de comprimento.

CCLXXXIV. Para se pintar este dragão aquatico, este leviathan, não ha termos, que sejam suficientes. A sua cabeça he verrugosa. Os seus queixos costumão exceder quatro palmos de comprimento, e com hum labiryntho de mós, e duplicadas fileiras de dentes formão agudas serras. Os olhos superiores á superficie do casco, em que estão mostrando a malicia, de que he dotado. O corpo sustentado em quatro pés, e todos cheios de impenetraveis conchas; e huma cauda, que quando corre, eleva

(a) O citad. Extracto do Diario, pag. 50.

com espantoso modo. Eis-aqui huma pintura, postoque em borrão, deste hediondo, e ferosissimo animal.

CCLXXXV. As suas conchas fazem, comque difficultozamente o penetre a balla, sendo nos olhos o tiro mais certo para o matar. Em terra he muito mais feróz doque na agua. Depois de costumados a carne humana são perigosissimos; porque assaltão com a maior temeridade. Porem ordinariamente o modo de fazer as suas prezas he por industria. Tem a arte de encobrir todo o corpo debaixo da agua, ficando-lhe somente os olhos proximos á superficie della para observarem os objectos, e desta sorte sem serem vistos, fazem prezas nas pessoas, que descuidadamente se banhão á borda dos rios, principalmente rapazes. Até chegado a tirar os remeiros das canoas, sendo de noute, quando estão apartadas. O lugar que mais frequenta o jacaré he o porto das povoações. Quando procura a femea, ou guarda os ovos, que põe á margem dos rios, entre a espessura das plantas, e cobre de folhas secas, ficando de fora á mira emquanto não sahem dos ovos os jacarésinhos, he que anda mais enfurecido. Exhala de si hum tal almiscar, que muitos achão agradavel; postoque eu com outros o não possa suportar. O inimigo maior do jacaré he a onça. Não se encontra aqui o ichneumon, que se diz ser destruidor dos crocodilos do Nilo (a). O ichneumon he hum animal da grandeza de hum furão, e ao qual se dá tambem o nome de mongousta, mango, ou rato de Faraó. Vid. Buffon. H. N. tom. 26.

CCLXXXVI. 29. Fomos nestes dias seguindo a viagem pelas correntezas do nosso Amazonas, e avistando extensas praias, que estavam cheias de gente, que tinham vindo a ellas fabricar manteigas de ovos de tartaruga. Já fallamos em huma especie de tartarugas chamadas taracajás: agora diremos alguma couza sobre a tartaruga verdadeira.

CCLXXXVII. Nos mezes de Outubro, e Novembro sahem as tartarugas a desovar e em tão grande numero, que enchem huma praia, e ainda ficão muitas á borda da agua, esperando, que as outras se recolhão para ellas sahirem. Abrem huma cova na arêa, e logoque ahí largão os ovos, que costumão ser até o numero de sessenta e quatro cada ninhada, os cobrem da mesma arêa, e com tal arte, que alizão a superficie, para que não possa ser conhecido o lugar. Em quinze dias sahem as tartaruginhas, e vão direitas á agua por hum singular instinto.

CCLXXXVIII. No tempo, em que as tartarugas estão nas praias, he que se faz o maior provimento, porque se lança mão dellas, e se virão com as costas para a terra, ficando assim impossibilitadas a moverem-se, e se carregão para as embarcações.

CCLXXXIX. Os ovos não só servem para se comerem, mas tambem delles se fabrica o azeite, ou manteiga, que constitue hum importante ramo de commercio entre as capitancias do Pará, e Rio Negro. Este azeite se purifica ao fogo. Das banhas da tartaruga se extrahem tambem outra manteiga, que he na verdade excellente. Em fim, a tartaruga he

(a) Pluch, Spectacle de la nature, tom. 1. entr. 13.

sadia, nutritiva, e de facil digestão. Os indios a preferem a todo o outro genero de comida, e os nossos europeos, costumados a ella, lhe dão a mesma preferencia.

CCLXXXX. Alem disto tambem ha a tartaruga da terra, chamada jabobí, cujo figado passa por hum bocado delicado. A sua concha superior he muito curva. O matámatá he outra qualidade de tartaruga, de figura horrenda, por causa da sua concha cheia de tuberosidades, e excrecencias escabrozas, pescoço, e cabeça de longura desproporcionada. Vive nos lagos.

CCLXXXXI. 30. Pouco depois da meia noute deste dia chegamos não muito longe da foz do Rio Negro.

CCLXXXXII. *Dezembro 1.* Pelas cinco da manhã entramos a navegar o Rio Negro. Assim se vê completa em tres dias e meio com as suas respectivas noutes, a viagem que para cima nos levou treze dias tambem com huma grande parte das noutes. A rapida correnteza do Amazonas pode a este respeito ser comparada á do Clituno rio da Ombria, que Plinio o moço elegantemente descreve (a). « Precipita-se, diz o citado autor, o Clituno com tão igual descida, que para o navegar para baixo se pode passar sem o socorro dos remos, e com remos de qualquer qualidade que sejam, he trabalhoso subi-lo. Huma, e outra destas couzas causa extremo prazer, aos que o navegão somente por se divertir, ou que vão contra o fio da agua, ou que o sigão, fazem succeder o descanso ao trabalho, e o trabalho ao descanso. »

CCLXXXXIII. Apenas os indios (sendo a maior parte do Rio Negro) avistarão as alegres collinas, que rodeão a margem septentrional deste rio; que tanto aformoseão a sua soberba entrada no Amazonas, e que meterão o remo na agua preta, não se pode expressar a alegria, comque logo clamarão ao seu modo, aplaudindo esta entrada ao som do memby instrumento de folego, forte, e sonoro, mas de facil fabrica. Eu proprio senti contentamento vendo-me livre dos continuos perigos da navegação do Amazonas; postoque me restassem não poucos, comtudo menos atemorizantes, que o risco dos passados. E agora principiarei a dar noticias do Rio Negro, que reservei para este lugar.

*Descobrimto do Rio Negro, origem do seu nome, limites
dos dominios portuguezes neste Rio.*

CCLXXXXIV. Bem se deixa ver, que a côr das aguas do Rio Negro deo motivo a imposição do seu nome. Ellas vistas no rio são de hum escuro tão fechado, que parecem hum lago de tinta preta; porem a sua verdadeira côr he de alambre, como se conhece, quando se tomão em hum copo. Pelas observações optico-fysicas se vem no claro conhecimento daquella côr preta, que se deve procurar nas razões, donde se tirão as cauzas da opacidade dos corpos. Huma só superficie, ou lamina

(a) Liv. 8. carta 8.

daquella agua he da côr de alambre, e transparente, mas unindo-se diversas laminas, e superficies turbão a transparencia, e causão a opacidade, e por consequencia quanto maior fundo, tanto maior será o escuro. O que bem se observa, reparando-se, que á borda da agua até tres palmos de extensão, em que o fundo não chega a hum, mostra a agua a côr de alambre. A causa desta côr de alambre conjectura-se porvir dos bitumes, que encontra o rio nos grandes e multiplicados rochedos, por onde passa em quasi todo o seu curso descendo das altas cordilheiras de Popayan. Outros querem, que esta côr provenha das arvores, que inunda, por ser todo cheio de ilhas alagadiças : o que não parece improvavel.

CCLXXXV. O antigo nome do Rio Negro era Quiari. Na parte superior conserva o de Uéneyá. Entra no Amazonas na latitude austral de tres grãos e nove minutos, sendo o seu maior tributario.

CCLXXXVI. Neste lugar se coangusta prodigiosamente á proporção da sua largura : porque chegando esta em parte a sete para oito legoas, aqui terá hum quarto de legoa. He espectaculo admiravel o seu encontro com o Amazonas, lutando ambos como em porfia para fazerem predominar a côr das suas aguas : mas fica o Amazonas vencedor, arrojando valente o negro para a margem opposta, o qual imperceptivelmente se vai misturando com Amazonas, atéque em breve espaço se faz dominante a côr esbranquiçada das aguas deste.

CCLXXXVII. Não tem sido possivel alcançar noticia certa do anno do descobrimento do Rio Negro. O annalista do Pará não nos disse nada neste particular, assim como omittio outras noticias interessantes desta capitania, que lhe era facil averiguar no tempo, em que escreveo. O que se sabe he, que o seu descobridor foi Pedro da Costa Favella : famoso por ser hum dos officiaes da armada da viagem de Quito, famoso por ficar nesta occasião commandando o destacamento na provincia dos encabelados, e famoso pela expedição do Urubú, de que já fallamos. Depois desta expedição, em que se castigarão as rebeldes nações daquelle rio, tornou a elle o mesmo Pedro da Costa, e como teve noticia participada pelos indios, de que no Quiari ou Rio Negro habitava a nação dos Tarumás, a foi procurar com o padre Frei Theodosio religioso Mercenario, e por via dos Aruaquís, já mencionados pelo mesmo padre, foi admetida a pratica e se fundou a primeira povoação do Rio Negro.

CCLXXXVIII. O general do estado Antonio de Albuquerque Coelho mandou edificar a fortaleza da barra deste rio por Francisco da Motta Falcão, e foi o seu primeiro commandante Angelico de Barros. Ora sendo certo, que a expedição do Urubú foi no anno de 1665, me persuado, que o descobrimento do Rio Negro, que lhe foi posterior, viria a ser pelos annos de 1668, e 1669, dando lugar a esta conjectura a certeza, de que nesses annos andava Pedro da Costa occupado nas tropas de resgates no Amazonas (a).

CCLXXXIX. Quando fallo em descobrimento, quero dizer da entrada

(a) Berred Ann. liv. 17 § 1166. e seg.

interior, e redução das nações; porque a sua barra já anteriormente era conhecida; poisque della se dá noticia na viagem do nosso Pedro Teixeira, mencionando algumas nações habitantes do mesmo rio, como são os Uaranácuacénas, que depois reduzimos. Tinha vindo para a guarnição da fortaleza o sargento Guilherme Valente, o qual com heroico esforço entrou na empreza de penetrar o rio, conhecer, e domesticar as muitas nações, que lhe dizião habitavão nelle, e com effeito chegando á boca do rio Caburiz fez amizade com os Caburicenas, depois com os Carayais, e ultimamente com os Manãos com os quaes se alliou recebendo por mulher a filha de hum do seus principaes. A estas nações vierão cathechizar os religiosos do Carmo, que reduzirão mais outras, que habitavão nos rios, que desembocão no Negro.

CCC. Porem o total, e ultimo descobrimento do Rio Negro se deve ás tropas chamadas de resgate, que authorisadas com as leis, e ordens necessarias hião a procurar escravos áquellas nações, e juntamente descer indios para as nossas aldeias de sorte que nos annos de 1743, e 1744 se penetrou pelo Rio Negro ao Orinoco descobrindo-se o braço d'elle chamado Parauá, e o canal Caciquiarí, que o communica immediatamente com o Rio Negro: isto antes que os castelhanos tivessem nem ao menos noticia do dito Parauá, e Caciquiarí: pelo contrario duvidando seus escriptores da mesma communicação, como se pode ver da obra do Jesuita Gumilla, superior das missões do Orinoco, intitulada Orinoco illustrado (a). Escreverei as suas palavras por serem muito expressivas neste particular: = Niyo (diz o citado author) ni Missionero alguno delos que continuamente navegan costeando el Orinoco, hemos visto entrar, ni salir al tal Rio Negro. Digo ni entrar, ni salir; porque supuesta la dicha union de rios, restaba por averiguar de los dos, quien daba de beber aqui? Pero la grande, y dilatada cordillera, que media entre Maranhon, y Orinoco, escuza a los rios de este cumplimiento, y nós outros de esta duda. =

CCCI. E na mesma obra fazendo-se huma exacta discripção do Orinoco, numerando-se os rios, que lhe são tributarios, se não diz palavra da parte superior, ou braço do Parauá, nem menos do Caciquiarí.

CCCII. No dito anno de 1744 entrou Francisco Xavier de Moraes em companhia de outros portuguezes com huma publica, e authorizada bandeira pelo rio Caciquiarí, e sabindo depois pelo Parauá encontrou quasi junto ao Orinoco verdadeiro ao Jesuita Manoel Romão, que por huma casualidade navegava por aquelle rio, o qual trouxe consigo para o arraial de Avidá. Essa foi a primeira occazião, em que castelhanos virão aquelles rios: e então disse o mesmo Jesuita, que hia desenganar os moradores do Orinoco, de que este se communicava com o Rio Negro, e tão remotas erão as noticias desta communicação, que no Orinoco se cria, que os habitantes do Rio Negro erão gigantes.

CCCIII. Por onde fica patente, que todas as descubertas feitas até

(a) I Part. cap. 2, p. 17.

aquelle lugar são dos portuguezes, que pela sua industria, e trabalhos as concluirão : poisque os castelhanos não só ignoravão aquelles paizes, mas até os tinham por fabulozos.

CCCIV. Mas tambem antes do dito anno de 1744 já os portuguezes conhecião a maior parte do Rio Negro das cachoeiras para cima ; porque nos annos de 1725, e 26 subião varias tropas superiormente aos ditos dstrictos, chegando ao Yaitá, que desagoa quasi nas cabeceiras do Rio Negro, e não menos que vinte dias de viagem superior á foz da Caciquirí. No anno de 1740 continuou o mesmo arraial no Yaceitá. Nos annos seguintes continuarão os arraiaes das tropas no porto do principal Coucí, proximo a Marabitánas. Destes arraiaes se despedirão corpos de gente por todos os vios, que desagoão no Rio Negro, até chegarem ao Iniridá, e outros muitos, descendo, e resgatando indios nos mesmos. Todas estas descobertas erão feitas por cabos authorisados, e os arraiaes formados á conta da fazenda de S. Magestade.

CCCV. Estes factos se achão legalmente provados; e justificados por ordem do governador, e capitão general, que foi deste estado o illustrissimo e excellentissimo Manoel Bernardo de Mello de Castro, dirigida em officio de nove de Setembro de 1763 ao ouvidor geral do Pará, para que procedesse á mesma justificação, a qual se continuou na ouvidoria desta capitania : mostrando aquelle general neste, e n'outros particulares o seu inimitavel zelo no serviço de S. Magestade, e na conservação, e defeza dos seus Reaes dominios.

CCCVI. Não obstante porem a indisputavel certeza, e notoriedade dos mesmos factos, e da sua necessaria concludencia, esquecido delles D. Joze de Iturriaga commissario de S. Magestade catholica para a execução dos limites da America entre Portugal, e Hespanha, dirigio huma carta em vinte de Maio de 1763 ao nosso dito general, rogando-lhe a evacuação dos destacamentos portuguezes dos dstrictos das cachoeiras do Rio Negro, assignando-nos por limite a cachoeira do Corocobi. Carta que produzio a elegante, solida, e irreplicavel resposta, que tenho o gosto de copiar neste lugar.

Resposta.

CCCVII. = Excellentissimo Sr. Mui senhor meu. Em consequencia do amor, comque S. Magestade catholica firmou a paz com a coroa Fidelissima, reccebi a carta de V. Ex.^a em data de vinte de Maio do anno corrente, como huma producção do cordial affecto, e sincera aliança de amizade novamente estabelecida entre os augustos principes nossos amos, e por elles mandada alternar entre os vassallos de ambas estas amabilissimas coroas : correspondencia, que me he tão agradavel, como sensivel a materia, que contem a carta de V. Ex.^a; pois transcendendo o poder das nossas jurisdicções inteiramente nos priva de a tratar, quanto mais de a resolver, sobre hum importante assumpto reservado aos nossos monarchas, que fizerão a paz, e as potencias, que a garantirão. Pertende V. Ex.^a, que eu mande retirar os destacamentos das tropas, que guarnecem as margens

do Rio Negro desde a cachoeira do Corocobi para cima, e restituir os indios das povoações, com o absoluto motivo de serem estes da devoção de Hespanha, e aquellas terras dos seus mesmos dominios. Permita-me V. Ex.^a que em defeza da verdade dê a V. Ex.^a as noticias, que qualificação esta causa, aindaque não supponho novas ao conhecimento, e instrucção de V. Ex.^a; pois as terá adquirido em todo o tempo, que serve a S. Magestade catholica nesta parte da America.

CCCVIII. A possessão do Rio Negro he tão antiga na coroa portugueza; que principiou logo com o dominio das mais colonias, que tem neste estado, sendo todos os vassallos delle os que de tempo immemoravel o navegarão sempre, desfrutando todos os annos os haveres, que produzião os sertões de ambas as suas margens, com tão efficaç curiosidade, que continuamente estendião a sua navegação pela mã do rio muitos dias de viagem acima da boca da Caciquiari, e por varias outras bocas, que tem o mesmo rio, de sorte que em todo este tempo foi o Rio Negro encuberto, não só ao dominio, mas tambem ao conhecimento hespanhol, que ignorando totalmente a sua situação hydrografica, questionavão a sua origem, e a sua direcção até o anno de 1744, em que curiosamente a quiz indagar o P. Manoel Romão religioso da Companhia chamada de Jesus, e superior das missões, que dirigia a sua congregação no rio Orinoco, vindo por elle a entrar no rio Caciquiari, aonde encoutrou huma tropa portugueza; na sua companhia desceço até o Rio Negro, aonde fez pouca demora, e donde logo voltou, dizendo, que hia desenganar os moradores de Orinoco, de que as suas aguas pagavão feudo ás correntes do Rio Negro, até então desconhecido dos castelhanos, não só pela via de Caciquiari, mas pela dos rios Iniridá, Passavicá, Tumbú, A'ke, que tambem do Orinoco correm a entrar no Rio Negro, cujas differentes aguas sulcarão sempre as canoas portuguezas, por serem uzuaes á sua posse, e incognita á noticia hespanhola.

CCCIX. Desta experiencia, que fez o dito religioso, não surtio acção alguma da parte de Hespanha, com que presumisse legitimar a sua posse imaginaria, até o anno de 1759, em que com o motivo das Reaes demarcações mandou V. Ex.^a ao Rio Negro o alferes Domingos Simão Lopes, o sargento Francisco Fernandes Bobadilha, e outros hespanhoes, a saberem do arraial portuguez destinado para as conferencias das Reaes divisões, e elles de caminho vierão com clandestinas praticas persuadindo os indios á sua communhão, e formando em algumas povoações dos principaes, cazas, com o pretexto de previnirem armazens, em que recolhessem as bagagens de seu respectivo corpo, quando descesse para o arraial das conferencias. Com esta occasião se estabelecerão na povoação de S. Carlos, e de lá estendeo o sargento Francisco Fernandes Bobadilha pela barra do Rio Negro até a primeira povoação dos Marabitanas, que ha pouco tempo abandonou, queimando os indios as suas mesmas rusticas habitações. Estes são os principios, de que V. Ex.^a quer deduzir a pertença ao Rio Negro, e estas são as razões da nossa parte, a que V. Ex.^a chama violencias praticadas no tempo da boa amizade.

CCCX. A' vista de huma, e outra justiça parece, que V. Ex.^a. não só me desculpa, mas justamente me obriga a fazer-lhe a reconvenção, para que V. Ex.^a mande retirar os destacamentos das povoações de S. Carlos, S. Filippe, e mais povoações praticadas do Caciquiari para baixo, por se terem introduzido todas nas dependencias do Rio Negro. Este requerimento, que legitimamente faço a V. Ex.^a acompanhará a conta, que proximamente darei a S. Magestade Fidelissima para a comunicar a S. Magestade catholica.

CCCXI. Com que horror, e escandalo da razão não ouviria V. Ex.^a outra semelhante proposta, se eu lha fizesse, para que mandasse evacuar de tropas, e indios os districtos do Orinoco? He certo, que este pensamento por injusto causaria em V. Ex.^a hum admiravel assombro ; pois affectava querer dispor, e governar o presidio alheio.

CCCXII. No tratado annulatorio dos limites, e neste ultimo das pazes, convierão os nossos principes, que as couzas se conservassem no estado antecedente, isto he, antes da negociação dos limites, e antes do rompimento da guerra, e a observancia de ambos estes tratatados, he outra razão, para nos conservarmos na mesma forma, em que estivemos sempre antes destas duas assignadas epochas.

CCCXIII. Se estas duas razões, assim como convencem o entendimento, persuadirem a vontade de V. Ex.^a, estou certo, que V. Ex.^a desistirá da empreza, que por todos os titulos está recommendada só ao poder Real, e amigavel convenção dos nossos respectivos monarchas, em cuja soberana e Fidelissima presença porei na primeira frota a carta de V. Ex.^a, para que vista a sua materia trate Sua Magestade Fidelissima com a corte de Castella; e a deliberação, que sobre ella as duas Magestades forem servidos acordar, as participaremos reciprocamente executando as ordens, que nos dirigem a este respeito, e por ellas terei eu mais occasiões de possuir a honra, e correspondencia de V. Ex.^a, e de lhe votar rendida, e fiel vontade, com que o dezejo servir. Deos guarde a V. Ex.^a muitos annos. Grão Pará vinte seis de Agosto de 1763 = Manoel Bernardo de Mello de Castro = Excellentissimo Sr. D. Joze de Iturriaga.

CCCXIV Esta resposta será sempre tida não só como monumento perpetuo do já louvado zelo, mas tambem dos incomparaveis talentos daquelle esclarecido general.

CCCXV. Por onde se conhece, quanto bem fundados sejam os direitos de Portugal sobre o dominio do mesmo Parauá, Caciquiari, parte superior do Rio Negro, de todos os rios colateraes de huns, e outros, e terras adjacentes : dominio fundado incontrastavelmente em todos os direitos de invenção, occupação, e posse, e todos os mais que se costumão allegar para provas da legitimidade da possessão das terras novamente descobertas, e fundado em factos de evidente certeza, e que existem em documentos indisputaveis, e concludentes. Mostrando-se assim claramente sem fomento, e razão alguma de direito a fundação dos castelhanos do seu presidio de S. Carlos na margem do Rio Negro, e juntamente as mais povoações do Parauá feitas por hum abuso da boa fé, com que entrarão

por aquelles destrictos na occazião, em que se lhe facultou o transito por causa da execução dos tratados dos limites da America entre as duas coroas; poisque sendo necessario transportarem as bagagens dos seus commissarios, e para commodidade da passagem principiarem a levantar humas cabanas, e dahi arrogarem a si a posse daquelles lugares: conhecendo-se por esta forma, que sendo aquelle transito concedido por hum modo precario, e mera faculdade, não são estes meios licitos em direito para por elles estabelecer posse, e adquirir dominio. Porem vamos continuando a nossa viagem.

CCCXVI. *Dezembro 1.* Pelas nove da manhã deste dia chegamos á *Fortaleza da barra* do nosso Rio Negro, aonde me demorei por todo elle para dar descanso aos indios. Junto a esta fortaleza está huma não pequena povoação de indios, na qual habitão juntamente varios moradores brancos, fica na margem oriental do rio em hum terreno enxuto, e elevado, aindaque em partes, desigual. Existe aqui hum official commandante da mesma fortaleza com a sua guarnição militar. Esta fortaleza serve de resisto, e defeza á entrada do mesmo rio.

CCCXVII. As nações de indios, que habitão a povoação, são Banibá, Baré, e Passé descida ultimamente do Jupurá. Os Muras infestão as suas visinhanças, pelo que he perigosa a passagem para a margem opposta, que sendo as terras mais ferteis, ficão sem cultura por causa daquelle gentio.

CCCXVIII. 2. Na madrugada deste dia seguimos viagem continuando-a sempre pela margem septentrional. Ao amanhecer entramos a rodear huma espaçossissima enseada, avistamos o lugar da antiga, e primeira povoação, que houve neste rio de que já fallamos. Povoação, que chegou a ter outocentos homens de guerra, a maior parte da nação Tarumá, hoje extincta. Mudou-se esta povoação para o lugar de *Ayrão*, de que adiante fallaremos. A's oito da noute tinhamos chegado ás primeiras ilhas chamadas vulgarmente de Anavilhanas, corrupção do nome do rio Anauéne, que desemboca no Rio Negro pela parte do norte. He este rio habitado da nação Aruaquí, muito guerreira, e antropofaga, mas sem deformidade alguma artificial, das que costumão praticar as nações do Amazonas.

CCCXIX. 3. 4. Nestes dous dias continuamos sempre a navegação por entre canaes compostos pelo inextricavel labirinto de ilhas de diversas grandezas, seguindo varias direcções de rumos.

CCCXX. 5. Tinhamos continuado a viagem atravessando a procurar a margem meridional do nosso rio, e por seis horas e meia chegamos ao lugar de *Ayrão*. Fica este lugar bastantemente emminente ao rio. Pelo poente o banha hum pequeno riacho. No alto corre huma bem formada planicie, em que estão dispostas as ruas. As nações, de que se compõe este lugar, prezentemente são Aruaquí, Manáo, e Tacú, descidos estes proximamente para o mesmo lugar, nação de que não havia noticia antecedente. O nome antigo desta povoação era Jaú, denominação, que tira do rio, que lhe fica visinho pela parte do poente, frequentado do gentio Mura, que nelle commete muitas hostilidades. Acha-se esta povoação em bastante decadencia; porque sendo composta pela maior parte dos indios

habitantes na margem opposta a este lugar, lhe são faceis as fugidas para as suas proprias terras, aonde chegam em menos de hum dia. Nas visinhanças deste lugar he abundante o breu. Ha tambem varias madeiras finissimas, e com especialidade páo roxo.

CCCXXI. Fomos neste dia continuando a viagem pela margem austral; porem a pouca distancia nos introduzimos pelas ilhas, que são innumera-veis. Na mesma margem desemboca o rio Uniní, que corre parallelo ao Jaú, e que como este, he tambem frequentado dos Muras. Abunda em tartarugas, e cupaiva, ambos tem as suas fontes proximas ao lago Cudayás, de que já tratamos.

CCCXXII. 6. A's oito horas da manhã chegamos a villa de *Moura*. Fica esta villa na margem austral do Rio Negro em hum baixo; mas enxuto, formado sobre huma pedreira, que se estende á roda da mesma. Na entrada forma huma espaçosa praça, em que depois da igreja corre huma rua. Segue-se logo outra dirigindo-se para o nascente, communicada com outra mais extensa, que vai dar ao poente. Esta rua he muito agradável; porque está toda cheia de laranjeiras, que fazendo-a aprazivel com a frescura da sombra, a fazem tambem de bella vista. Foi erecta em villa no anno de 1758 pelo governador e capitão general Francisco Xavier de Mendonça Furtado, impondo-lhe o nome, que agora conserva.

CCCXXIII. Compõe-se esta villa das nações Manáo, Carayás, Coeuána, e Júma, e de varios moradores brancos, que se applicão á cultura do café, e cacáo, sendo ella huma das mais bem povoadas desta capitania. Destas nações he muito famosa a Carayás, antigamente guerreira, antagonista da nação Manóa. Alem do resto desta nação, que habitava nesta villa, ignorava-se que houvesse mais alguma parte entranhada nos bosques: porem o anno passado repentinamente entrou nella huma porção de gente, que veio fugindo ás hostilidades do gentio Mura, que entrando nas suas terras os fez despejar depois da morte de muitos, de sorte que vierão procurar o asylo da nossa povoação, e entrar na nossa sociedade. Os que tem averiguado a origem da sociedade civil, attribuindo-a diversas causas, e sendo huma dellas a defeza das forças externas, achão aqui huma prova da sua asserção; porque vivendo estes indios nos matos como selvagens, somente depois que se virão perseguidos dos seus inimigos, he que procurarão o refugio no bem da mesma sociedade civil.

CCCXXIV. Quasi fronteiro a esta villa desagua pela parte do norte o Yauapirí, que desce da famosa cordilheira de Guyana, recebendo em si outros pequenos rios. He largo, de agua branca, e desemboca por duas barras. He habitado das nações Aruaquí, Caripuná, e Cericumá. Abunda em madeira de angelim, cedro, e cupaiba. Houve nelle antigamente huma povoação de indios.

CCCXXV. Neste mesmo dia continuamos a viagem seguindo a margem austral do nosso rio, navegando com bom vento, depois de dar algum descanso ao meiodia, entramos a atravessar o rio para a sua margem do norte, tendo huma favoravel travesia por cauza do vento, que nos servio á bolina.

CCCXXVI. Passamos defronte da principal barra do rio Queceuéne,

chamado vulgarmente *Branco* por causa de côr das suas aguas, e em contraposição do negro, no qual desagua por quatro bocas. Tambem se dá a este rio o nome de Paraviana tirado da nação dominante nelle.

CCCXXVII. Arroja o rio Branco bastante cabedal de aguas, que lhe communicão muitos rios, e lagos de grande extensão, que nelle desaguão, e sendo os principaes pela parte do nascente o Macoaré, os lagos Uadúaú, e Curiúcú, Uartcurí, e o rio Uanaúaú, seguindo-se o maior delles, que he o Tacutú, que dirige as suas correntes do nascente, e no qual desemboca o Máho, e neste o Pirára, poronde passado meiodia de viagem por terra se entra no Rupumoni. Parallelo ao mesmo Tacutú corre o rio Rupumoni, que desaguando no Essiquíbe dá communicação ás colonias de Guyana holandeza, mediando tambem unicamente meiodia de viagem por terra do Tacutú ao dito Rupumoni; o que deo motivo a communicação antiga dos indios de Rio Negro com as mesmas colonias. Pelo occidente desaguão no rio Branco os rios Coratírmaní. O braço do occidente, que se une ao Tacutú tem o nome de Urarícoêra, o qual he que se julga o rio Branco continuado, e nelle desagua pelo norte o Parimá, famoso pelo nome, mas não pela grandeza; pois he de pequena consideração.

CCCXXVIII. O Urarícoêra he caudaloso, elle banha as mais bellas campanhas, que se podem imaginar. Este rio sempre foi navegado pelos portuguezes, que em diversas expedições entrarão nelle. No anno de 1740 governando este estado João de Abreu Castello Branco entrou nelle por cabo Francisco Xavier de Andrade, na qual occasião subirão as bandeiras, que elle mandou, quasi dous mezes de viagem.

CCCXXIX. Em todos estes rios habitão muitas nações de indios, sendo as principaes Paraviána, vulgarmente chamada Paravilhana, Macuxí, Uapixána, Sapará, Paxiána, Uayurú, Tapicari, Xaperú, Cariponá; esta bellicosissima nação conhecida com o nome de Caríbes na historia da America. Os que vivem no rio Branco usão de armas de fogo, que lhes vendem os holandezes, sendo entre elles de maior estimação o uso dos bacamartes.

CCCXXX. Os portuguezes tem navegado o rio Branco, e todos os seus rios colateraes, descobrindo, e occupando as terras, que os mesmos banhão, que são extensissimos campos com pastos tão proprios para a criação do gado vacum, que podem contribuir para os mais bem fundados estabelecimentos, e avultados interesses, como ainda se espera da merecida attenção, que este objecto alcançará dos nossos superiores.

CCCXXXI. He o rio Branco fecundissimo em todo o genero de peixe, suas margens ferteis para toda a qualidade de plantação, e o cacão lhe he naturalissimo. A sua abundancia conduz infinitamente para a subsistencia das povoações do Rio Negro, principalmente da capital; porque annualmente se vão a elle fazer pescarias de peixe, e tartarugas, que abundão, e suprem as faltas. Em fim se as largas campinas do rio Branco fossem povoadas de gado, e no mesmo rio se estabelecessem algumas povoações, objectos ambos, que não são de insuperavel difficuldade, estou certo, que esta capitania chegaria a hum incrível

augmento na população, e riquezas : não sendo menos essencial a fortificação daquelle rio, como o mostra a vizinhança do mesmo, de que já fallamos.

Breve noticia do lago Parimá, ou dourado.

CCCXXXII. Na divisão, que temos feito do rio Branco, incluímos o pequeno rio Parimá, que depois da descoberta da America tem dado corpo á decantada fabula do lago dourado, que tanto tem inflammado as imaginações hespanholas. Fingio-se que hum grande lago está situado no interior de Guyana, e que nas suas margens está edificada a soberba, e rica cidade chamada = Manóa del Dorado =, e que aqui he tão vulgar o ouro, que tudo he ouro; que esta cidade foi edificada pelos Peruvianos, que para ali se refugiarão para se livrarem da dominação hespanhola. Os escriptores castelhanos dão esta historia por tão certa, que tem gasto immenso cabedal em empresas, e viagens para descobrir este famoso lago, semque atégora pudesse algum dos seus descobridores alcançar o premio de tão feliz descoberta. As viagens de Pissarro, Orelhana, Orsua, Quesada, Utre, Berrie, e outras muitas, que contão até o numero de sessenta, dirigidas todas a este fim se inutilisarão. Pode na verdade chamar-se a esta teimosa diligencia dos hespanhoes a pedra filosofal das descobertas.

CCCXXXIII. Os hespanhoes vivem tão persuadidos da existencia daquelle riquissimo lago, e cidade, que até chegarão a dar o titulo de governador do mesmo lago ao de Guyana, como consta dos despachos, que se acharão em huma preza, que fez o cavalleiro Walter Raleigh, quando procurava fazer huma descida na Guyana. O sobrescripto destes despachos o refiro pela sua curiosidade. Diz assim : = A Diego de Palameca, governador y capitán general de Guyana, del Dorado, y de la Trinidad. =

CCCXXXIV. O mais he, que até os inglezes se persuadirão daquella mesma existencia; porque se acreditarmos alguns authores, as viagens de Raleigh se não dirigirão a outro fim, tão inutilizadas que na expedição perdeo a seu filho, e servio a mesma de pretexto ao Rei Jacob I para mandar degolar ao infeliz Raleigh, como suggestor de empresas frivolas, e chimericas.

CCCXXXV. Os geógrafos na fantastica arrumação do seus mappas descrevem este lago nas fontes do nosso rio Branco, como se pode ver no Atlas, que se imprimio para acompanhar a geografia de Mr. François, aonde se acha o mappa da America meridional feito por Mr. Brion com a descripção do nosso lago. O mesmo se observa no mappa de Gomilla, e outros. Mas não só hespanhoes, e inglezes entrarão no projecto de descobrir o lago Dourado; porque tambem os holandezes, como imaginarios visinhos do mesmo, entrarão nessa diligencia.

CCCXXXVI. Pelo rio Esstqutbe subio das colonias da Guyana holandeza no anno de 1741 Nicoláo Horstman a procurar o mesmo lago, e depois de muitos trabalhos, entrou felismente o nosso rio Branco, e entregando-

se a sua correnteza veio sahir ao Negro, donde passou para a villa de Cametá, aonde ainda existia no anno de 1773, em que eu fui em diligencia á mesma villa, lamentando a inutilidade da sua empreza.

CCCXXXVII. No dia dezeseis de Março do anno corrente de 1775, em que estou escrevendo este diario, chegou a esta villa de *Barcellos* capital desta capitania Gervazio le Clere, natural do bispado de Liege, que servia á republica de Holanda na mencionada Guyana, estando de guarnição no forte de Essequibe, e de guarda em hum posto do rio do mesmo nome, do qual desertou (se bem que disse elle não a procurar o lago Dourado) e entrando no nosso rio Branco conduzido pelos indios Paraiuanas, veio dar a huma feitoria nossa de pescaria, donde foi transportado para esta villa.

CCCXXXVIII. Em fim o lago Dourado, se existe me persuado, que he somente nas imaginações dos hespanhoes, que tenho noticia certa ainda actualmente fazem diligencia pelo achar: mas na verdade esta materia só deve ser tratada pelo modo allegorico, e ironico, com que della escreveo hum author famozo (a).

CCCXXXIX. 6. Vamos continuando a nossa viagem a qual fizemos seguindo a mesma margem septentrional, e indo passando as bocas superiores do mesmo rio Branco. A's seis horas chegamos ao lugar de *Carvoeiro*, tendo atravessado o Rio Negro para a margem meridional, em que elle está situado, occupando huma lingoa de terra, quasi rodeada de agua.

CCCXL. He composto este lugar das nações Manáo, Paraviána, e Uaranácoacéna, e de alguns moradores brancos. O seu antigo nome era Aracari, as suas visinhanças são infestadas do gentio Mura, e por isso com bastante incommodo vão os moradores fazer as suas culturas á margem opposta do rio, em que cresce admiravelmente o cacáo. Fronteiro a este lugar desemboca o rio Uananácoá, habitado antigamente da nação Uaranácoacéna, que foi a terceira que se domesticou no Rio Negro, formando-se nelle huma provação, que hoje não existe. Nesta noute aproveitamos a viagem pelo bello clarão do dia, que a fazia agradável.

CCCXLI. A de hoje foi seguindo a proximidade da margem austral, navegando comtudo entre ilhas, ou para melhor dizer, entre matos alagados. Ficava-nos na mesma margem o rio Cauauari, chamado vulgarmente por corrupção Caburis, que desemboca na mesma margem superior quatro legoas a *Carvoeiro*. Neste rio se fundou a segunda missão, que nelle houve, tendo abraçado o Evangelho, a nação Caburicéna habitadora do mesmo, do qual depois se mudou, do Carmo das Caldas.

CCCXLII. 8. Principiamos a navegar na madrugada, porem huma medonha trovada nos obrigou a recolher por mais de duas horas, e logo que cessou, continuamos, e ao meio dia chegamos ao lugar de *Poiães* situado na margem do sul do Rio Negro, sobre huma elevada eminencia. He esta huma das boas situações, que occupão as povoações deste rio; porque alem de se estender por huma dilatada planicie, alcança larga, e agradável vista para o rio, que neste lugar se acha parte despido de ilhas,

(a) MR. DE VOLTAIRE, *Candide* ou l'optimisme.

e fórma tal largueza, que de margem a margem chega a sete para oito legoas. O antigo nome deste lugar era Cumarú. Tambem lhe chamavão Jurupariporaceitáua, isto he, lugar das danças do diabo; porque aqui os indios fazião as suas, no tempo do paganismo.

CCCXLIII. Tem este lugar muitos moradores brancos, e bem estabelecidos, que com os indios formão huma numerosa povoação. Produz aqui admiravelmente o café, de que ha já rendosas fazendas. As nações de indios, que habitão este lugar, são Manáo, e Baré do seu estabelecimento, e tambem Passés descidos do Jupurá.

CCCXLIV. Fomos logo seguindo a viagem pela mesma margem. Entramos a navegar hum canal estreito, sahindo delle outra vez a procurar a mesma margem, e pelas nove horas da noute aportamos na villa de *Barcellos* cabeça desta capitania, situada na dita margem austral.

CCCXLV. Está esta villa formada sobre tres outeiros. Pelo nascente corre huma boa campina, em que se edificou a caza da polvora. Segue-se logo o aquartelamento militar, os quarteis dos officiaes, e continuando a rua á margem do rio, estão dispostas as residencias do ouvidor, e vigario geral, e logo a igreja matriz, e proximo á mesma o palacio do governo, e nos fundos hum bairro de indios. Na baixa deste primeiro outeiro fica o armazem Real de bella architettura. Seguem-se as cazas dos moradores brancos correndo em huma rua direita até o pequeno riacho, que banha, e fecha esta villa pela parte do occidente. Nos fundos desta rua ficão as cazas dos indios occupando os dous seguintes outeiros para o mesmo rumo, dos quaes sahem outras ruas, que desembocão no rio. Passado o mencionado riacho fica em alegre situação outro bairro de indios chamado commummente a Aldeinha. O antigo nome desta villa era Mariuá, da qual foi principal o famoso Camandre Manáo de nação, hum dos que abraçou a fé com maior dezejo, que recolheo hum missionario para a sua aldeia, que por acaso andando á pesca encontrou, o qual conservou na mesma aldeia, concorrendo muito para isso as instancias da mãi do mesmo principal.

CCCXLVI. Foi erecta em villa com o nome de *Barcellos* pelo governador e capitão general do estado Francisco Xavier de Mendonça Furtado, que deve merecer o titulo de fundador desta capitania, á qual subio em qualidade de plenipotenciario, e primeiro commissario de S. Magestade para a execução dos tratados dos limites.

CCCXLVII. Habitão esta villa os indios das nações Manáo, Baré, Bayána, Uariquéna, e Passés ultimamente descidos do Jupurá. Ha tambem muitos moradores brancos, que com os indios fazem a mais numerosa povoação de toda a capitania, não fallando ainda na guarnição militar. As suas terras são muito proprias para as culturas do café, e anil : estabelecimentos, que vão continuando com grande actividade pela protecção, com que os animão as ordens, e providencias do Illustrissimo, e Excellentissimo João Pereira Caldas, nosso esclarecido general, incançavel em promover as felicidades do importante deposito, que lhe está confiado no governo deste estado. São tambem deliciosas, e abundantes as frutas

desta villa, principalmente laranjas, ananáses, sorvas, maracujás, araçazes &.

CCCXLVIII. Este lugar foi escolhido para nelle se juntarem os commissarios para as conferencias sobre a execução do tratado dos limites : por cujo motivo aqui se formou o campo, e arraial da tropa, e se edificarão alojamentos, e cazas necessarias para as pessoas empregadas naquella diligencia, que foi a primeira origem do mais bem fundado estabelecimento desta villa.

CCCXLIX. Criou-se em cabeça desta capitania, de que foi primeiro governador o Illustrissimo e Excellentissimo Joaquim de Mello e Povoas, que entrou a governar em 7 de Maio de 1758. Succedeo-lhe Gabriel de Souza Filgueiras, e por morte deste ficou interinamente governando o coronel Nuno da Cunha de Ataíde Varona, ao qual rendeo tambem interinamente o tenente coronel Valerio Correa Botelho de Andrade : vindo depois a governar em propriedade esta mesma capitania Joaquim Tinoco Valente, que presentemente existe.

CCCL. Criou-se tambem ouvidor para a mesma capitania no anno de 1760 vindo despachado para o mesmo lugar Lourenço Pereira da Costa, ao qual succedeo Antonio Joze Pestana e Silva, e a este eu.

CCCLI. Tem tambem esta capitania vigario geral lugar, que do seu principio tem occupado o Reverendo doutor Joze Monteiro de Noronha.

CCCLII. Temos dado fim á parte da nossa viagem ; vencida com tanta brevidade, e felicidade, que nada fica mais que apetecer neste objecto. Ella deveria continuar immediatamente para as povoações superiores a esta capital, se o encommodo de huma molestia me não obrigasse a occupar o leito por todo o resto do presente mez, e parte do de Janeiro seguinte, que com mais algumas occupações do officio me suspenderão a partida até dezeseite de Fevereiro do anno corrente de 1775.

CCCLIII. *Fevereiro 17.* A's sete horas e meia da manhã embarquei, e fui navegando seguindo a margem meridional do nosso Rio Negro, vencendo com bastante dificuldade a não pouco rapida correnteza do rio, que a enchente tinha augmentado. A navegação de tarde foi toda por entre ilhas pouco agradaveis. Na margem do norte nos ficava o rio Uaracá, aonde antigamente habitavão os Caraiás estendendo-se por elle, e pelo Rio Negro até o rio Uarirá, de que adiante fallaremos.

CCCLIV. Ha noticia, de que ainda nas suas cabeceiras existe resto da nação Guariba. He abundante de toda a qualidade de peixe, e as suas terras são ferteis para todo genero de culturas, neste desagua o rio Demeuasse de agua branca entrando pela sua margem oriental.

CCCLV. A' huma da tarde chegamos ás terras firmes, que principião a elevar-se pela sua margem meridional, e na verdade são muito agradaveis por todas estarem cheias de rossas, que continuão até o lugar de *Moreira*, ao qual chegamos pelas oito horas da noute. Occupa este lugar huma bellissima situação na mesma margem austral do Rio Negro. Concorre para a fazer vistoza a largura do rio despido de ilhas. He habitado de muitos moradores brancos, que se applicão á cultura do café, e cacáo,

de que já tem bem estabelecidas fazendas. As nações de índios, que o habitão, são Manáo, e Baré. As terras das suas visinhanças são tambem muito proprias para a mandioca; postoque prezentemente huma incrível multidão de porcos do mato destruisse quasi inteiramente as rossas, sem se lhe poder atalhar. Este porco he o tayaçú, ou pecarí descripto excellentemente por Mr. Buffon na sua historia natural (a).

CCCLVI. O nome antigo deste lugar era Cabuquena, appellido do principal seu fundador, que para o formar se segregou de outra povoação, que lhe ficava superior, que hoje he villa de Moura. Era este principal muito amante dos brancos, pela qual razão o matarão os índios de outras aldeias, que fizerão o formidavel motim do anno de 1757, do qual agora darei huma breve relação.

CCCLVII. O indio Domingos do lugar de Lama longa, inflamado contra o seu missionario em vingança de este ter feito separar da sua companhia huma concubina, foi a primeira origem, e faisca deste voracissimo incendio, que chegaria a reduzir a cinzas todas as colonias portuguezas do Rio Negro, senão fosse brevemente atalhado. Conjurou-se o dito indio com os principaes João Damasceno, Ambrozio, e Manoel, e no primeiro de Junho do dito anno de 1757 acometerão a caza do dito missionario, e não o achando arrombarão a caza, furtarão, e destruirão todos os seus moveis. Passarão os amotinados immediatamente á igreja, derramarão os santos oleos por terra, roubarão os ornamentos e vasos sagrados, arruinarão a capella mór, e finalmente botarão fogo á povoação. No intervallo, que corre do primeiro de Junho até vintequatro de Setembro do dito anno, continuarão os amotinados a engrossar a lista dos seus alliados com muitos índios, com o principal Uanocaçarí, com o principal Mabé do lugar de Poiares, e neste ultimo dia vierão sobre o dito lugar de Moreira, matarão o missionario Fr. Raymundo de S. Eliseu Carmelita, o principal Cabuquena, de que aqui tratamos, e outras pessoas, roubarão, e queimarão a igreja.

CCCLVIII. No dia vinteseis do dito mez vierão os levantados sobre a aldeia de Bararoá, hoje villa de Thomar. Postoque nella houvesse hum destacamento militar de vinte homens, commandado pelo capitão de granadeiros João Telles de Menezes e Mello, este cabo não sei se por prudencia, ou por medo abandonou a aldeia, e como os conjurados a acharão desguarnecida, forão direitos á igreja, roubarão os moveis preciosos della, cortarão a cabeça da imagem de santa Roza para usarem della na proa de huma das suas canoas, queimarão o corpo da mesma imagem sobre o altar, e abraçarão a maior parte da aldeia. Passarão á margem fronteira do rio, aonde matarão dous soldados, escapando outros, que ahi se achavão com mais pessoas, e se retirarão para a ilha de Timoni. Deste posto tratarão de confederar-se com os mais índios das cachoeiras deste rio, com o fim de engrossar com elles o corpo de seu exercito, e virem atacar, como premeditavão, a capital desta capitania, aproveitando-se da

(a) Tom. 20 pag. 26 da edic. em 12 de Paris 1765.

oportuna occazião, suppondo enfraquecidas as forças della com a auzencia dos soldados do seu destacamento, que a pouco se havião sublevado contra o sargento mór, que os commandava Gabriel de Souza Filgueiras, e que por esse motivo havião desertado para Castella.

CCCLIX. Este bem formado disignio dos conjurados teria o pertendido, e funesto effeito, se o dito sargento mór não fizesse logo os mais promptos avisos, com a fiel pintura da critica situação, em que se achava a capital, ao governador e capitão general do estado Francisco Xavier de Mendonça Furtado, o qual despedio sem perda alguma de tempo o capitão Miguel de Siqueira com hum corpo de infantaria. Era este cabo de conhecido valor, e experiencia, principalmente na guerra contra os indios. Apenas elle chegou á capital de Barcellos, não foi necessario mais para socegar os animos atemorizados dos seus habitantes, que quasi todos tinhão desamparado a villa, passando principalmente as noules fora della, com o receio de alguma invasão repentina. Teve Miguel de Siqueira pequena demora na capital. Passou logo a postar-se em huma ilha, que fica fronteira á barra do rio Apeaná, lugar proprio e de conhecida vantagem para disputar o passo ao rebelde, e conjurado gentio. Apenas este capitão tinha formado o seu campo, quando as sentinelas, que já havião avançado, o avisarão repentinamente, de que descia o gentio com extraordinario poder. Divide logo o capitão a sua gente em tres corpos; guarnece com hum a ilha, munições e bagagens, e manda os dous para cada margem do rio. Ao amanhecer do dia seguinte avistão-se os indios, e se principia logo hum encarniçado, e enfurecido ataque com taes vantagens da nossa parte, que fazendo-se incrível mortandade nos mesmos indios, apenas achou dos nossos gloriosa morte no seu valor, e intrepidez o sargento Agostinho Joze Franco, e hum soldado.

CCCLX. Daqui continuou a guerra com os indios rebeldes das mesmas cachoeiras, que conduzio até a ultima, e mais completa victoria o mesmo valoroso capitão Miguel de Siqueira, executando acções de muito valor nella outros officiaes, e soldados.

CCCLXI. No anno seguinte de 1758 subio a segunda, e ultima vez a esta capitania o governador, e capitão general Francisco Xavier de Mendonça Furtado. Trouxe em sua companhia ao ouvidor geral o desembargador Pascoal de Abranches Madeira com o destino de se formarem processos legaes daquella terrivel conjuração, e rebelião, e se dar o merecido, e indispensavel castigo aos culpados em tão atrocissimos delictos. O primeiro passo, que deo aquelle ministro, foi o formalizar os corpos de delicto nos mesmos lugares delle, e procedendo a huma exacta devaça, forão em junta sentenciados os culpados, conforme os diversos grãos das suas culpas, e se enforcarão neste lugar de *Moreira* tres indios dos principaes cabeças, e succedeo a este exemplar castigo huma paz, e socego, em que até o presente se tem vivido nesta capitania.

CCCLXII. 19. Pelas oito horas da manhã sahimos deste lugar, e continuamos a viagem seguindo a dita margem austral, tambem muito vistosa por se achar cheia de fazendas de café, e cacáo; depois de meiodia

deixamos a margem, e entramos a navegar por hum canal de rapidissima correnteza. Tinhamos deixado á mesma margem o rio Uarirá, que tem as suas fontes proximas ao rio Jupurá, e he composto de muitos, e extensos lagos. Foi antigamente habitado da nação Manáo, e daqui principiava a estender-se por huma, e outra margem do rio até á ilha de Timoní.

CCCLXIII. 20. Com feliz viagem, continuada ainda por entre ilhas, chegamos ao meiodia á villa de *Thomar*. Forma-se esta villa sobre huma extensa, e alegre planicie. Pelo nascente he a terra baixa, e aqui principia a villa, que vai correndo pela margem meridional do rio, e pouco a pouco se vai elevando a terra em altas barreiras. Huma das suas ruas mais proximas ao rio tem padecido grande ruina por cauza do combate das aguas no concavo de huma enseada. Chamava-se antigamente Bararoá, e no anno de 1758 foi erecta em villa pelo governador, e capitão general o illustrissimo e excellentissimo Francisco Xavier de Mendonça Furtado. Compõe-se dos indios das nações Manáo, Baré, Uayuana, e Passé. Habitão tambem nella muitos moradores brancos applicados a lucrosas culturas de café, e cacáo. As suas terras produzem admiravelmente a mandioca, e frutas principalmente ananazes, e abtos de prodigiosa grandeza.

CCCLXIV. Pode-se chamar a esta villa a corte dos Manáos, a nação mais famosa de todo este rio pelo seu valor, numero, lingoagem, e costumes. Sempre fez guerra com partido superior ás mais nações, destruiu os Caraiás, e sustentou intrepida frente aos Barés. Nos seus costumes praticava a antropofagia. Na sua filosofia admetia o manicheismo, isto he, os dous principios de bem, e mal. Ao principio do bem chamavão Mauarí, e ao do mal Saráua.

CCCLXV. Fronteiro á villa de *Thomar* desemboca o rio Padauarí de largo curso, e bastante cabedal de aguas, desaguando nelle outros rios, postoque de mediana grandeza, como são : Atauf, Mararí, e Ixiemerim. O Atauf compõe-se de dezeseite lagos bastantemente extensos, e mais tres pequenos rios. As suas fontes são nas serranias de Maduacaxes, proximas ao rio Orinoco. Habitavão nelle antigamente os Orumanáos, A'nas, e Guaríbas. Hoje porem se acha deserto, e somente cultivado pelos moradores desta villa, e de *Lama longa*; porque as suas terras são muito productivas em todo o genero de plantações, e culturas. Abunda tambem em salsa parrilha, e cupaiba. Dilatei-me nesta villa o dia de hoje, e o seguinte.

CCCLXVI. 22. Na manhã de hoje parti a procurar o lugar de *Lama longa*, distante desta villa tres legoas, e situado na mesma margem austral, composto das nações Manáo, Baré, e Baniva. O seu antigo nome era Darí, appellido do principal, que o formou, desagregando-se da villa de *Thomar*, em que era morador (por differenças, que teve com o principal Cabácabari seu irmão) se situou naquelle lugar, juntando-se ao mesmo os indios da aldeia de Avidá, que Mr. de la Condamine erradamente chama Aravidá.

CCCLXVII. Em todo o Rio Negro não ha situação mais propria para a formatura de huma grande provação como a de *Lama longa*; porque

a planície se estende muito por todos os lados, a elevação ao rio sem altura incommoda, e o terreno areoso, qualidades que faltão em as mais povoações.

CCCLXVIII. Este o termo aonde tem chegado os meus antecessores em correição, e o qual eu voluntariamente transgrediria passando a visitar os estebelecimentos superiores, se a enchente do rio me não embaraçasse inteiramente; mas como pelo plano, atéqui seguido, tenho dado informação de toda a capitania, tambem não devo omitir o fazer menção do que ainda falta, por memorias exactas, que alcancei.

CCCLXIX. Segue-se dezeseite legoas acima de Lama longa a pequena povoação de *Santa Isabel*, situada na margem austral do Rio Negro, composta pela maior parte da nação Uaupé.

CCCLXX. Entre Lama longa, e Santa Isabel desagua o pequeno rio Hiyaá povoadissimo antigamente de Manãos, e ao qual deo fama a habitação do facinoroso, e formidavel Ajuricába, do qual farei em breves palavras a sua celebre, e interessante historia.

CCCLXXI. Era o Ajuricába Manáo de nação, e hum dos mais poderosos principaes della. A natureza o tinha dotado com animo valente, intrepido, e guerreiro. Tinha feito huma alliança com os holandezes da Guyana, com os quaes commerciava pelo rio Branco, de que já fallamos. A principal droga deste commercio erão escravos, a cuja condição reduzia os indios das nossas aldeias, fazendo nellas poderosas invasões. Corria o Rio Negro com a maior liberdade, usando nas suas canoas da mesma bandeira holandeza de sorte, que se fazia terrivel universalmente, e era o flagelo dos indios, e dos brancos.

CCCLXXII. Governava o estado do Pará o general João da Maia da Gama, e chegando aos seus ouvidos as repetidas queixas das calamidades, em que se achavão os povos, causadas pelas violencias do Ajuricába, deo necessario remedio áquellas desordens: mandando a Belchior Mendes de Moraes com hum corpo de infantaria a guarnecer as povoações invadidas, e informar-se legalmente pelo meio de huma devaça das referidas violencias, e crueldades, trazendo para este fim commissão do ouvidor geral do Pará Joze Borges Valerio.

CCCLXXIII. Quando Belchior Mendes chegou ás nossas povoações, achou a infeliz noticia de que ha pouco tempo o Ajuricába tinha invadido Carvoeiro, e presionado nelle bastantes indios. Foi logo em seu seguimento, e passados tres dias encontrou a armada do Ajuricába composta de vinte cinco canoas, com o qual não teve outro procedimento, conforme as ordens que levava, doque reprehende-lo severa, e asperamente, e fazer-lhe entregar os prisioneiros.

CCCLXXIV. Cuidou Belchior Mendes em guarnecer as mais povoações, e entrou logo a proceder á devaça, e concluida a remetteo ao general do estado. Representou a Sua Magestade o mesmo general as violencias do Ajuricába, provadas pela devaça, com que instruiu]a sua representação, e juntamente as de outros principaes facinorosos, como erão as dos irmãos os principaes Bebarí, e Bejarí, matadores do principal Caranumá. Sobre

esta justa representação determinou S. Magestade se fizesse guerra áquelles nomeados principaes. Entrou logo o general a executar esta ordem, dispoz huma luzida tropa, de que elegeo commandante o capitão João Paes de Amaral, com ordem de se unir a Belchior Mendes. Concluíram estes dous cabos a mais afortunada guerra, prisionarão o Ajuricába com mais de dous mil indios, e sendo remettido o mesmo Ajuricába para o Pará, teve a intrepidez de causar na canoa huma soblevação unido e conjurado com os mais prisioneiros que nella hião, de sorte que, ainda assim prezo mostrou tal animo, e esforço, que foi necessario grande fortuna, para se apaziguar o motim: porem o Ajuricába vendo impossibilitados os meios de se ver livre da prizão, e obrigado a ceder á sua infelicidade, com incrível resolução, e animo se lança com os mesmos ferros, que levava ao rio, aonde achou na sua opinião morte mais heroica, doque a que alcançaria no patíbulo, que o esperava.

CCCLXXV. O que na verdade he mais celebre na historia do Ajuricába, he, que todos os seus vassallos, e os mais da sua nação, que lhe tributavão o mais fiel amor, e obediencia, com a illusão, que fazem na fantasia estas razões, parecendo-lhe quasi impossivel que elle morresse, pelo desejo que conservavão da sua vida, esperavão por elle, como pela vinda de ElRei D. Sebastião esperão os nossos sebastianistas.

CCCLXXVI. O Ajuricába em todo o progresso da sua vida foi certamente hum heroe entre os indios: nome que muitas vezes merecem pelas suas acções, e que somente faz diversificar dos outros heroes, e homens famosos, a differença dos objectos, e não o principio, e origem das mesmas acções. E por isso disse bem Mr. de Maupertuis, ne seu ensaio de filosofia moral (a). — Se foreis ao norte da America achareis povos selvagens, que vos farão ver, que os Scevolas, os Cursios, e os Socrates não erão mais que mulheres junto delles; nos mais crueis tormentos os vereis immoveis cantar, e morrer. Outros, que apenas nos parecem homens, e que tratamos como cavallo, e bois, logoque lhe chega o aborrecimento da vida, elles sabem termina-la &c. —

CCCLXXVII. Daqui para diante se encontrão por todo o Rio Negro cachopos perigosissimos, saltos, e cachoeiras, em que elle se despenha, que fazem a sua navegação tão arriscada, como mostrão os continuos naufragios, que na sua passagem diariamente estão succedendo. Por huma e outra margem do rio desembocão nelle outros muitos de celebridade, e fama. Pela do sul o Mabá, o Urubaxí communicado com o Jupurá, e habitado da nação Macú depois que abandonarão os Manáos, o Ajuaná, abundante na celebre fruta aromatica chamada puxirí, em que se encontrão especialissimas qualidades, e virtudes. A fruta do puxirí em verde he huma grande noz, com côr na casca exterior da mesma noz. Dentro inclue duas como amendoas unidas de sustancia farinhosa, e de activo aroma. Para o uzo se costumão secar ao fogo estas frutas, para lhes fazer exhallar o muito oleo, ou balsamo, que contem. Crescem, e

(a) Oeuvres de Mr. Maupertuis. Tom. I. p. 28 e 225 de l'ediç. de Lyon 1756.

produzem estas arvores sempre á margem dos rios, estando a maior parte do tempo do anno alagadas, e são raras na terra enchuta.

CCCLXXVIII. Ha tambem neste rio, e outros a casca chamada vulgarmente preciosa, de finissimo, e activo aroma. Pela lingoa Baré se chama a dita casca, e arvore, hinidáo. A fruta destas arvores, que este anno foi o primeiro em que se colheo, he igual ao puxirí na figura, mas com a differença de ser muito incomparavelmente mais pequena, e de aroma, e gosto mais delicado que o puxirí.

CCCLXXIX. Segue-se na mesma margem do sul do nosso Rio Negro o Inuixí aonde esteve a aldeia do principal Camandri, que depois se mudou para o lugar, onde está hoje a villa de Barcellos capital desta capitania. Segue-se o Xiuará, habitação do celebre principal Carunámá amantissimo dos portuguezes, e por esta cauza sacrificado á tiranna inveja dos principaes Debari, e Bejari da ilha de Tomaní, de que já fallamos. Segue-se mais adiante o Maiuyxí, o Meriá, o Curiuriaú, o Cubattí, e o Cuniabú, nos quaes todos habitão ainda indios das nações Mepurí, e Mauí.

CCCLXXX. Mais adiante faz barra o famoso Ucayarí, por outro nome Uaupés, dirivado da nação assim chamada, que principalmente o povoa. Desagua o Uaupés por duas bocas, que lhe forma a interposição de huma ilha de figura triangular, e que terá vinte legoas de circuito. O curso deste rio he prolongado, e impedido com innumeraveis cachopos, e cachoeiras perigosissimas, por causa de medonhos vortices, que formão. Entrão nelle outros muitos rios. Pelo sul o Tiquié, e Capurí, que são os principaes. Pelo norte corre para elle hum canal de communicação com o rio Guabiártí, que desce das visinhanças de Santa Fé de Bogotá. Os indios Deçánas, Tariánas, e Uaupés, que communicão com os indios do mesmo Guabiártí, se tem visto com pendentes de orelhas de ouro finissimo, que se conjectura ser extrahido das minas da nova Granada.

CCCLXXXI. He o Uaupés habitado de muitas nações, das quaes as principaes são Coeuána, Macú, Macúcoena, Uananá, Tariána, Deçaca, Urinaná, Timanará, Boanarí, Mamengá, Panenuá: porem a mais celebre he a Uaupés, por causa da differença, que entre si admittem de varios grãos de nobreza, a que serve de distintivo, como de huma ordem militar, huma pedra branca muito liza, de figura cylindrica, e furada para lhe passarem hum cordão, com que a trazem pendente ao pescoço. As dos principaes chegão a ter meio palmo de comprido. São menores as dos nobres, e muito menores as dos plebeos. Trazem tambem os Uaupés as orelhas, e beiço inferior furados.

CCCLXXXII. Fica adiante o rio Içâna habitado de muitas nações, sendo a principal a Banfba. Habita neste rio tambem a nação Uurequéna, celebre pela communicação, que antecedentemente tiverão com os brancos, e usarem de nomes hebraicos, como são: Joab, Jacob, Jacobí, Thomé, Thomequí, Davidú, Joanaú, e Marianaú. He esta nação antropofaga, e celebre por usar de escripta de cordões, na forma dos quipós dos antigos Peruviannos, com o que transmitem os seus pensamentos a

pessoas distantes, que entendem, e sabem decifrar aquelles nós, e cordões, que tambem lhe servem para o uso arithmetico.

CCCLXXXIII. Corre adiante o rio Ixié, que habita a nação Assaut-nauí. Os mais rios, que se seguem, são Túmo, Aké, Itacapú, habitados de varias nações.

CCCLXXXIV. Pela parte do norte entrão no Rio Negro superiormente ao dito lugar de *Lamalonga*, o Daraá, Maraviá, Inabú, Cababuris, cheio este de cachoeiras de mediana grandeza, e abundante em casca preciosa. Este rio, postoque descuberto, e occupado sempre pelos portuguezes, agora novamente se fortifica por ordem do nosso general o illustrissimo e excellentissimo João Pereira Caldas.

CCCLXXXV. Seguem-se mais adiante os rios Miuá, Cauá, Dimittí, o famoso Caciquiarí, que he verdadeiramente hum canal, o Tiniuintí, e o Yauitá, e outros de pequena consideração.

CCCLXXXVI. Por toda esta extensão estão dispersas as nossas povoações, que fazem o numero de quatorze até a fortaleza de S. Joze dos *Morabitánas*. A dita fortaleza, e povoação foi mandada fundar pelo governador e capitão general do estado Manoel Bernardo de Mello de Castro, ao qual se deve todo o progresso dos nossos estabelecimentos daquelles dstrictos. Este general foi hum dos mais fortes defensores dos dominios de S. Magestade naquellas fronteiras, contra as pretenções hespanholas, do que deve servir de prova concludente a disputa, que com os mesmos teve, e que já relatei.

CCCLXXXVII. Tres dias de viagem acima de Marabitanas fica a primeira povoação castelhana chamada S. Carlos, situada na margem septentrional do Rio Negro, e pouco distante da barra do Caciquiarí, que lhe fica superior. Nesta povoação tem edificado hum forte, que guarnece hum destacamento militar. Tem feito outros estabelecimentos na Parauá, e Cunúcunúamá, a que chamão das esmeraldas, por nelle descobrirem algumas. O que mais possuem os hespanhoes nas nossas fronteiras por esta parte, são as povoações do alto Orinoco, e tudo sujeito ao governo geral do novo reino de Granada, de que he capital Santa Fé de Bogotá residencia do Vicerei; Reino populoso, e riquissimo em minas de todo o genero, e subdividido em varios governos subalternos, hum dos quaes he o do Orinoco.

CCCXXXLVIII. 22. 23. Pelas seis da tarde do mesmo dia vinte dous deixei o lugar de *Lamalonga*, e continuei a viagem a recolher-me á villa de Barcellos, aonde cheguei no dia seguinte vinte tres pelas dez horas da noute, tendo assim concluido a minha correição, e viagem.

APPENDIX

AO DIARIO DA VIAGEM, QUE EM VISITA, E CORREIÇÃO DAS POVOAÇÕES DA CAPITANIA DE S. JOSÉ DO RIO NEGRO, FEZ O OUVIDOR E INTENDENTE GERAL DA MESMA, FRANCISCO XAVIER RIBEIRO DE SAMPAIO, NO ANNO DE 1774-1775.

Trata das materias relativas ás obrigações do Officio.

Para dar completa idea do estado presente d'aquella Capitania.

E achando na sua correição alguns lugares despovoados, saberá porque se despovoaão, e porque modo se melhor poderão povoar. *Ord. Liv. 1º titº. 58. §. 42.*

E consideradas todas as circumstancias, e forma em que as terras serão de maior utilidade ao uso de seus visinhos, proverão as que se devem plantar, e assim as arvores, que a ellas se podem accommodar. *Lei de 30 de Março de 1623, §. 1.*

PROEMIO

Quando me propuz escrever o Diario da Viagem em Correição desta Capitania, confesso que o meu ultimado fim foi dar algumas noções aos amigos com quem conservava honrosa correspondencia, dos varios e interessantes objectos que nesta vasta Região se encontrão, e que não tem chegado á noticia de todos. Semelhantemente era para mim hum deposito de observações, a que a todo o tempo podia recorrer, quando o pedisse a precisão.

Por modo nenhum entrava neste plano fazer publicas as materias, tocantes meramente ao officio ; porque poderia encontrar-se ou a vaidade, ou o amor proprio ; ou persuadir-se quem as lesse, que se offerecião como attestações infalliveis dos talentos, da actividade, ou do prestimo ; não havendo em mim senão hum conhecimento perfeito da fraqueza do meu entendimento ; falta, que sómente poderá compensar o bom desejo no desempenho das obrigações.

Porêm para satisfazer ao que se me pede, colligi todas as materias do trabalho de officio naquella Correição, as quaes vão dispostas na ordem que se segue.

1º. He huma copia de todos os provimentos relativos ao Governo, e administração das Povoações dos Indios. A Lei fundamental desta administração he o *Directorio*, que fez publicar o Governador e Capitão General Francisco Xavier de Mendonça ; confirmado pelo Alvará de 17 de Agosto de 1758 : ao qual se tem seguido varias providencias, dadas posteriormente pelos diversos Governadores do Estado. A Lei de 7 de Junho de 1755, excitando a disposição do Alvará de 1663, abolira a administração temporal, que os Regulares exercião sobre os Indios Aldeados, mandando entregar o seu Governo aos principaes Governadores e Justiças : e a regulação deste Governo foi o motivo do referido *Directorio*. Estabelece-se por elle huma Policia economica para a conservação, e augmento das ditas povoações. Entrega-se a sua administração directiva, ou tutellar a hum Director ; e para esta Direcção se determinão, e inculcão varias maximas. Escolas para a educação da Mocidade : Que se cultivem as terras : Que se use de peso e medida nas compras, e que estas se fação com assistencia dos Directores : Dirige o Commercio das Drogas, que a natureza fecunda espalhou pelos sertões deste Estado, o que constitue o principal objecto daquelle *Regimento* : Regula o modo de distribuir os Indios das povoações, ou para o commum trabalho das mesmas, ou para o serviço dos particulares : Manda fazer Cazas de Camara, e Cadeias nas Villas : Que os Indios fação tambem

as proprias para a sua habitação : Que as povoações se augmentem pelo meio dos recrutas, extrahidas dos Indios Silvestres : Que os Brancos passam habitar as povoações dos Indios, introduzindo-se entre elles os casamentos.

Esta são as principaes maximas, inculcadas, com estilo pomposo no dito *Directorio*. A sua execução se prescreve com certas formas, que he desnecessario aqui referir. Porém esta execução tinha logo que expugnar, com hum muro de bronze, o genio, a natureza, e os radicados costumes dos Indios.

Vencer estas difficuldades he a louvavel méta, a que se dirigem as providencias daquelle Regimento. A' primeira vista, parece que todos os caminhos se facilitão a procurarem hum estado florescente nos Paizes, que são objecto daquellas regulações. Tem mostrado porém a experiencia de vinte annos, que não forão em tudo satisfeitas as cogitadas esperanças.

Se nos lembrassemos dos principios de hum homem profundo, e ingenhoso, que imputa a falta de Legislação a mudança daquelles costumes, veriamos como a experiencia os desmente. Que utilidade, por exemplo, tem causado as Escolas? São rarissimos os Indios que tenham tirado fructo dellas ; porque ainda que chegassem a aprender os primeiros rudimentos, logo se passam a exercicios incompativeis com aquelle genero de educação. A inclinação á agricultura se limita a quanto he necessario para a subsistencia, sem que para elles este lucroso, e louvavel exercicio seja objecto de commercio. Para aquella subsistencia pouco trabalho se necessita. « O que faz fazer tantas Nações Silvestres na America, diz judiciosamente Montesquieu, he porque a terra produz de si mesma muitos fructos, com que se alimentão. Se as mulheres cultivão á roda da sua Cabana huma porção de terra, logo ahi cresce o Maiñ. A caça, e pesca acabão de trazer a abundancia. »

O Commercio das Drogas do Sertão, que he o mais avultado, he feito por obediencia, e não por gosto. A mesma obediencia obriga os Indios, ou aos serviços geraes das povoações, ou ao dos particulares. Os pagamentos destes trabalhos são de pouco estimulo ; porque são desnecessarios a quem a Natureza deo o preciso. Em clima tão favoravel, huma Cabana he habitação bastantemente reparada. Os Indios, que habitão as selvas, achão miaor bem na liberdade do *Homem*, que na do *Cidadão* : e por isso são difficultosos os descimentos, sem outras causas que concorrão, de que logo fallarei. O supremo e divino bem da Religião custa muito a persuadir-se-lhes ; e todo o trabalho de lhes fazer separar as suas superstições, das puras, e santas praticas do Christianismo, he baldado. Seria para elles imperfeita a solemnidade de huma festa da Igreja, se nesse dia se não embebedassem. Deos sabe as causas. E a melhor resposta que se pode dar a quem formar duvidas nestas materias, he a que se conta que dera hum Missionario Hespanhol : *Dejadlos*. Os casamentos dos Brancos, que tanto persuadio a Lei de 4 de Abril de 1755, tem sido pela maior parte pouco afortunados ; porque em lugar de as Indias tomarem os costumes dos Brancos, estes tem adoptado os daquellas. Encontra, além disto, aquella execução dous quasi invenciveis escolhos : a ignorancia, e a ambição

da maior parte dos Directores das povoações. Como são muitos, e os lucros pouco vantajosos, não se podem achar homens para todos com os requisitos necessarios. Hum homem pobre, a quem se dá huma Directoria, cuida em se aproveitar da occasião de remediar as suas necessidades. A este objecto se encaminhão todas as suas fadigas. Cumprem as obrigações do seu cargo, para que se não diga que faltão a ellas ; e como por hum modo apparente, e palliado para encobrirem as suas fraudes ; fraudes, que nem sempre he facil descobrirem-se.

Não continuo a discorrer ; e já precaucao estas minhas reflexões com advertir, que não tenho por fim impugnar aquelles estabelecimentos justos, e uteis ; mas sómente mostrar a origem das difficuldades da sua desejada, e inteira observancia. A este objecto pois se dirigirão aquelles Provimentos.

2º Achar-se-ha outra copia dos Provimentos, deixados nas Villas, relativamente ao Governo Civil, que incumbe á Correição de hum Ouvidor : dando por elles aquellas providencias, que parecêrão necessarias. Confesso que achei toda a Capitania sem se observarem ainda aquellas formalidades de trivial, e costumada observancia, como se verá pelos ditos Provimentos. O que com tudo laborava com maiores incurialidades, era o Processo Judicial ; sobre o que me foi preciso deixar hum formulario em cada Villa ; principalmente para as devassas, querellas, e inventarios : o qual omitto nesta collecção, por ser cousa de pouca novidade, posto que não tenha sido de pequena utilidade.

3º He a Carta de Officio, que no fim da Correição dirigi ao Governador, e Capitão General do Estado, dando-lhe huma larga informação do estado da Capitania, pelas observações feitas naquella Correição. Dirigira-me o mesmo General hum Officio na data de 3 de Setembro de 1773, remetendo-me copia das Instrucções dadas ao Desembargador Intendente do Pará, sobre os objectos, em que se lhe devia informar, feita a Correição ; para nesta Capitania se observar o mesmo. Os pontos daquella Instrucção são os que vão respondidos nesta carta.

4º He hum Mappa da População dos Indios aldeados nesta Capitania ; no qual vão insertas algumas particularidades, concernentes á diligencia daquella Correição. Este Mappa acompanhou a sobredita carta, por assim se me ter insinuado.

5º He hum separado Mappa dos Indios novamente aldeados nas margens do Rio Branco. A razão de separar este Mappa he por ser este hum novo Estabelecimento, principiado no anno de 1776, e que ainda não recebeo a sua total forma : e por isso não pode entrar na distincção seguida no Mappa antecedente.

6º He outro Mappa de População dos moradores, e escravos, habitantes nesta Capitania, além dos Indios. Sobre a materia destes Mappas me será licito fazer algumas breves reflexões. Devemos considerar a população desta Capitania em dous differentes tempos, e respectivamente aos Indios aldeados, e aos moradores, e escravos. A diversidade do tempo consiste, ou no das Missões, ou no posterior á sua extincção.

He facto innegavel, que no tempo das Missões havia maior numero de

Indios, do que agora (*a*). As causas são palpaveis. No tempo das Missões, todo o cuidado de hum Missionario, que governava a sua Aldêa no temporal, era fazer continuos Descimentos (*b*) para ella ; para o que havia muitas facilidades que presentemente se não encontrão. Era permittida a escravidão dos Indios em certos casos, e debaixo de varias condições, que tudo fraudava a impudencia, a deshumanidade, e a barbara ambição. Achavão-se por esta causa os sertões abertos. Havia negociantes de escravos ; estabelecião-se, para melhor facilitarem o seu infame commercio, nas Aldêas dos principaes mais poderosos, com os quaes fazião tratados para aquelle commercio : os escravos erão comprados a fazendas. Para os principaes adquirirem escravos, ião fazer guerra a outros menos potentes (*c*) : outras vezes para comprarem, ou pagarem as fazendas, davão os orfãos da sua propria nação, ou vassallos a que conservavão menos affecto. Para se evitarem estes abusos, se determinárão as Tropas de Resgate, assim chamadas por se destinarem a irem resgatar os Indios, ou já escravos, ou que estavão guardados para serem comidos : procurando-se este meio de fazer a escravatura por Authoridade publica, e se evitarem os abusos : e pela mesma Authoridade se repartião os escravos pelos moradores, pago o preço do resgate á Fazenda Real. Deixo de fallar nos inconvenientes desta segunda regulção ; porque tudo derogou a Lei de 6 de Junho de 1755. E sómente para o meu proposito digo, que como por estas causas, as entradas do sertão erão francas, havia mais meios de fazer os Descimentos ; e como erão continuas as guerras (*d*) de humas nações com outra, para captivarem escravos e os venderem aos negociantes, ou ás Tropas de Resgates ; aquellas nações menos poderosas, e que se vião perseguidas com as guerras, admittião facilmente a falla e se vinhão aldear entre nós. O que ainda agora succede ; que os Descimentos, que actualmente se praticão pela maior parte são dos Indios que não podem resistir aos seus inimigos. Cessou pois o furor daquellas guerras com a justa abolição da escravidão, e cessou aquella abundancia, e numero de Descimentos : cessárão as frequentes, e seguras entradas nos sertões, e se extinguiu hum dos meios de os facilitar. He certo que os premios são meio de adquirir Descimentos, e que elles se tem posto, e continúa a pôr em execução ; porém este he o menor attractivo para homens independentes, e leva bastantes despezas á Real Fazenda, e muitas vezes inutilizadas com a fugida dos Indios descidos. Estas despezas se não fazião tão largamente pelos Missionarios ; porque tambem lhes devia pouco

(*a*) Sirva de exemplo a Povoção de Bararoá, hoje Thomar. Constava esta Povoção de 1 : 200 homens de guerra ; e terá agora 149 = E a esta proporção as mais deste Rio.

(*b*) Tem-se adoptado o termo = Descimento = para significar as transmigrações dos Indios dos Mattos para as nossas Povoções.

(*c*) Estas guerras erão nimamente destructivas : ficavão as Aldêas destruidas : passavão-se nações inteiras para o Orinoco. Claras origens da diminuição dos Indios do Rio Negro.

(*d*) Os mesmos Cabos das Tropas fomentavão as guerras, para darem consumo á Fazenda, que trazião, sua, e d'El Rei. O Cabo, e Officiaes cada hum resgatava para si : o Missionario, que era o Juiz da legitimidade do captiveiro, tinha concessão Regia para resgatar cem casaes. Muitas pessoas se ajuntavão á tropa, alcançando Alvarás. Cada Tropa, por estas causas, fazia para cima de cinco mil escravos. Durárão as Tropas trinta e tantos annos.

cuidado, que os Indios, ou Indias andassem vestidos, como agora costumão nas nossas povoações.

Mas não he sómente esta a causa de serem menos populosas as povoações, do que no tempo das Missões. Depois de criada esta Capitania, estabelecida nella huma guarnição militar, fortificadas as fronteiras, tudo isto pede obras, diligencias, e expedições do Real Serviço ; e tudo concorre para diminuição das Aldêas dos Indios. A criação da Capitania do Mato Grosso, cujos ares são mortiferos, levou, e leva para a navegação da mesma, pelo Rio Madeira, muitos Indios desta Capitania, aonde tem ficado a maior parte delles. O contagio das bexigas tem grassado continuamente. Os Missionarios seguião com muita presteza os fugidos das povoações, até os recolherem ás mesmas ; o que agora se não observa tão exactamente (a). Devo acabar estas observações, lembrando, que se as povoações são agora menos populosas, são com tudo governadas mais justamente, e sem a administração arbitraria das Missões.

Como colonias são mais uteis á Metropole ; porque tendo-se introduzido entre os Indios o gosto de se vestirem, augmentão o consumo das fazendas da Europa. Nisto se distribue o producto dos seus commercios ; o producto porêm dos negocios das Missões passava, pela maior parte, ao Reino ; porque o Missionario, tiradas as pequenas despezas, que fazia o negocio, recolhia em si o maior lucro, e o levava quando se recolhia, ou o mandava aos seus parentes : havendo com tudo alguns, que fizerão excepção a esta generalidade, dispendendo com as suas Religiões (b). Semelhantemente se deve ponderar que existe outra vantagem particular, que não havia no tempo das Missões ; isto he, o estabelecimento de habitantes pelas povoações ; o que não admittião as Missões, por serem sómente compostas de Indios. Estes habitantes, quem ignora que são de conhecida utilidade, na razão geral do augmento da população, e para os fins que lhe são consequentes ; sendo o principal a dilatação do consumo dependente, que he a utilidade primaria das colonias, considerada nesta accepção.

Passo á população pelo que toca aos habitantes desta Capitania, que não são Indios aldeados. Compõe-se esta população de diversas classes de pessoas. O lucroso commercio dos escravos attrahira a esta Capitania innumeraveis pessoas do Pará, Maranhão, e ainda de mais remotos lugares : com a dilatada assistencia por estes districtos forão criando raizes e estabelecendo-se ; extincta a escravidão, cercada esta Capitania, huma grande parte daquelles negociantes ficárão pelas povoações. Esta a 1.^a classe. A Real Diligencia dos Limites igualmente trouxe a estes districtos huma necessaria comitiva de pessoas, que acompanhárão as empregadas nella ; destas ficárão muitas, cazando com Indias, e são na verdade as mais bem estabelecidas. He a 2.^a classe. Como naquella occasião se introduzio guarnição

(a) Á fugida dos Indios para os Matos, attribue principalmente o Padre Gumilla a diminuição das aldêas da America Hespanhola. Veja-se o Orinoco illustrado do dito Author. Parte 2.^a. Capitulo 27.

(b) O producto das Missões dos Jesuitas, e Capuchos, era todo para a Religião, e das mais unicamente alguns Indios por conta da Communidade.

militar, forão os soldados cazando a maior parte com Indias ; deo-se lhes baixa, e ficárão moradores ; e he a 3^a. classe. As tres classes de pessoas numeradas, ou seus descendentes, são os que povoão esta Capitania actualmente ; por onde se conhece como a sua população tem sido feita quasi insensivelmente, sem a introducção de cazaes, como se praticou nas outras. He certo que esta população he bem diminuta, relativamente á sua extensão, e que para a pôr ao menos em huma competente mediania, seria essencial a introducção de povoadores. Quanto aos escravos pretos, se vê pelo mappa o seu pequeno numero. Os moradores, que na fórma sobredita se forão estabelecendo, servião-se com os Indios, pagando-lhes os salarios taxados. Porém pouco a pouco adquerindo cabedaes, principiárão a comprar escravos, e vão continuando, principalmente depois que o Governador e Capitão General do Estado, João Pereira Caldas, tem promovido, com justas razões, a introducção dos escravos pretos em todo o Estado.

Falta dizer alguma cousa sobre o mappa dos Indios do Rio Branco. Este rio, hum dos mais consideraveis tributarios do Negro, posto que descoberto, e senhoreado, ha tempo immemorial, pelos Portuguezes, servia unicamente para nelle se fazerem annualmente pescarias e colheitas de fructos das suas matas, sem que se cuidasse em o povoar. Innumeraveis nações de Indios silvestres vivião nas suas margens e campos dilatados. Em varias entradas, feitas successivamente áquelle rio, se extrahirão muitas almas para as nossas povoações. A indole bem conhecida dos Indios daquelles destrictos, e a natureza das terras, e outras razões politicas, deverião mover o Governador Joaquim Tinoco Valente a povoar aquelle rio. O Ouvidor Antonio José Pestana da Silva lho tinha repetidas vezes proposto : porém nesta parte estavamos adormecidos : vierão os Hespanhoes no anno de 1774, e penetrárão aquelle rio com toda a segurança, sem que nós o soubessemos, até que a casualidade de hum desertor nos trouxe a inesperada noticia. Foi então necessario já usar de força, para desalojar os Hespanhoes estabelecidos : e este empenho nos hia mettendo em huma guerra, que as nossas providencias podião acautelar. Nessa occasião he que o Governador e Capitão General do Pará João Pereira Caldas mandou fortificar e povoar aquelle rio ; o que se tem executado com a maior facilidade, e deverá trazernos manifestas utilidades, que principalmente resultarão de se introduzirem gados nas largas campinas, que a perder de vista rodeão o dito rio.

7°. He o mappa das plantações, que achei em toda a Capitania. A agricultura em toda ella se reduzia á mandioca, por ser o pão para a subsistencia. Todos os mais generos, em que se commerciava, erão os que produzia a natureza pelos matos ; o cacáo, o cravo, a salsa parrilha. Com o estabelecimento dos moradores se forão plantando alguns cacaoaes. Toda a margem meridional do Rio Negro he propriissima para o café.

Este precioso genero deve ser o fundamento mais solido da agricultura naquelle rio. O anil, o urucú, e o carajurú são de naturalissima producção. O carajurú he ainda pouco conhecido na Europa, mas he na verdade huma tinta vermelha, finissima, e estimavel, extrahida da folha da arvore do

mesmo nome. A cultura pois destes, e outros generos, bastantemente desprezada, tem sido promovida efficacissimamente pelo cuidado, e pelas instrucções do mesmo General João Pereira Caldas, e com conhecidas vantagens, e fructo. Quasi que allucinára os juizos, em materia de agricultura, ver que os principaes generos os produzia a natureza sem trabalho dos homens. A' primeira vista não ha cousa mais propria a illudir. Se eu posso ir ao mato, dizem, extrahir o cacáo, para que hei de cançar me em o plantar? Este engano se desfaz com facilidade : 1º. não pode haver riqueza sem propriedade. Se eu planto, por exemplo, hum caccoal, este caccoal he meu, posso vende-lo, e tenho que deixar aos meus herdeiros. Nada disto succede com o que está nos matos. 2º. Hum caccoal, plantado junto á minha habitação, facilita-me a sua colheita, e beneficio ; e alli mesmo, ou embarco, ou vendo o seu producto : não preciso dos grandes trabalhos da navegação para o sertão : 3º. Se as terras são povoadas, em razão da sua cultura, quanto mais se persuadir esta, mais augmentará a povoação. Os Hollandezes, e Hespanhoes observão esta maxima ; porque tendo nas suas colonias igualmente generos silvestres, fundão-se mais nos que agricultão. Bem sei que ha generos, que se não podem reduzir a cultura, como o cravo, a salsaparrilha ; porém o meu Discurso não se encaminha a prohibir a extracção daquelles generos dos matos, mas sim a persuadir, como mais util, a cultura dos que a podem receber.

8º. He o mappa, que mostra a somma dos generos exportados pelos Indios e moradores desta Capitania em hum anno. Deve-se notar que neste mappa se não inclue o producto ou extracção universal, mas sómente a que fizerão os habitantes e Indios della ; não entrando os que extrahirão os Indios, e habitantes da Capitania do Pará, que todos vem fazer esta colheita dentro dos limites da Capitania do Rio Negro.

9º. Acha-se finalmente o mappa do producto dos generos da Capitania, commutados no Pará, na Thesouraria dos Indios ; e isso se deve advertir que não se incluem neste mappa os generos dos moradores ; porque esses não vão á Thesouraria. O que logo se deve observar sobre este mappa he o producto geral dos generos de cada povoação, e o liquido, que se reparte, e toca a cada hum Indio depois das multiplicadas deducções que se fazem. Considere-se o grande, e arriscado trabalho na viagem do sertão e Pará, e o tempo da demora no mesmo sertão ; e repare-se quão pequeno lucro compensa tantos incommodos. Partem as canoas para o sertão nos principios de Janeiro, recolhem-se no fim de Junho. A viagem ao Pará he de hum mez ; e outro de demora naquella cidade ; e dous de torna viagem ; completão assim dez mezes nesta diligencia. Ora rateie-se o producto do negocio, ainda da povoação que o fez mais avultado, e observe-se quanto lucra hum Indio cada mez. Confronte-se agora este lucro com os riscos da saude, com os perigos dos Indios bravos, dos animaes ferozes, como são, onças, jacarés, e cobras, que todos os annos matão não pequeno numero de Indios, e se conhecerá se aquelle lucro paga o trabalho, e se seria mais util cultivarem-se os generos nas visinhanças das povoações, nos termos da possibilidade. Podem na verdade ser excepção

desta regra as povoações, em cujas proximas visinhanças se achão os generos silvestres, como são principalmente as do Rio Solimões a respeito do cacáo : mas esta excepção limita em pouco a regra.

Concluo este discurso, affirmando, como por consequencia, e corollario de tudo o deduzido, que o territorio da Colonia do Rio Negro he susceptivel de grandes melhorações, promovendo-se nelle a agricultura pelo meio de huma bem entendida e zelosa administração, que a proteja, e faça florescer.

*Non cuivis Lectori, Auditorique placebo :
Lector, et Auditor non mihi quisque placet.*

E outro si lhes encarrego muito o cuidado... e o que devem ter em ordenar e prover tudo o que convier ao bem daquelles Estados e ao seu accrescentamento, e bom governo... e a promulgação do Santo Evangelho, como cousa de maior obrigação minha, e que eu mais desejo e quero.

(Regimento do Conselho ultramarino de 14 de Julho de 1642.)

RELAÇÃO GEOGRAPHICO-HISTORICA
DO
RIO BRANCO DA AMERICA PORTUGUEZA

COMPOSTA PELO BACHAREL
FRANCISCO XAVIER RIBEIRO DE SAMPAIO,
OUVIDOR QUE FOI DA CAPITANIA DE S. JOSÉ DO RIO NEGRO

E outro si lhes encarrego muito o cuidado... e o que devem ter em ordenar e prover tudo o que convier ao bem d'aquelles Estados, e a seu accrescentamento e bom governo... e á promulgação do Santo Evangelho, como cousa de maior obrigação minha, e que eu mais desejo e quero.

(Regimento do Conselho ultramarino de 14 de Julho de 1642.)

CAPITULO I

Descreve-se o Rio Branco; o territorio que comprehende; seus limites e confrontações; natureza e temperatura do seu clima.

Dão os geographos o nome de Guyana á vastissima região da America Meridional comprehendida entre os grandes rios Amazonas e Orinoco. Nova Mesopotamia lhe chama M. de la Condamine, tirada a comparação dos dois rios Euphrates e Tigre, que terminam esta provincia asiatica.

E' a Guyana uma verdadeira ilha. Pela parte do nascente e norte a banha o mar. Ao sul lhe fica o rio Amazonas : pelo poente o Negro e Caciquiari; sendo este ultimo o que communica o Negro com o Orinoco, que em parte fecha o lado do poente, e em parte o do norte. Está situada entre o Equador e o oitavo gráo de latitude septentrional, e o 317° até 326° de longitude. Divide-se em Guyana portugueza, franceza, hollandeza e hespanhola, as quatro nações que a colonisam.

O centro d'este dilatado paiz é quasi todo montanhoso, entremeiado porém de valles e bosques. Estes montes vêm sahir ao Amazonas, e de-

pois se entranham novamente, seguindo varias direcções, e compoem a famosa cordilheira da America, que aqui tem o nome de Guyana, e vai correndo unidamente para a Nova Granada, Popayn, Perú e Chile.

São a origem estes montes de muitos e caudalosos rios, dos quaes uns se dirigem ao Amazonas, outros ao mar; correm alguns para o Orinoco, e outros desaguam no Rio Negro. Entre estes é o Branco objecto primario d'esta relação, e ao qual agora descreveremos.

O proprio nome deste rio, no tempo do seu descobrimento, e que ainda hoje conserva entre os indios, é *Queceuene*. Dava-se-lhe tambem o de *Paraviana*, que é o da nação dominante d'aquelle rio, conforme o uso da America de attribuir a um rio o nome da nação que o habita.

Os europeos, que no descobrimento da America acharam muitas vezes difficuldade na pronuncia dos nomes americanos, os desprezaram, e elegeram outros a seu arbitrio, ou com alguma relação á cousa denominada. Isto é o que succedeu aos portuguezes com o Rio Branco: ou lhes não agradaram os seus nomes naturaes, ou sem esta causa lhes pareceu impôr-lhe o de Branco; denominação derivada da contra posição da côr das suas aguas com as do Negro, em que desemboca.

Tem o Rio Branco as suas fontes nas serras mais occidentaes da referida cordilheira de Guyana. Entre ellas domina a de *Pacaraíma*, em cujas dilatadas fraldas principiam as aguas a crescer varios arroios, que se encaminham a formar o braço occidental do nosso rio. Póde-se affirmar, sem receio de consideravel engano, que as suas cabeceiras serão pela altura de quatro grãos do Polo artico, e 315° de longitude.

Com o largo curso de cento e tantas leguas, e seguindo varios gyros, e rumos, vem descarregar o pesado volume das suas aguas ao Rio Negro por quatro gargantas.

A primeira d'estas é a sua grande foz, pela qual se arroja com furioso impeto, e tinge da côr das suas aguas as do Rio Negro. Esta foz fica na latitude meridional de 2° e 50', e na longitude de 314°.

Na enchente é difficullosa a sua navegação por causa da braveza das correntezas.

Na vasante, porém, sécca de sorte que tambem difficulta a navegação ás embarcações maiores; mas então se faz vistoso por causa de suas praias de alvissima arêa, dos seus bosques sombrios, e das suas ilhas.

Na distancia de 50 leguas da foz se despenha com ruidoso estrepito sobre uma penedia, que lhe sustem a correnteza, formando perigosas catadupas. Estas catadupas continuam na parte superior, aonde se lhe dá o nome de *Uraricoéva*; mas são de menor grandeza. Em um lugar inferior á dita grande catadupa se coangusta de tal fórma, que em pequeno diametro recebe todo o peso das aguas, o que lhe faz augmentar a sua velocidade.

Até trinta leguas em distancia da sua barra é bordado de selvas: porém a maior parte do seu curso é por campos dilatados a perder de vista, cujos baixos inunda com as enchentes. Por estes campos se acham intermediadas, em distancias, moutas ou ilhas de arvoredos, que os

fazem mais amenos. Os montes, dispersos por todos os lados, acabam de completar a mais agradável e elegante perspectiva que se pôde offercer á vista. Elles são cheios de cavernosas concavidades ou grutas, que servem de segura habitação aos indios das nações *Uapixana* e *Macury*.

Conhecido o tronco do nosso rio, devemos passar á descripção dos seus braços. Pagam tributo de suas aguas ao Branco não menos que dezeseis rios, entre pequenos e grandes : e seis lagos, que para o mesmo desaguan. Os rios que n'elle embocam pela margem oriental são os seguintes, principiando da foz : Macoaré, Meneuní, Uanuaú, Paraná-mirim, Tarauaú, Tacutú, Parimé, Majarí; estes dois ultimos já no lugar em que recebe o nome de *Uraricoéra*. Por esta mesma margem recebe os lagos Uaduaú, Curiucú, Uaracurá, ambos consideraveis, e o pequeno lago Cupiy.

Pela margem occidental, contando igualmente da foz, recebe os seguintes rios, na ordem em que vão escriptos : Sereueny, Caratirimáni, Anauiny, Aiarany, Acayuná, Cauamé, que todos, excepto este ultimo, arrojam bastante cabedal de aguas. Pela mesma margem, desde o lugar em que já tem o nome de *Uraricoéra*, entra n'elle o Maracá, rio consideravel.

D'estes rios o de maior importancia é o Tacutú, que recebe em si o Xurumú, Maho, e Pirará. Os hespanhoes lhe chamam Maho, tirado o nome do que n'elle desagua assim chamado.

Depois que ao Branco se une o Tacutú, perde aquelle o nome, e se lhe dá o de *Uraricoéra*. Porém os hespanhoes o appellidam *Parimá*, persuado-me que seguindo o mappa de Condamine. A verdade é que na margem oriental do dito *Uraricoéra* desagua um a que os Indios chamam Parimé. D'aqui nasceria a denominação. E quem sabe se d'esta identidade de nomes se derivaria o da *Laguna Parimé* ou *Dourado*, de que procuraremos fallar n'esta relação? Uma fabula sempre tem por fundamento alguma verdade.

Ao largo territorio que banha o Rio Branco se dá o nome do rio. E' uma vastissima provincia do dominio portuguez. Podemos assignalar os seus limites pelo poente nas serras occidentaes da Guyana; isto é n'aquellas que dão principio ás vertentes do Orinoco¹. Pelo norte confina com as colonias da Guyana hollandeza, servindo igualmente de limites as vertentes das aguas para o mar do norte². Pelo oriente termina pelas outras serras, donde se encaminham as aguas ao Amazonas, e por onde se estendem os dominios portuguezes, posto que por terras conhecidas sim, mas menos frequentadas. Pelo sul em fim lhe serve de baliza o Rio Negro. São estes limites naturalissimos, e de tão facil assignação como é a que a mesma natureza com a direcção das aguas parece que prescreveu.

Pertence este territorio ao governo da vasta capitania chamada do Rio Negro, porque ás margens d'este rio está fundada a capital, posto que

1. Principalmente aos dois rios Caura e Caroni.

2. Os rios Essequibo, Berbice e Suriná.

compreenda uma grande parte do Amazonas, e outros rios e terras.

O clima do Rio Branco, ainda que situado na zona torrida, experimenta os mais benignos influxos. É uma perpetua primavera. O que se conhece de inverno é o maior excesso das chuvas nos mezes de Abril até Agosto : então é que intumescce o rio com as aguas que arrebatadamente descem das montanhas. Nos outros mezes do anno mitiga e refrigera os ardores do sol, não sómente uma noite igual ao dia, em que cahe abundante orvalho, mas tambem os ventos nortes que alli reinam, incommodos sim, mas saudaveis e uteis afugentadores da praga dos mosquitos de diversas especies, a que as aguas estagnadas dão necessario nascimento.

A terra é propria para todo o genero de cultura a que a quizerem accomodar. Cresce naturalmente o *cacáo*, mas não em abundancia, e é sómente nas terras proximas á barra.

Tem tambem *copaubas*, de que se extrahе o oleo do mesmo nome : o *urucú* é de excellente qualidade. As aguas abundantes em todo o genero de pescado, as matas e campos em caça. O que porém attrahe a admiração são os dilatados campos, singulares para o estabelecimento de fazendas de gados. Reservo para outro lugar fallar de todos estes objectos.

Tenho acabado a descripção do Rio Branco e do seu territorio. Não prelando que os que lerem esta relação tomem os seus campos pelos Elysios. Fundado na existencia de factos e noticias bem averiguadas, disse o que se póde sem duvida dar por certo e verdadeiro. Passo já a tratar do descobrimento d'este rio e do seu uso posterior.

CAPITULO II

Descobrimto do Rio Branco pelos portuguezes : uso consecutivo d'este descobrimento até o presente.

O mesmo cuidadoso desvelo, que depois de descoberta e conhecida a foz do famoso Rio Negro conduziu o feliz atrevimento dos primeiros descobridores a penetrarem o mais interior do dito rio, lhes subministrou a bem natural lembrança de conhecerem tambem os rios, que como membros concorrem a formar o corpo principal. Esta indagação se foi seguindo á medida que se chegava á barra de cada um d'elles. Sabemos, quanto por conjecturas ou já em outro lugar pude averiguar, que o descobrimento do Rio Negro se deve ás incansaveis diligencias de Pedro da Costa Favella ; que este descobrimento seria pelos annos de 1670 ou 71 ; que depois do primeiro estabelecimento na foz d'este rio se continuaram os descobrimentos por Guilherme Valente, que entrou no rio *Caburis*, e reduziu a nação *Caburicena*. E como este rio desemboca no Negro, já superiormente ao Branco, posto que pouco, e na margem opposta, não pôde deixar de ser conhecido e descoberto na mesma occasião das diligencias d'aquelles descobrimentos ; principalmente quando

logo no principio do descobrimento do Rio Negro foi conhecida a nação *Uaranacuacena*, habitadora do rio *Uaranacuá*, que corre para o Negro immediatamente ao Branco.

Esta noticia nos dá o Padre Christovão da Cunha no cap. 65 da sua *Relação do Rio Amazonas*, escripta conforme as observações feitas na viagem d'aquelle rio no anno de 1639. Eu escrevo as suas palavras, para as accomodar ao meu proposito. « Os ultimos são os *Uaracuacenas*, que habitam um braço do Rio Negro, e por este braço como fomos sufficientemente informados, é que se póde passar ao rio chamado Grande, que desemboca no mar do Cabo do Norte, e junto do qual se estabeleceram os hollandezes. » A intelligencia d' este lugar do padre Cunha a dá claramente o capitulo 1.º da nossa relação. Fica porém d'elle inferindo-se que já o Rio Branco era conhecido pelos portuguezes no anno de 1639, e tão conhecido que já se sabia que por elle se podia passar ás colonias hollandezas; o que assim fez evidente a experiencia posterior.

Posto que o padre Cunha não falla positivamente no Rio Branco, é porque o equivooca com o *Uaranacuá*, proximo e communicado ao Branco: nem as confusas noticias alcançadas no tempo d'aquella viagem lhe podiam dar mais distinctos conhecimentos; mas estes são bastantes para o nosso intento. O rio a quem chama *Grande* é o *Essequibo*, ao qual se passa por meio do *Rupomoni* e que vai descarregar as suas não pouco pesadas aguas ao mar do norte, junto da colonia hollandeza do mesmo nome.

E' igualmente certo que no dito rio *Uaranacuá* fundaram os portuguezes de tempo antigo uma aldêa, a qual se uniu depois á de Caburis. Compunha-se das nações *Uaranacuacena*, e *Paraviana*; esta a dominante do Rio Branco. Esta aldêa quasi meio dia de viagem rio acima, trouxe a effectiva communicação com o Rio Branco, que ficou continuando com a de Caburis.

Por uma resposta do padre Antonio Vieira, dada á Camara do Pará¹, sabemos que pelos annos de 1655 até 1661 se fizera uma missão ao Rio Negro pelo padre Francisco Gonçalves: o que tambem mostra que faria conhecer mais o Rio Branco, de que havia certas noticias.

Se á vista dos factos presuppostos podemos seguramente affirmar que o conhecimento do Rio Branco foi notorio aos portuguezes no anno de 1639 e 1655, e que o seu inteiro descobrimento foi pelos mesmos alcançados pelos annos de 1670 ou 1671, quando se adiantou o do Rio Negro; me persuado que ninguem poderá duvidar. Continuemos agora o progresso d'este descobrimento.

A politica, que empregaram os portuguezes no descobrimento das vastas regiões d'esta parte da America, foi conhecer as nações e propôr-lhe logo a sujeição portugueza e a religião catholica. Para este fim formaram aldêas, que entregaram aos missionarios, quando estes não foram os autores das mesmas. Succedia por isso muitas vezes

1. Acha-se em Berredo. — *Annaes Hist.* §.º 1030, pag. 454.

que as nações de um rio se viessem estabelecer a outro. Com este motivo pois entraram os portuguezes a navegar mais adiantadamente o Rio Branco, conduzindo do mesmo indios para as nossas povoações do Rio Negro. Ao mesmo rio subiram a comprar escravos n'aquelle tempo em que foi licito este commercio infame. As selvas do Rio Branco abundam de cacáo : as suas aguas, ferteis em peixe e tartarugas, que na propria estação, vindo fazer rico deposito de seus ovos ás praias d'aquelle rio, convidam os moradores das visinhanças a utilisarem-se d'aquella voluntaria dadiva, para fabricarem o azeite que se extrahе dos mesmos. Reducção de indios á sujeição portugueza, commercio de indios escravos, colheita de drogas e pescarias, fez necessaria e conveniente a seguida descoberta do Rio Branco. Uma constante e geral tradição mostra indubitavelmente a certeza d'este uso. Ainda na falta de factos de provada existencia, a natural verosimilidade dos expostos os mostraria bem certificados. A distancia dos tempos, ou a escusavel negligencia de fazer perpetuar alguns actos, que agora nos provariam a certeza do descobrimento e entradas no Rio Branco, não farão reparar no intervallo que succedêra até aos conhecimentos que n'este ponto pude alcançar; intervallo que bem enche a verosimil certeza de que acima discorro.

Este intervallo pois é o tempo que intercede de 1671 até o principio do seculo presente. Sabe-se com certeza que desde o principio d'este dito seculo até o anno de 1736 se occupou nas entradas do Rio Branco o capitão Francisco Ferreira, natural da cidade do Pará, o qual tinha a sua residencia na aldêa de Caburis, fronteira á barra do Rio Branco. D'aqui partia, quando lhe era conveniente, a commerciar áquelle rio em todos aquelles ramos de que fizemos menção. Este é um ponto de notoria verdade publica e constante fama : elle me tem sido communicado por pessôas que conheceram o dito capitão empregado nas mesmas diligencias, e pelos seus descendentes, que existem ainda hoje no lugar do Carvoeiro.

Não devemos omitir a serie dos annos para mostrar seguido o uso, que sempre fizeram os portuguezes do Rio Branco. E' memoravel o anno de 1736. N'este anno com uma grande escolta entrou no Rio Branco Christovão Ayres Botelho, que era natural da cidade do Maranhão; e foi acompanhado n'esta expedição por um famoso principal chamado Donaire.

A esta expedição se seguiu a de Lourenço Belforte, no anno de 1740. Escoltou este cabo para o Rio Branco o capitão Francisco Xavier de Andrade, que hoje existe no Rio Negro : foi na verdade a mais completa diligencia que se fez áquelle rio. Acompanhado de uma luzida tropa, e de varias nações de indios com os seus principaes, subio ao *Uraricoéra*; estabeleceu o seu arraial em pouca distancia da catadupa d'este rio; e d'ahi despediu partidas por terra, que costearam as suas margens e penetraram os campos, voltando depois que estes se lhes acabaram, e depois de consumirem n'esta diligencia quasi dois mezes de tempo. Foi tão famosa esta expedição que ainda hoje é lembrada dos indios d'aquelles territorios, e utilissima a fazer respeitar o nome portuguez entre aquellas

nações. Eu tenho ouvido a sua relação da bocca do mesmo Francisco Xavier de Andrade, homem de conhecido credito.

Depois d'esta expedição se seguiu a de José Miguel Ayres, e é a ultima das d'esta natureza.

Estas expedições são aquellas tropas chamadas de resgate, estabelecidas por ordem real para evitar os abusos iniquos que se commettiam no commercio dos escravos. Chamavam-se de resgate porque por autoridade publica se destinavam a ir resgatar os indios, ou já escravos d'aquellas nações, ou deputados para serem comidos. Tudo abrogou a lei de 6 de Junho de 1755. E assim cessaram por este meio as entradas no Rio Branco; mas continuaram sempre as que tinham por objecto o commercio.

Não devo passar em silencio outra frequente entrada no Rio Branco, adiantada ao seu braço chamado *Tacutú*, e por elle procurada a communição com as colonias hollandezas. E' facto indubitavel que Fr. Jeronymo Coelho, religioso carmelita e missionario da aldêa dos *Tarumás* (a primeira do Rio Negro), mandava fazer negocio com os hollandezes por aquelle rios: o que, por quanto pude averiguar, seria pelos annos de 1720 e seguintes. Talvez que o celebre pirata Ajuricaba, de nação *Manáo*, descobrisse aquelle caminho; porque este famoso ladrão tinha feito alliança com os hollandezes, usava nas suas embarcações de bandeira d'aquella republica, e assaltava as nossas povoações do Rio Negro, reduzia á escravidão injusta aos nossos indios, e os ia vender aos hollandezes. A guerra que se fez a este pirata, e a sua tragica morte, é alheio assumpto d'esta relação.

A ultima diligencia porém que se fez ao Rio Branco com fim determinado de observar o mesmo rio, e de principalmente acautelar n'elle as invasões, que se suspeitavam dos hespanhóes, foi no anno de 1766. Governava o Estado do Pará Fernando da Costa de Attaide Teive; determinou este general ao governador do Rio Negro, Joaquim Tinoco Valente, que mandasse observar o Rio Branco, nas providentes circumstancias com que o instruiu.

Mandou o governador a esta diligencia o alferes José Agostinho, que navegando o Rio Branco subiu ao seu braço *Uraricoéra*. Recolheu-se sem novidade alguma mais que noticia vaga de que alguns indios lhe disseram que se esperavam os hespanhóes n'aquelles districtos; noticia de que se fez pouco caso, mas que o tempo mostrou ser com fundamento. E não sei se possa afirmar com verdade que o desprezo d'esta noticia ou das cautelas que lhe deveriam ser consequentes, nos motivou as inquietações em que os hespanhóes nos pozeram no anno de 1775.

Esta é a historia do descobrimento do Rio Branco e do progresso não interrompido das entradas e navegação d'aquelle rio pelos portuguezes: continuaremos agora a narração com a invazão dos hespanhóes no mesmo rio.

CAPITULO III

Intentos dos hespanhóes de se estabelecerem no Rio Branco : invasão effectiva dos mesmos.

Ao braço occidental do Rio Branco, a que nós chamamos *Uraricoéra*, dão os hespanhóes o nome de *Parima*, seguindo a carta de M. de la Condamine. Este nome de *Parima*, *Parime*, ou *Parimé* é o que igualmente se dá áquelle decantado Lago Dourado, decrepito objecto das cansadas diligencias dos hespanhóes, e do qual procurarei propria occasião de fallar. As fontes d'este *Parima* ou *Uraricoéra* são nas serranias da cordilheira da Guyana ; de sorte que d'estas montanhas se encaminham as aguas a formar os rios que despejam pelo poente, no Orinoco, e pelo nascente no Rio Negro, e pelo norte no mar. Os principaes rios, que d'aquella parte desaguam no Orinoco são o *Caura*, e o *Caroni*, pelos quaes se estendem as missões hespanholas, sem que com tudo passassem os seus descobrimentos das cabeceiras d'aquelles rios. A divisão natural das montanhas, e a da direcção das aguas, estava mostrando, ainda prescindindo de outras razões, até onde cada uma das nações se devia conter.

Ninguem imaginaria que seria intento dos hespanhóes, depois de exaurirem a navegação dos rios dos seus dominios e escalarem os montes de altura prodigiosa, virem procurar as correntes que se dirigiam já aos dominios portuguezes. Com tudo no anno de 1773 o tenente José Maximo Salvado, commandante da nossa fortaleza de Marabitanas, havia alcançado do commandante hespanhol de S. Carlos (são estas as duas praças fronteiras no Rio Negro) que se faziam grandes diligencias por descobrir o *Parima*. Porém a pouca reflexão de que este nome se applicaria ao nosso Rio Branco não fez cuidadosa a noticia. Mas deveria o ser porque quando se alcançou a certeza do intento dos hespanhóes foi já depois de executado. E para mais evidente confirmação da pouca cautela, deve-se este conhecimento ao acaso. Procuremos os hespanhóes nos seus projectos : logo fallaremos no acaso do seu descobrimento.

Governava a provincia da Guyana hespanhóla com o titulo de commandante geral, D. Manoel Centurion, chefe de talentos não vulgares, habil nas mathematicas, e dotado de um espirito activo. Desejoso de assignalar o seu governo com alguma acção de fama e lustre, ou talvez seguindo as ordens de sua côrte, havia posto em execução quanto julgou necessario para penetrar ao *Parima*. A primeira expedição, com este fim, foi incumbida a D. Nicoláo Martines, tenente de artilheria. Entrou este official pelo rio *Caura*, e depois de o navegar até bastante altura, atravessou as terras que o dividem do *Parauá*, grande braço do *Caroni*, pelo qual voltou ao Orinoco. Por quanto pude indagar, foi esta viagem pelos annos de 1769 até 71.

Maior certeza alcancei da segunda expedição a esta diligencia. Pouco na verdade adiantára a viagem de Martines, mas sempre serviu para estimular o genio curioso do governador D. Manoel Centurion. Preparou

nova expedição, e em 6 de Março de 1773 fez partir de Angustura, capital do Orinoco, ao tenente D. Vicente Dias de la Fuente, com uma escolta de cento e sessenta pessoas, entre soldados e indios. Entrou este official no *Caroni*, do qual passou ao seu braço chamado *Parauá*; n'elle fundou a povoação de S. José, em cuja diligencia gastou quatro mezes. D'aqui é que se fez a primeira expedição effectiva ao Rio Branco ou *Parima*. Encarregou-a a um sargento chamado Juan Marcos Zapata, o qual escoltado com vinte e sete até trinta pessoas, subio o *Parauá*; d'elle entrou no canal *Parauámussy* até que chegou á grande serra de *Pacaraima*, que atravessou. Na proximidade desta serra se acham os mananciaes do Rio Branco ou *Parima*. Seguiu aquelle sargento a sua corrente, que por este lugar é pouco consideravel e de difficultosa navegação por causa das pedras de que está semeada. Depois de navegar dois dias o *Parima*, fez um estabelecimento á margem d'este rio, a que deu o nome de Santa Rosa. D'aqui desceu seis até sete dias de viagem, e fez novo estabelecimento no sitio chamado *Cayacaya*, a que pôz o nome de S. João Baptista.

Em quanto se adiantava assim a diligencia do *Parima*, o commandante D. Vicente, dado o primeiro fundamento á povoação de S. José, continuou a navegação pelo *Parauá* e occupou a terra que medea este rio e o *Parauámussy*, por onde tinha sahido o sargento Zapata. Parece que este lugar era o destinado para a sua maior fundação, e pois n'elle deu principio a uma povoação, a que chamou cidade de S. Vicente. E' certo, que aqui se tem dilatado até o presente aquelle commandante, e se sabe, que em continua applicação, talvez destinando este posto para centro das suas projectadas operações. O anno de 1773 e parte do de 74, se gastou n'estas diligencias.

Já vimos como os hespanhóes haviam navegado a maior parte do rio *Uraricoéra*, a que chamam *Parima*; distando poucos dias de viagem o seu posto de S. João Baptista do lugar da junção deste rio com o *Tacutú*. Foi pois D. Vicente fazendo continuar o progresso das suas entradas. Mandou ao cabo Izidoro Rondon, que governava a mais dez, com quinze indios, a subirem ao rio *Tacutú*, a que os hespanhóes dão o nome de *Maho*. Navegou esta escolta oito dias pelo *Tacutú*, porem foram atacados pelos indios *Paravianos*, *Caripunus* e *Macaripas*, que matando-lhes o principal pratico e ferindo a outros, se viram obrigados a voltar para traz; tão desconsolados, quanto esperavam, segundo as promessas do pratico, chegar d'alli a tres dias ao lago *Dourado*.

Entretanto o incansavel governador D. Manoel Centurion não se esquecia de dar calor a uma empresa que lhe devia a mais singular affeição. Fez partir de Angustura ao cadete D. Antonio Lopes, com alguma tropa ás ordens do commandante D. Vicente; depois de breve dilação em a cidade d'este nome, partiu aquelle cadete para o posto de S. João Baptista no *Parima*. E no dia 24 de Outubro de 1775 deixou este lugar, navegando para baixo o *Parima* até a foz do *Tacutú* ou *Maho*, escoltado de soldados e indios, e soccorrido de munições de guerra e

artilheria miuda. Subiu em fim o *Tacutú*, vencendo vigorosas opposições dos indios bravos, e da sua propria escolta, com bastante animo e esforço.

Foi este o fructo das diligencias de cinco annos, em que não só com grande trabalho, mas com admiravel constancia, seguiram os hespanhões o seu projecto de penetrarem o Rio Branco ou *Parima*. A historia progressiva d'estas diligencias a soube o autor d'esta relação pelas informações que lhe foram mandadas tirar pelo general do Estado, com os proprios hespanhões empregados nas mesmas diligencias, que, como logo diremos, parte foram aprisionados, e parte desertaram para nós. Póde-se-lhe dar aquella probabilidade historica, que aos entendidos é conhecida na attenção da natureza do negocio e das circumstancias : ficando na asseveração do autor, que não poupou o cuidado de utilizar os exames.

Não pude acabar comigo de deixar de convidar aos leitores, se esta relação os merecer, a confrontarem o procedimento dos hespanhões comnosco. Nós descobrimos o Rio Branco, temos usado da sua navegação e das suas utilidades por aquelle tempo que fica declarado; e havendo receio que os hespanhões pretendiam introduzir-se no mesmo rio, receio que deu motivo ás ordens positivas, que recommendavam a vigilancia para acautelar aquella invasão, dormiamos descansados, enquanto os hespanhoes seguiram pelo espaço de cinco annos o seu premeditado projecto, descoberto quando effectuado. Aos hespanhões era necessario vencer perigos, difficuldades e trabalhos; a nós, para atalhar e romper os seus projectos, que eram clandestinos e de surpresa, bastava a simples vigia sobre elles. E todavia fomos illudidos. Mas já parece que é fatal destino dos portuguezes cansarem-se em descobrir terras para utilidade dos hespanhões : o que evidentemente se prova sem sahir d'esta porção da nossa America. A parte superior do rio Amazonas, do lugar que hoje occupamos, até á barra do *Napo*, e este rio até que n'elle entra o *Aguarico*, foi descoberta, e o que mais é, demarcada pelos portuguezes; mas por industria se tem de tudo senhoreado os hespanhões. A parte do Rio Negro, que hoje occupam os hespanhões e outros rios ainda mais superiores foram descobertos pelos Portuguezes; mas com as mesmas artes se fizeram d'ella senhores os hespanhões. Faltava o Rio Branco, conseguiram-no. As reflexões, que naturalmente deve suggerir-se d'este ponto, não devo prevenil-as aos leitores.

CAPITULO IV

Chega ao Rio Negro a noticia da intrusão dos hespanhões no Rio Branco, e porque modo : o que se obra para a sua expulsão, e como se consegue.

Para não deixar duvida alguma nas circumstancias que tocamos, offerecendo-se á ponderação de quem lesse, deve-se accrescentar que a uma pura casualidade devemos a noticia de que os hespanhões se achavam, com todo o socego em principios de estabelecimentos no braço do Rio Branco a que elles chamam *Parima* e nós *Uraricoéra*.

Desertára da colonia hollandeza de *Essequibo* um Gervasio le Clere, o qual depois de navegados os rios, que correm pelo territorio d'aquella colonia, e atravessado o passo de terra que medêa entre aquellas vertentes, e as que se encaminham a formarem o Rio Branco, chegou ao braço *Tacutú*. Era aquelle desertor pratico nas linguas dos indios, e nos seus costumes, principalmente dos *Caripunas*, aliados dos hollandezes, e a mais guerreira nação daquelles districtos. Deram-lhe os indios noticia do estabelecimento hespanhol e o conduziram ao mesmo. Receberam-no os hespanhóes com agrado; porém perseverou pouco tempo entre elles, porque servindo-se de occasião que achou opportuna, desertou novamente, e guiado pelos indios até á grande cachoeira do Rio Branco, seguiu d'ahi para baixo viagem só, por um engano que fez aos indios, dos quaes desejava separar-se. A rapida correnteza do Rio Branco, sem mais socorro de remeiros, o conduziu em breve tempo até uma pescaria nossa do mesmo rio; d'onde foi transportado á villa de Barcellos, capital do Rio Negro, á qual chegou no dia 16 de Março de 1775.

Não causou novidade o transito das colonias hollandezas para as nossas porque, posto que menos frequentado ha muitos annos, não se duvidava d'elle. Já no anno de 1741 passára da colonia de *Surinam*, mais remota que a de *Essequibo*, Nicoláo Horstman, seguindo a sua viagem pelo Rio Branco ao Negro, d'onde se transportou ao Pará. O que fez admirar foi a noticia, nem cogitada, nem esperada do estabelecimento dos hespanhóes. Dos primeiros exames que fez o autor desta relação áquelle desertor, julgou com outras pessoas imposturas as informações que elle dava; porém na repetição dos exames se fizeram verosímeis.

Deliberou emfim o governador da capitania, sem da sua parte se resolver a acção alguma, participar estas noticias ao governador e capitão general do Estado do Grão-Pará, a que é subalterno o governo do Rio Negro, e tão dependente que ainda as acções que pode fazer proprias, necessita de as communicar, para mendigar os soccorros para a execução.

Governava o Estado do Pará João Pereira Caldas, cavalheiro distincto da provincia do Minho, dotado de um genio activo, laborioso e infatigavel, que todo applicava ao desempenho serio e efficacissimo do seu governo. Parece que quiz a fortuna que tivessemos quem oppôr a D. Manoel Centurion. Foi pois a resolução do nosso general mandar aprisionar aquelles intrusos e clandestinos hospedes dos dominios portuguezes.

Esta resolução, que não agradou a todos, parece que a faziam as circumstancias necessarias. Metter no dédalo de uma negociação semelhante materia, era conservar os hespanhóes na sua intrusão e talvez seria para sempre, com tão injusto prejuizo nosso.

Se ponderosas circumstancias não impedissem tomar-se igual resolução, quando aquella nação se introduziu no Rio Negro, não a veriamos senhora da parte superior d'aquelle rio, sem esperanças, apesar do nosso

indisputavel direito, de a poder recuperar. Os que criticam as deliberações dos superiores são muitas vezes apaixonados; e a maior parte ignora a causa secreta das mesmas deliberações, ou a não attinge.

Para a sobredita diligencia de expulsar os hespanhóes mandou o mesmo general ás ordens do governador do Rio Negro o capitão de infantaria Domingos Franco de Carvalho, o tenente Thomé Ferreira de Moraes Sarmiento, e o alferes José Agostinho Diniz, com cincoenta homens e alguns officiaes inferiores, entre os quaes merece ser nomeado o furriel Nicoláo de Sá Sarmiento.

O governador do Rio Negro, recebido este soccorro, com o mais de munições de bocca e guerra, que lhe era consequente, o fez partir ao Rio Branco a executar a diligencia que lhe era commettida. Este soccorro de tropa e munições foi um reforço, pois que bem se sabe que na capitania do Rio Negro havia tropa, a qual é da sua effectiva guarnição; e que os armazens reaes se acham fornecidos de toda a sorte de munições; e que tudo isto está á mão para qualquer diligencia do real serviço e defeza da mesma capitania. A commandancia desta expedição foi entregue ao capitão engenheiro Philippe Sturm, official allemão, que viéra para o Rio Negro na occasião das demarcações dos nossos dominios da America com os de Hespanha. Deveria logo o mesmo ficar fundando os estabelecimentos que se ordenavam no Rio Branco, e construindo a fortaleza, que alli se mandou fabricar.

No dia 3 de Outubro do anno de 1775, sahiu da capital esta expedição, navegou até á foz do *Tacutú*; achou aqui noticia de que a escolta do cadete D. Antonio Lopes havia entrado neste rio; partiu a procural-a outra escolta nossa, mas não encontrando nem devendo desviar-se do primario intento, seguiu viagem para o *Uraricoéra*, e em 14 de Novembro do dito anno chegou ao posto dos hespanhóes, a que tinham dado o nome de S. João Baptista, que fica na margem septentrional d'aquelle rio. Não pretendo aqui exagerar a acção da nossa escolta. Sem resistencia alguma se lhe entregaram um sargento e doze soldados. Acharam-se-lhe algumas munições de guerra e tres pedreiros. O que assim executado voltou a nossa tropa para a barra do *Tacutú*, que sendo o lugar destinado para a construcção da fortaleza, alli formou o seu arraial. Os hespanhóes foram immediatamente conduzidos á capital do Rio Negro e d'ahi ao Pará, aonde chegaram nos principios de Janeiro de 1776.

Não passarei d'este lugar sem referir o contentamento que causou aos indios a prisão dos hespanhóes. Os indios d'aquelles districtos amam os hollandezes, fazem boa opinião dos Portuguezes e aborrecem os hespanhóes. Não tinham estes padecido pouco no posto de S. João Baptista; haviam já perdido tres homens, e se conservavam sempre em vigia para evitar as surpresas. Quando pois viram os hespanhóes presos, tiveram aos portuguezes por homens de grande esforço; mas pretendiam que os hespanhóes fossem logo mortos, e elles se offereciam para executores. Este odio, que os indios conservam aos hespanhóes é suggerido pelos hollandezes, que não cessam de lhes pintar aquella nação

com as mais horrorosas côres. Quanto aos portuguezes, sabemos que sómente lhes persuadem que não hão de despende com elles tão sumptuosamente como os hollandezes.

Procuremos agora o cadete D. Antonio Lopes, que deixamos navegando o rio *Tacutú*. Não era passado muito tempo que a nossa tropa se achava postada no angulo da terra que medeia entre os rios *Uraricoéra* e *Tacutú*, quando a este lugar surgiram sete homens, que haviam desertado da escolta do referido cadete. Deram noticia que o resto da escolta se achava em pouca distancia por aquelle rio acima, o qual unicamente haviam navegado oito dias de viagem. Mandou-lhes o nosso commandante intimar que se rendessem; ao que assim a necessidade os obrigava, sendo-lhes impraticavel outro caminho seguro, ainda quando quizessem declinar o passo que havia occupado a nossa tropa.

Foram logo os desertores e os presos remettidos á capital do Rio Negro, e d'ahi, como os primeiros, ao Pará. Assim ficou todo o Rio Branco e os seus districtos desoccupados dos hespanhóes, porque, posto que não fossem por nós desalojados do posto superior do rio *Uraricoéra* chamado *Santa Rosa*, de que já demos noticias, sabe-se porém que elles abandonaram aquelle estabelecimento, recolhendo-se aos que lhes pertencem nas vertentes do *Orinoco*; de sorte que quando em consequencia das primeiras ordens subiu uma escolta áquelle posto de Santa Rosa com o fim de inteiramente o evacuar dos intrusos hespanhóes, o achou já desoccupado.

CAPITULO V

Negociação em que entra o governador da Guyana hespanhola com o nosso do Rio Negro sobre os limites dos dominios das duas corôas no Rio Branco : carta d'aquelle, e resposta do nosso.

A noticia da prisão dos hespanhóes do posto de S. João Baptista, e dos da escolta do cadete D. Antonio Lopes, não tardou em se communicar ao commandante D. Vicente Dias de la Fuente : nem este se dilatou em a participar ao governador da provincia D. Manoel Centurion. Bem se deixa ver qual seria a impressão, que devia fazer no animo d'este chefe tão inesperada novidade, vendo não somente frustrados os seus projectos, depois dos maravilhosos principios com que a fortuna os favoreceu, mas presos e conduzidos a remotos lugares aquelles a quem tinha encarregado uma diligencia que esperava lhe fosse gloriosa. Resolveu-se a pedir uma satisfação em fórma ao governador do Rio Negro, do qual suppôz emanavam as ordens de cuja execução se queixava. Deputa ao Rio Negro a D. Antonio Barreto, capitão de infantaria, não sómente para entregar em mão propria os despachos que dirigiu ao governador do Rio Negro, mas para por si negociar os pontos que constituíam o objecto da sua deputação. A capacidade d'este official se tinha experimentado no dilatado tempo que commandára o forte de S. Carlos e dirigira os

estabelecimentos hespanhóes nas fronteiras do Rio Negro. Era na verdade cheio de industria e sagacidade; qualidades que o habilitavam para observar e espiar o que se movia no paiz a que era mandado, o que não podia deixar de comprehender parte da sua commissão.

Não foi por isso approvada de todos a sua visita : julgavam que não devia passar das fronteiras, que ahi se deviam receber os seus despachos, e ao mesmo lugar retornar-lhe a resposta. Escusar-se-hia ouvir do mesmo official que viéra saber mais do que pretendia, e outras arrogancias proprias do genio hespanhol. O modo com que se houve com o governador do Rio Negro fez contratar entre ambos uma nova visita; mas parece que da parte do hespanhol não offerecia semblante de se effectuar; e quando chegasse a esse ponto, obstaríam as ordens do general do Estado, que próvidamente preveniram as concertadas vistas.

Seguiu D. Antonio Barreto viagem navegando o *Orinoco* acima; e depois de uma viagem de pouco mais de dous mezes chegou a Barcellos, capital do Rio Negro, em 3 de Outubro de 1776.

O governador d'esta capitania o recebeu em uma junta de officiaes da tropa paga e auxiliares, com o pretexto de que sendo o objecto da sua deputação um negocio puramente militar, devia ser tratado em uma assemblea militar. Entregou D. Antonio os despachos do seu governador, e logo n'aquelle acto lhe foi insinuado pelo nosso que expuzesse os mais motivos, se os tinha, da sua commissão e instrucção perante o convocado conselho. Assim o observou o deputado hespanhol; porém duas horas de altercada disputa, quazi inintelligivel a ambos os conferentes, unicamente produziu o fructo de se concluir que declarasse por escripto os pretendidos motivos da sua dita commissão.

A carta do governador hespanhol é a seguinte :

« Muy Señor mio. El teniente de infanteria D. Vicente Diez de la Fuente, comandante de la real expedicion española, destinada por mi con aprobacion del Rey mi amo a la ocupacion de esa frontera, me informa en carta de 3 del corriente, hecha en la ciudad de Guirior, habersele presentado el dia 20 del pasado Junio un indio, capitan de los de aquella poblacion, con otros que habian ido de praticos de otra expedicion a la laguna Parime y cerro Dorado, haciendole relacion de que a la retirada de la tropa (evacuado ya el reconocimiento y ocupacion que iba a hacer de otra laguna y cerro) fué sorprendida y aprisionada con grillos por un destacamiento portugués de mui superiores fuerzas en la boca del rio Maho, en cuyo puesto dejaron los indios que iban con ella presos con cadenas trabajando en la construccion de una fortaleza en aquel sitio, y a los españoles los condugeron con guardia en piraguas bien asegurados a una poblacion grande de Su Magestad Fidelisima inmediata a la boca del rio Parime, y que el citado indio pudo hacer fuga con los que le acompañaron para noticiarselo al dicho comandante.

« A hacer espectable este irregular procedimiento (sobre cuya credulidad me mantengo en indiferencia) conspiran las circunstancias de violar el derecho de las gentes una nacion estrechamente unida con los vinculos de sangre, amistad y alianza, de desatenderse a la acorde armonia guardada entre nuestros respectivos soberanos, y de cometer atentados violentos en un territorio que se pretende usurpar, siendo por derecho inconcuso de los dominios del Rey mi amo; y se efectivamente se han hecho, no me persuado a que sea por disposicion de V. S., ni cabe en la justificacion, integridad y conducta, que tengo noticia caracterizan su persona, sino que esta sorpresa sea producida de algun espiritu orgulloso, y considerado; pero de todos modos (si es verdadero) empeña a mi honor y obligacion como gobernador y comandante general que soy de esta provincia de Guyana, a solicitar se dê la satisfaccion correspondiente a la nacion española, y que la portuguesa se contenga dentro de sus limites en Rio Negro y Amazonas, para evitar las funestas consecuencias que produciria lo contrario.

« A este efecto y con instruccion bastante envio en calidad de parlamentario al capitán de infanteria. D. Antonio Barreto, no sin la satisfaccion de que se le ha de tener cumplida de V. S., atendiendo al importante objeto de su jornada, ya que no hay razon alguna para que la nacion portuguesa pretienda dilatar sus conquistas fuera de los limites a que se redujo por los ultimos tratados, que declaran no corresponder al Rey Fidelissimo más terreno que el que hasta entonces hubiese poblado y ocupado en la parte occidental y septentrional del Amazonas y Rio Negro.

« Igual atencion merece la circunstancia, que tanto apoya la justa pertencion mia, de haber salido la primera vez el año de 1773 el cabo Isidoro Rondon a explorar el rio Parime de orden del comandante Don Vicente Diez de la Fuente, y le navegó desde Curaricará hasta la boca del rio Maho, por la qual se introdujo al de Abaruarú, remontando por ellos hasta aproximarse á la laguna Parime, de donde retrocediendo volvió a salir por la boca del Maho al Parime. y desde allí hasta la de Curaricara; habiendo fundado los tres pueblos de indios, San Juan Baptista de Cadacada, Santa Barbara y Santa Rosa, en que dejó un sargento con catorce hombres, por parecerle suficiente fuerza para su custodia, y se retiró luego a las cabeceras de lo Parauá, donde ya el referido comandante D. Vicente Diez de la Fuente estaba fundando la ciudad de Guirior; y en tan dilatado curso, como el de aquella prolixa exploracion, no veiron ni hallaron dichos españoles portugueses alguno, ni vestigios del menor establecimiento de esa nacion; denotando la tranquilidad con que vivian los indios en

aquellas selvas y margenes (y afirmando sus voces) que los dominios portugueses se hallaban muy distantes, y que ellos no habian intentado nunca penetrar ni poblar aquellos desiertos.

« En Octubre de 1775, emprendió el cadete Don Antonio Lopes la segunda exploracion que ya se ha dicho, siguiendo el proprio derrotero y tan poco vió portugués alguno, ni tuvo embarazo para evacuarla hasta su regreso, que a la boca del Maho cometieron violentamente contra nuestra expedicion el insulto referido; y se con prudente reflexion atiende V. S. a lo que llevo expuesto, verá que El-Rey Fidelisimo no tiene ningun derecho á aquel territorio, y que por conseqüente deve restituirsenos como usurpado, y darsenos la satisfaccion que pido, correspondiente a la injuria que a El-Rey mi amo se le ha hecho, si es como me han informado.

« Asi lo espero de la justificacion de V. S., y mas si considera su sabia conduta ser la satisfaccion el unico medio de que no se perturbe la tranquilidad y buena armonia, que tanto importa á nuestros soberanos, y es factible si altere no cortando la causa en tiempo oportuno.

« Ofrezco afectuoso a V. S. mis facultades, para que las ejercite en su obsequio, pues deseo complacerle, y ruego a Dios le guarde muchos años. Guayana, y Julio 27 de 1776. — B. L. M. de V. S. su mas atento y seguro servidor — D Manuel Centurion. — Señor gobernador del dominio portugués en Rio Negro. »

A representação do capitão hespanhol é como se segue : « Señor Gobernador. — D. Antonio Barreto, capitán de infanteria de los reales ejercitos de S. M. C. ante V. S. parece y dice, que habiendo sido destinado por su actual jefe, el señor D. Manuel Centurion, gobernador y comandante general de la provincia de Orinoco, para pasar a estes dominios de S. M. F. y presentarse a V. S. con su pasaporte, y demas instrumentos que acreditan el destino de su comission; y habiendose verificado su arribo a esta de la residencia de V. S. el dia tres del corriente entre nueve y diez de la mañana, los presentó a la atencion de V. S. con su maior veneracion, y en presencia de varios oficiales de esta guarnicion, y enterado de sus asuntos le preguntó en aquel acto a el que representa, si ademas del pliego que habia entregado traia otras cosas de que tratar, y siendo V. S. respondido que si, se le obligó que en el mismo acto manifestase el destino de su comision, con la expresion que repetió, que el negocio era puramente militar, y este se habia de tratar en junta de los oficiales que se hallaban presentes, lo ejecutó el que a V. S. representa, con la moderacion y política que era debida a la atencion de V. S. y la gravedad del asunto pedia; y como quiera que en las varias

conferencias que en aquel acto se substaron (en el entremedio de más de dos oras) no logró el que representa la entera satisfaccion a que debe aspirar un bueno vasallo y amante de su rey, y que esta no desempeñaba ni acreditaba lo deseo de su jefe y satisfaccion del que representa, y nesta virtud se hace preciso que la atencion y benignidad de V. S. admita esta justificada representacion para que por medio de ella (los capitulos de que se trataron a su continuacion) que no se saldran de los mismos que ya se tienen verbalmente relacionados en el acto referido, y la contestacion, que espera de V. S. en vista de ella cumpla enteramente el representante el cumplimiento de las ordenes de su jefe, y pueda con esta justificante regresarse a presencia de su dicho jefe, quien resolverá lo que hallase por conveniente : portanto haciendo el que representa todas las protestas necessarias, dice lo siguiente :

« Primeramente, que está seguro el que representa ser cierto el violento atentado, que los vasallos de Su Magestad Fidelisima han cometido con injuria hecha a la nacion española en los dominios de mi Rey y Senõr, cuya circunstancia y gravedad es contra lo derecho de las gentes, y violacion de los ultimos tratados, que en conformidad de ellos los comisarios de España y Portugal, destinados por ambas cortes, para el señalamiento de limites del Rio Negro, y sus vertentes convenieron y acordaron no pertenecer a Su Magestad Fidelisima más tierras que las que hasta entonces hubiese poblado y ocupado en la parte occidental y septentrional de Amazonas y Rio Negro.

« Que los señores portugueses no han poblado ni ocupado hasta ahora el rio Parime, que nace en lo interior de la provincia de Orinoco, y desagua en el Rio Negro, dividido en tres brazos con el nombre de Rio Blanco, siendo verdad constante que el año de 1773, bajó la primera vez el cabo Izidoro Rondon, a explorar de orden de el comandante de la Parime D. Vicente Diez de la Fuente desde Cararicará hasta la boca del Maho por donde se introdujo a el de Abaruarú, remontando por ellos hasta aproximarse a la laguna Parime, donde retrocedió y volvió a salir por la boca del Maho a el Parime; y desde alli hasta la de Curaricará, habiendo fundado los pueblos de San Juan Baptista de Cadacada, Santa Barbara y Santa Rosa, con los indios salvajes que halló, y voluntariamente se redujeron a dominacion del Rey mi amo, y dejando un sargento con catorce hombres para su custodia, se retiró a las cabeceras del rio Paraná, donde el tiniente D. Vicente Diez estaba fundando la ciudad de Guirior, y que en tan dilatada y prolixa exploracion no vieron aquellos españoles portugués alguno, ni vestigios de ningun establecimiento de ellos, acreditando la quietud con que vivian los indios en aquellas selvas y margenes.

« Que la exploracion que emprendió el cadete D. Antonio Lopes de orden del proprio comandante por Octubre de 1775, y acabó de hacer el presente, llevó el mismo giro hasta reconocer la laguna Parime y cerro del Dorado, sin que a su ida hubiese hallado la expedicion estorbo ni embarazo alguno, hasta que a la vuelta fué sorprendida y arrestada por un destacamiento portugues, mucho mayor que el nuestro en la boca del Maho, cuyo atentado enorme es el que mueve a la queja : mas en dos años que estuvo en los pueblos ya referidos el sargento Marcos Zapata no arribó alli mas europeo que un cabo del puesto que los holandeses tienen en el rio Aponini, que con noticia de los Carives de haber en el Parime españoles establecidos bajó el dia 13 de Diciembre de 1774, del pueblo de San Juan Baptista de Cadacada suponiendose desertor, y certificado ocularmente ser cierto el establecimiento hizo fuga, y fué a dar cuenta a el gobernador de la colonia de Esquibo, quien respondió no podia oponerse por ser tierras de Su Magestad Católica.

« Que es cierto y constante que los señores portugueses ignoraban la entrada y establecimiento de nuestros españoles en el Parime hasta fines del año de 1774, que de nuestro pueblo de Cadacada y destacamiento desertó el soldado Miguel Antonio Titon (a) de nacion francesa, y sabia que viniendo agua abajo por dicho rio Parime salia á dominios de S. Magestad Fidelisima, y embarcado solo en una curiara arribó a los ocho dias á esta villa de Barcellos, habiendo sorprendido a V. S. tanto la noticia dada por el desertor de tener los españoles poblaciones en el Parime, que dió V. S. inmediatamente aviso a el general de Gran-Pará, y en brevisimo tiempo le envió este un refuerzo de gran numero de tropa y indios armados con los quales tan bien sorprendió y arrestó a un sargento y doce hombres, que teniamos para custodia de los tres dichos pueblos establecidos en el Parime, y consiguientemente la referida expedicion del cargo del cadete Lopes en la boca del Máho, territorios y frontera nuestra, despues de haber tomado posesion de la laguna Parime, y cerro del Dorado en nombre del Rey mi amo, y dejado dispuesto para poblarse la numerosa nacion *Macuxi*, luego que volvió Lopes con las providencias necesarias para ello; siendo verdad constante, como V. S. me tiene declarado en Junta de oficiales, que en esta irrupcion trajeron los vasallos de Su Magestad Fidelisima arrestados y prisioneros con nuestros españoles á presencia de V. S., y desde aqui en la misma conformidad á la del general del Gran-Pará, donde se mantienen y de donde no se ha tenido mas razon que de haberse dado parte a Su Magestad Fidelisima : y en esta virtud y expuesto V. S. que

(a) Este desertor deu outro nome aos hespanhóes, diverso do que den nos portuguezes.

nada se le esconde de los sujetos que van relacionados; y que estes pidan indispensablemente la veridicacion que es justa a el agravio hecho a la nacion española, y vejacion á las armas de mi Rey y Senõr en sus propios dominios, se hade servir V. S. como tan prudente y bueno servidor de El-Rey, dar la satisfaccion en los terminos siguientes :

« Que á costa de los causantes se restituan el cadete D. Antonio Lopes y el sargento Coelho, cada uno con su respectiva tropa, armas, petrechos, municiones, vaxilas y indios á los puestos que ocupaban cuando los sorprendieron y aprisionaron; esto es, el primero á la boca del Maho, donde actualmente los señõres portugueses se fortifican, y el segundo á Cadacada, y que los daños hechos en casas y poblaciones se resarzan, y den el auxilio necesario para recoger los indios amontados, á fin de volver a poner los tres pueblos ante dichos en el estado que los teniamos cuando los insultaron. Que retirandose los señõres portugueses de la fundacion que hacen en el Maho y Parime se fijen limites sin prejuicio nuestro de la boca del dicho Maho para abajo, asi como estan en la frontera del Rio Negro; y finalmente que la satisfaccion sea honrosa, y tanta cuanta corresponde á la vejacion y gran agravio que nos han hecho los vasallos de S. Magestad Fidelisima; con advertencia de que en el caso que V. S. se niegue á condescender á pretension tan arreglada y justa, vuelve hacer el que representa, como tiene ya relacionado arriba, cuantos protestos sean necesarios y convengan sobre las resultas y gravisimos daños, y prejuicios que es verisimil se ocasionen, y sean bastantemente a justificar la causa de cualquiera deliberacion que El-Rey mi amo quiera tomar; por todo lo cual.

« A V. S. pide el que representa, con su mayor moderacion, que instruido de su justa pretension dê la providencia mas officiosa, á fin de obviár las resultas y malas consecuencias que es verisimil se ocasionen de lo contrario. Villa de Barcellos, 8 de Octubre de 1776. — *Antonio Barreto.* »

Estes dois escriptos, me persuado, podem ser provados testemunhos da louvada capacidade do Governador hespanhol e do seu commissario. Não sei se acharam igual competidor no governador Joaquim Tinoco Valente. As respostas que deu a um e outro são as seguintes; e por ellas julgarão os leitores.

A'carta do governador hespanhol.

« Muito meu Senhor, — recebendo gostoso a estimadissima carta de V. S.^a de 27 de Julho do presente anno, e vendo o que V. S.^a me participa a respeito da informação que lhe dirigio o tenente de infantaria D. Vicente Dias da Fonte, por partici-

pações de um capitão indio, d'aquellas povoações e de outros que o acompanhavam, sendo todos adjuntos a uma tropa expedida pelo dito tenente, e commandada pelo cadete D. Antonio Lopes, com o fundamento de invadir os reaes dominios d'El-Rei meu senhor pelo Rio Branco e outros, que bem conhecida e authenticamente lhe respeitam e sempre lhe pertenceram, de que sou responsavel e obrigado a conserval-os e sustental-os tão illesos como se me confiaram; sobre o que V. S.^a me pondéra estímulos de agravo, como governador dos reaes dominios de Sua Magestade Catholica nesses districtos, que lhe são pertencentes: ao que respondo como merece a attenção de V. S.^a, satisfazendo-o quanto posso, e mostrando quanto devo ás justas razões que me obrigaram a repellir uma tão injusta e inesperada invasão, e ás mais de que fui informado com a apprehensão dos mesmos hespanhóes que a effectuaram.

« Sendo pratica inalteravel n'esta capital, de muitos e antigos annos, estabelecerem-se algumas feitorias de salga de peixe, tartarugas e manteiga de ovos das ditas no dito Rio Branco, districtos de que sou encarregado, por serem indefectivamente dominios d'El-Rei meu Senhor, como mostrarei pelos documentos mais provaveis e authenticados; ordenei ao morador d'esta capital, Francisco Coelho, passasse na forma da mesma pratica, áquelle rio o anno passado de 1775, a assentar as precisas feitorias para prompta e necessariamente acudir com os precisos sustentos á tropa e mais serviços reaes do meu soberano: o que succedendo e estando estabelecido o referido na dita feitoria, me participou era informado que no referido rio, tres ou quatro dias arriba da sobredita feitoria se achava um destacamento de treze ou quatorze soldados e um sargento hespanhol, estabelecendo povoação e fortificação, e que tambem por noticias, ainda que incertas, lhe constava que mais distante daquelle destacamento rio acima se achava já outro estabelecimento com quatro soldados da mesma nação; o que me representava como vassallo de S. Magestade Fidelissima, estranhando a novidade que jámais se tinha experimentado, tendo elle navegado por aquellas partes muitos annos, occupado n'aquellas diligencias e no commercio dos negocios do sertão, que sempre se fez e se continuava sem se perceber ou ter a mais pequena noticia de que a dita nação ou outra qualquer por alli residisse, ou ainda passasse.

« Estava eu para responder ao dito feitor, bastantemente duvidoso e incredulo de que a razão que pede a boa politica, a séria harmonia, e a muito estimavel paz que se conserva entre as duas corôas F. e C. não poderia ser violada com um attentado e nunca esperado rompimento, quando me chega segundo aviso do dito acompanhado de um hollandez, deser-

tor dos dominios de Hollanda, Gervazio Leclere, que alli arribou por destino da fortuna, tendo passado e ainda residido algum tempo com os referidos estabelecidos e fortificados hespanhóes, para que este na minha presença certificasse e attestasse a conta, que antecedentemente me tinha dirigido : o que vendo e inquirindo publica e judicialmente, fui obrigado a sustar a resposta, que a duvida me offerecia, e na certeza do inquirido bem manifesto, precisado a repellir aquella tão injusta invazão com a apprehensão dos mesmos hespanhóes que a effectuaram, como fica dito, remettendo o dito hollandez ao meu general, com as contas dadas pelo referido feitor, participando-lhe igualmente o que tinha deliberado sobre aquella tão importante materia, que na verdade não é pouco delicada á vista do politico e attencioso procedimento do meu obrar e de todos os meus antecessores, que assim aquelles, como eu, sempre se souberam conservar nos seus limites, sem novidade que alterasse, ou podesse alterar com movimento o estimavel socego em que se conservam as duas Magestades F. e C.

« Tomando eu as referidas noticias na mais séria consideração, com que devo olhar para um negocio, que nada menos envolve que a segurança e conservação dos reaes dominios de El-Rei meu senhor, me propuz como governador seu n'este continente a expedir uma pequena tropa, que fizesse desalojar e aprisionar os ditos intempestivamente estabelecidos e fortificados n'aquelle sitio ou outro qualquer dos mesmos reaes dominios do meu fidelissimo soberano; remettendo-se-me todos á minha presença para incontinentemente passarem á do meu general, como passaram sem perda de tempo algum. Com aquella remessa me foi participado pelo commandante da dita tropa que pelo rio Tacutú tinha entrado um cadete acompanhado de dezeseite soldados, indios praticos e bastantes petrechos de guerra, a descobrir um serro ou lago Dourado, cujos estavam situados entre o gentio *Caripuna*, quatro dias de viagem acima da sua boca, cuja informação lhe tinham dado os mesmos aprisionados. Interpoladamente se seguiram a esta conta seis soldados desertados do dito cadete, e logo depois mais um, que fizeram sete, e sendo tambem remettidos á minha presença contestaram a sobredita noticia, e seguiram estes a mesma viagem que os primeiros. Vendo aquelle commandante o injusto e violento acommettimento, tanto contra a attenção que merece o regio respeito de Sua Magestade Fidelissima, meu senhor, e ainda o prudente obrar do seu governador, resolveu enviar um soldado a procurar aquelle cadete, que fazia em dominios que não pertenciam a Sua Magestade Catholica, e que sem demora viesse dar a razão a elle dito commandante. Ouvindo o referido cadete, fez marchar o mesmo soldado com ordem ao

resto da tropa que ficára, para que, seguindo a mesma derrota, se promptificassem na sua presença, e assim mesmo os pôz em viagem a esta capital, donde passaram á do meu general, na mesma conformidade que os mais acima referidos :

« A' vista de todo o deduzido, e das obrigações do meu emprego, que devo desempenhar com os estímulos da honra competente e com a fidelidade de verdadeiro vassallo, me persuado ter executado nos limites mais prudentes o que a justiça e a razão pedem ; o que bem ponderado por V. S.^a, em quem reconheço o mais sublime discurso, estou certo que não só saberá louvar a justa providencia que dei para conservar os reaes dominios de que sou encarregado ; mas que tambem me permittirá a honra de que mais occasião não possa ter para consequentemente obrar ; por ser muito natural a defeza em cada um, e porque sem duvida não experimentaria menos em V. S.^a quem se atrevesse ainda á mais pequena deliberação nos reaes dominios de Sua Magestade Catholica aonde V. S.^a é governador.

« Previne-me V. S.^a para me conter nos limites do que me pertence, com advertencia de uma confusa declaração, no que me dá a entender que ignoro o que respeita a El-Rei meu senhor ; e para melhor me instruir ou capacitar envia por embaixador o capitão de infantaria D. Antonio Barreto, a quem recebi com aquelle affecto e veneração, que merece a sua distincta pessoa.

« A todas as discretissimas proposições, que pelo dito me foram feitas, respondi pessoal e juridicamente com os documentos que bem o deveram dissuadir ; porém como as razões de quem pretende sempre se estendem a arguir materia que possa convencer, elle o fez quanto pôde, o que assevero a V. S.^a para satisfação do sobredito capitão e da sua diligencia.

« Quanto porem á ignorancia de que V. S.^a se persuade, permitta-me que me defenda quanto devo ; se bem que para mostrar o evidente conhecimento que tenho dos reaes dominios de El-Rei meu senhor, era bastante prova para V. S.^a a presente diligencia a que me propuz para os defender e conservar, e para me saber conter nos limites não é menos a de me ter conservado o decurso de treze annos sem alterar a quietude por meio de algum novo movimento, ainda dentro nos mesmos limites, conservando-me mansa e pacificamente na mesma conformidade sempre praticada pelos meus antecessores : o que bem experimentei pelo contrario em V. S.^a, d'onde se infere ser menos amante da união que entre as duas Magestades Fidelissima e Catholica se amplia, e do completo socego que entre os seus vassallos se deve tratar, como tambem o mostrará a certificação que V. S.^a me expressa na expedição ordenada

« As referidas circumstancias, tomadas com as prudentes reflexões que merecem, devo crer convencerão o argumento de V. S.^a : porque bem o mostram na muito legitima e antiquissima posse de El-Rey meu senhor a obrigação que tenho de a conservar e que o rompimento da inesperada ruptura nasceo da parte de V. S.^a, sem mais fundamento que algumas noticias ou persuasões de alguns espiritos menos affectos á estimavel paz que entre as duas potencias se conserva, e á boa e attenta politica que entre V. S.^a e eu sempre se tratou; cujas razões, dignas de louvor, obstaram e obstariam sempre da minha parte toda e qualquer deliberação, ainda muito justa, que podesse dar caminho a questionar-se.

« Ultimamente, tendo eu remettido ao meu general todos os referidos aprisionados, com a participação de todo o acontecido, e persuadido de que aquelle daria conta á côrte para a respeito dos mesmos obrar em consequencia das ordens que d'alli se lhe expedirem, resta-me segurar a V. S.^a que sem embargo do sobredito successo se não experimentará da minha parte intento algum de rompimento por estas fronteiras, nem ainda de se alterar com elle a boa harmonia em que felizmente se conservam os dois respectivos soberanos, sendo, como é de esperar de V. S.^a, se contenha nos seus justos limites, e que contrariamente me não obrigue á defesa natural que em tal caso se fará precisa e indispensavel, porque havendo alguma duvida ou pretensão se devem as cousas remetter á decisão das respectivas côrtes, para amigavelmente se obrar em consequencia do que entre ambos se ajustar e concluir pelos seus competentes ministros; ficando V. S.^a tambem na certeza de que a sua propria carta e copia desta resposta, e as proposições que por escripto me foram feitas pelo capitão D. Antonio Barreto, tudo vai na mesma conformidade ao meu general na primeira conjunctura que se me offerecer, para d'alli passar assim mesmo á dita côrte.

« Rendo a V. S.^a com o mais cordial affecto a minha sincera e constante veneração, e estimando a feliz disposição em que se conserva, desejo-lhe continue com felicidades, e que me dê muitas occasiões de servil-o.

« Deus guarde a V. S.^a muitos annos. Barcellos a 13 de Outubro de 1776. — *Joaquim Tinouco Valente*. — Senhor D. Manoel Centurion, governador da provincia de Guyana. »

A' representação do capitão.

« Tendo visto as proposições, que VM^{ca}. me remetteu por escripto na forma que por mim lhe foram pedidas depois das pessoas que me representou na presença dos officiaes mili-

tares d'esta guarnição; e vendo que todas se dirigem ao mesmo assumpto que contem a carta do Sñr D. Manoel Centurion, dignissimo chefe, por quem V. M^{ce}. foi enviado para m'a entregar em mão propria, e para solicitar o mais de que pelo dito Sr. foi encarregado: eu me devêra referir para a resposta das proposições de V^{mce}. á mesma que dou á carta de que V^{mce}. foi portador; porém como para satisfação da sua honra me roga lhe responda aos capitulos das mesmas proposições e, para por este modo poder mostrar mais individual a sua boa diligencia, eu o faço.

« Principiando pelo primeiro, respondo que estando Sua Magestade Fidelissima meu senhor, ha muitos annos na posse do Rio Branco, Tacutú, Uraricoéra e seus districtos, sem que jámais fossem navegados e estabelecidos, ou ainda descobertos pelos senhores hespanhóes, e sim pelos portuguezes, em cujos sempre navegaram, tendo-os descobertos, debaixo das bandeiras de El-Rei meu senhor, e estabeleceram feitorias de salgas de peixe, manteiga de ovos de tartaruga, e os mais generos que aquelles paizes costumam produzir; foi menos fundamental o attentado rompimento com que os ditos pretenderam invadir os seus reaes dominios, sendo certo não lhe pertencerem por direito algum, é muito propria a minha repellição, porque de direito natural me pertencia a defesa, e porque como governador d'esta capitania os devo sustentar e conservar tão illesos, como me foram e são encarregados.

« Quanto ao segundo, digo que o pretexto allegado sobre se não terem feito povoações n'aquelles districtos, é de nenhum vigor, sendo certo que o augmentar cada um a sua fazenda fica ao seu arbitrio, porque como sua póde deliberar como e quando lhe parecer, ou lhe fizer conta, sem que de nenhuma forma seja obrigado a satisfazer aos visinhos. Não merecem menos contradictas as allegações de nascer aquelle rio nos dominios de Sua Magestade Catholica, quanto póde servir de exemplo o Guadiana e outros muitos rios, que nascendo d'aquelles mesmos dominios, nem por isso embaraçam a real dominação de Sua Magestade Fidelissima, meu senhor. Outra igual contradicção á reconvenção allegada do anno de 1773, estando Portugal no adiantamento da posse devida desde 1725, como bem se mostra pelos documentos judiciaes, que attentiosamente mostrarei a V. M^{ce}., devendo-se ter por maliciosa a intenção d'aquelle moderno estabelecimento feito por Izidoro Rondon e ordenado por D. Vicente Dias, com o desigño de se introduzirem, como introduziram, contra toda a razão nos reaes dominios d'El-Rei meu senhor, pretendendo usurpal-os temerariamente, com um rompimento tão desigual e violento, como o de estabelecerem povoações e fortificações guarnecidas de

tropas e petrechos de guerra; tudo contra o tratado da paz e reciproca união, que entre as duas Magestades Fidelissima e Catholica se conserva.

« E respondo ao quarto e ultimo; é tão provavel o estarem os portuguezes certos e justificados na sua legitima posse, e na boa união em que se persuadiam dos senhores hespanhóes, conservando-se, como se conservaram até o anno de 1773, que lhes não podia passar pela memoria aquella inesperada ruptura; porém também é sem duvida que logo á primeira noticia que teve o seu governador, da intempestiva deliberação, se propôz a embarçal-a, tanto quanto pedia o caso e a obrigação do seu emprego, mandando fazer apprehensão em todos os que injustamente se atreveram contra o regio respeito de Sua Magestade Fidelissima, fazendo-os remetter a todos ao Exm. Sr. general do Estado, para d'alli passarem á real presença do mesmo Senhor, o que não executaria quando ignorasse o que V. M^{ca}. presume; sem que n'esta capital, ou n'aquella diligencia fossem arrastados ou maltratados, como V. M^{ca}. diz, e sim na conformidade que sempre se praticou com os de semelhante natureza, o que bem notorio é.

« Ultimamente, tendo satisfeito por esta possivel fórma ás rogativas de V. M^{ca}. para satisfação da diligencia de que foi encarregado pelo seu chefe, a quem também satisfação como merece a sua ingenua attenção, e referindo-me á minha resposta, resta-me dizer-lhe que estando as cousas por participadas e ditas a el-rei meu senhor, e consequentemente se terão participado ou participarão por aquella côrte a S. Magestade Catholica, como a V. M^{ca}. tenho muito bem publico feito sciente, não ficam sendo muito proprias as convenções com que pretende arguir materia, que lhe não pertence, figurando-a com pretextos menos bem fundados, e querendo denegrir com a sua intelligencia os formalizados documentos, com que mostro a radical e pacifica posse em que sempre se conservaram estes reaes dominios; pelo que sou obrigado a lembrar a VM^{ca}. que estas não pouco delicadas materias só pertence a sua decisão ás respectivas Corôas, e que emquanto esta não chega se deve cada um conter nos seus justos limites sem movimento que possa dar occasião á natural defesa, que pedir o novo procedimento, ficando indubitavelmente responsavel o que der principio, por qualquer motivo que seja, e reconhecido por legitimo motor da maior ruina, &c. Deus guarde a V. M^{ca}. Barcellos, &a »

Por esta fórma se concluiu a negociação, partindo o capitão hespanhol para o Orinoco, sem que mais se tratasse d'este negocio. Sabemos sómente que passados sete para oito mezes voltou o mesmo capitão para o forte de S. Carlos do Rio Negro com um reforço de tropa e officiaes, e que alli se occupavam em fortificar aquellas fronteiras.

Ao mesmo tempo que o Governador hespanhol enviou a D. Antonio Barreto ao Rio Negro, seguindo viagem pelo Orinoco, mandou um soldado com o duplicado dos despachos, seguindo o caminho do Rio Branco. Chegou este soldado ao Rio Negro no mez de Fevereiro de 1777. Além do dito duplicado, entregou tambem uma carta ao nosso comandante do Rio Branco dirigida pelo hespanhol de S. Vicente ou Guirior, D. Vicente Diez de la Fuente, de que temos fallado n'esta relação.

A carta era concebida nos termos seguintes :

« Señor comandante. — Mui Señor mio, en virtud de hallarme bastantemente cerciorado de que la expedicion comandada por el subteniente de infanteria D. Antonio Lopes de la Fuente, cadete que era en aquel tiempo, ha sido hecha prisionera de guerra en el Rio Maho por V. M.; como asi mesmo el destacamento que ocupaba el puesto de S. Juan Baptista de Cadacada en el rio Parime, comandado por el sargento de gastadores Juan Antonio Coelho, fué sorprendido tambien, y conducido por tropa del mando de V. M. en la misma fórma á la villa de Barcellos ó al Gran Pará; y ignorando que causas pueda haber para semejantes procedimientos, pues aun en guerra declarada no son muy usados, maximamente entre tropa de dos coronas que mantienen la paz, como son nuestros Rey y Señor D. Carlos 3º, que Dios guarde, y Su Magestad Fidelisima, y siendo los expresados paises y territorios pertenecientes á la monarquia española, segun tratados solemnes, menos comprendo los fundamentos formales que haya para lo expuesto, sin atender á las fatales consecuencias que de ello han dimanado, como es la sublevacion general de cinco pueblos de indios, que estaba principiando a radicar en los rios Parauá, Parabamusi, Curaricará &c., habiendo perdido en ella alguna tropa, y todo quanto hasta el presente habia trabajado : consecuente á la comission con que me hallo, y las que pueden resultar con estos principios, en cuya inteligencia en nombre de mi soberano hago a V. M. responsable de todo lo dicho, e juntamente intimo á V. M. que evacue y desaloje inmediatamente los puestos que ocupa de la boca del dicho rio Maho Parime arriba, restituyendo y colocando en sus puestos la tropa española que los guarnecia, entregando asi mismo al subteniente D. Antonio Lopes, como al sargento Juan Antonio Coelho, quanto tenia a su cargo, asi de armas, municiones de guerra, ordenes, y demas utensilios etc.; debiendo V. M. retirarse con la tropa y demas de su mando á los establecimientos que le pertenecen, sin pretender cosa alguna de la expresada boca del Maho Parime arriba, pues los terminos de las dos coronas son de la mencionada bocca Parime abajo con veinte y cinco o treinta leguas de distancia, segun la instruccion y ordenes con que me hallo de

mi comandante general el señor coronel D. Manuel Centurion, no habiendo hecho a V. M. presente antes lo expuesto por varios incidentes, que me lo han impedido.

« Espero se sirva V.M. de atender estas razones, e darles el debido cumplimiento, sin dar causa a mayores daños; dejando yo en todo franca la voluntad, y disposicion de mi soberano para lo que haya lugar a la justa y debida satisfaccion que le corresponde.

« Quedo para servir a V. M. rogando a Dios guarde su vida muchos años Ciudad de San Vicente de Guirior 29 de Enero de 1777. B. L. M. de V. M. su servidor Vicente Diez de la Fuente. »

RESPOSTA

« Tendo visto as representações que V. M.^{ca}. se dignou dirigir-me na data de 29 de Janeiro do corrente anno, respectivo ás diligencias que de ordem do meu governador executei nos districtos deste Rio Branco, reaes dominios d'el-rei, meu senhor; respondendo a V. M.^{ca} que sendo subordinado como o sou, me não pertence definir as questões que V. M. . pretende, porque só o póde fazer quem me governa, e como tambem sou sciente que o dito meu Governador já respondeu sobre esta materia ao senhor D. Manoel Centurion, governador de V. M.^{ca}., e que de tudo tem dado conta á côrte de Lisboa, para d'alli passar á de Sua Magestade Catholica, aonde se deve resolver as cousas como mais prudentes parecerem, serão superfluas as diligencias de V. M.^{ca}., porque nem a V. M.^{ca}. nem a mim pertence a definição, tendo de se resolver pelas reaes potencias Fidelissima e Catholica, nossos amos, e sim ficarmos contendo-nos nos limites da boa paz, até chegarem as respeitaveis ordens, com as quaes deveremos deliberar acertadamente.

« Fico para servir e dar gosto a VM.^{ca}. a quem desejo a mais constante saude, e que Deus o guarde por muitos annos. Fortaleza de S. Joaquim do Rio Branco, 1º de Março de 1777. — Philippe Sturm. »

Peço agora aos leitores que observem a conducta do governador hespanhol. A occasião lhe facilitou os meios de observar seguramente as nossas forças, examinar as nossas fortalezas, e espiar os nossos movimentos até o mais interior das nossas provincias. Sabe-se aproveitar utilmente d'esta facilidade. Era-lhe muito sufficiente para o seu ultimado proposito a viagem do capitão seu commissario, a qual lhe fez seguir, subindo o Orinoco: mas além d'isso fez partir outro observador seguindo caminho opposto, para assim examinar o que se obrava no Rio Branco, objecto das controversias. Foi bem claramente conhecida esta politica do governador hespanhol. Despediu ao mesmo tempo o capitão e o soldado: mas este se demorou em S. Vicente quatro mezes, para que a

sua observação distasse da primeira, como assim succedeu, e fossem as informações mais bem verificadas.

CAPITULO VI

Apologia do direito de Portugal sobre o Rio Branco e seu territorio,
em impugnação das pretensões dos hespanhóes.

Talvez que haja quem julgue digressão impropria em uma relação da natureza da que escrevemos tratar n'ella de controversias juridicas. Porém eu, posto que reconheça que assumpto igual peça mais relatar os factos e successos, do que controverter a sua justiça, não pude acabar comigo de deixar de dar alguma parte n'este escripto á minha profissão. Já advertiu optimamente o judicioso Mathias Ayres Ramos (1) que

« Se o autor da historia é jurisconsulto logo faz menção de leis, legisladores, direito das gentes e da guerra : a cada passo acha materia propria para uma larga discussão, e deixando o que pertence á historia, elle mesmo se incorpora n'ella, e entra a mostrar o seu caracter. »

Esta censura terá agora em mim justa applicação; porém eu espero alcançar facil e benigna desculpa na consideração de que não será desagradavel aos leitores verem impugnadas as razões, que por si allegam os hespanhóes depois de as termos referido no capitulo antecedente.

Não entro na discussão, aqui desnecessaria, do direito originario e naturalissimo da invenção e occupação, que é o fundamento do dominio que as nações europeas por aquelles titulos adquiriram na America. D'elle não podem duvidar os hespanhóes, quando por si o allegam. O que os hespanhóes impugnam ou ignoram são os factos d'aquella occupação. Mas estes factos são de notoria e indisputavel verdade. Toda a larga deducção, que dos mesmos fizemos no capitulo II d'esta relação, foi reduzida a prova authentica e legal pelo autor d'este escripto, quando se tratou de a fazer conhecer aos hespanhóes, se com a ignorancia d'aquelles factos quizessem cobrir a sua invasão; como bem o dá a mostrar o governador hespanhol na sua carta.

Do facto pois não devem os hespanhóes duvidar, quando queiram proceder com aquella boa fé com que de tempo antigo foi sempre caracterizada a sua generosa nação (2). Sobre as circumstancias e qualidades destes factos, e sobre o direito que d'elle se deriva, é que se mostra fazem os hespanhóes pender a controversia. Analyseemos pois os seus fundamentos, e na resposta d'elles consistirá a apologia do nosso direito.

Diz o governador hespanhol na sua carta :

« Ya que no hay razon alguna para que la nacion portuguesa pretienda dilatar sus conquistas fuera de los limites á que se

(1) Reflex. sobre a Vaidade, pag. 365.

(2) Justin. Liv. 43.

redujo por los ultimos tratados, que declaran no corresponder a El-Rey Fidelisimo mas terreno que el que hasta entonces hubiese poblado y ocupado en la parte occidental y septentrional de Amazonas y Rio Negro. »

Não podemos saber de que ultimos tratados nos falla. Mas estes tratados, sejam quaes forem, obrigam da mesma fôrma aos hespanhóes a conterem-se no que tiverem povoado e occupado; e não ha razão de se dispensarem d'elles para dilatarem as suas conquistas, e quererem que sómente os portuguezes os observem. E se o governador hespanhol confessa que a Sua Magestade Fidelissima correspondem as terras *occupadas* na parte septentrional do Rio Negro, isso mesmo é confessar que o dito senhor tem o dominio do Rio Branco e do seu territorio adjacente, porque tudo tem sido occupado pela corôa do mesmo senhor, e de que se acha de posse de tempo immemorial; posse radicada em actos positivos, quaes são os deduzidos do capitulo 2.º d'esta obra, e actos notorios e plenissimamente provados. Com que, n'isto mesmo se condemna o governador hespanhol.

A maior parte dos tratados (1), nos pontos de que tratamos, se annunciam geralmente estipulando e promettendo mutuamente segurança do que estiver occupado por alguma das nações. Bem occupado estava o Rio Negro, e não obstante isso os hespanhóes fundaram uma fortaleza na sua margem septentrional, quando precariamente se lhe deu por elle transito para os seus commissarios passarem a conferir ao lugar destinado n'aquelle rio sobre a execução do tratado de limites, que depois se annullou. Se o governador hespanhol se lembrasse d'este tratado, observaria que n'elle se reconheceu que os limites das conquistas das duas corôas, portugueza e hespanhola, n'esta parte de que fallamos, corriam pelos cumes dos montes que fazem as vertentes para o Orinoco da parte de Hespanha, e para o Rio Negro da de Portugal.

O tratado sim se annullou, e é um documento inutil para d'elle derivar direito. Porém deve-se advertir que em um tratado muitas vezes se estipula e promette aquillo de que antes não havia duvida; porque devendo servir semelhante acto para formar regra fixa do que se deve observar por ambas as partes paciscentes, declara-se especificamente o que a cada um deve ficar pertencendo, ainda que fosse cousa de que se não duvidava antes do tratado. Assim, ainda que um tratado se annulle, ficam as cousas no estado, em que estavam antes do mesmo tratado. E que aquelle reconhecimento dos limites pelos cumes dos montes, que dividem as vertentes, fosse feito pelos Hespanhóes, basta apresentar-se o mappa que n'aquelle nação se publicou no anno de 1749 com o titulo seguinte :

« Mapa de los confines del Brasil con las tierras de la corona de España en la America Meridional. Lo que está de color

(1). Vejam-se os de Munster, Westphalia, e o de Utrecht no 5º artigo.

blanco es lo que se halla occupado por los portugueses : lo que está de color de rosa es lo que tienen occupado los españoles. » :

N'este dito mappa se acha o *Rio Branco e Parime* e seu territorio de côr branca, signal, conforme o titulo do mappa, que é da occupação portugueza. E além d'isso corre uma linha de pontinhos assignalando os cumes dos montes por divisão limitrophica. Este documento, dado pelos mesmos hespanhóes, parece que tira toda a duvida sobre o argumento deduzido dos tratados.

Continúa o governador hespanhol dizendo, que no anno de 1773 sahira o cabo Izidoro Rondon a explorar o Parime e Maho que :

« En tan dilatado curso, como el de aquella prolixa exploracion, no vieron, ni hallaron dichos españoles portugués alguno, ni vestigio del menor establecimiento de esa nacion. »

Podemos affirmar que este é o maior ou todo o forte do argumento dos hespanhóes; porque com elle combatem diametralmente o fundamento da posse e occupação portugueza : isto é, negam o facto. Porém a resposta não deixará hesitação alguma n'este ponto.

A substancia d'este argumento se encerra em que não se achando estabelecimentos alguns portuguezes n'aquelle rio de que se trata, posto que os portuguezes o descobrissem e primeiro navegassem que os hespanhóes, não se póde por esta razão dizer occupado, possuido e dominado pelos portuguezes.

Claramente se conhece que os estabelecimentos de que quer fallar o governador hespanhol são povoações, porquanto são estes os estabelecimentos que podem deixar vestigios, ou perpetuarem-se. Os estabelecimentos para pescarias, apenas consistem em uma cabana, que de um anno a outro se arruina. O mesmo para a colheita dos generos dos bosques. E para a redução dos indios extrahidos para outras nossas povoações (importante e ultimado fim até agora da occupação da parte superior do Rio Branco) não ha necessidade de estabelecimento algum : as proprias embarcações do transporte são as feitorias, armazens e a fortaleza.

Mostremos já, que posto que os portuguezes não tivessem até agora formado povoações no Rio Branco, nem por isso deixam de o ter occupado, possuido e dominado.

A posse se adquire com o animo e corpo. Este principio, inculcado por uma lei civil, é igualmente de direito natural. A conservação da posse continúa pelos mesmos modos; mas comtudo tem o animo n'este particular grandes partes.

Supposto este principio, lembrar-nos-hemos de outro. O uso a que se destina a cousa occupada é o que determina a forma da occupação. Occupa-se por exemplo o mar para a pesca, para a navegação, e para outros objectos de que póde d'elle tirar-se utilidade, porque este é o uso.

Não devo omitir a este proposito as elegantes palavras do sabio e erudito Van Bynkershoek no capitulo 4.º do seu tratado *de Dominio maris* :

« Possessio autem cum in usu consistat, diz o citado author, imo sit ipse usus, ut Cujacius probavit in *Parat. ad Tit. C. Cod. de acq. et ret. poss.*, satis intelligimus, *usum maris*, si adsit affectio domini, *pro possessione* esse habendum. Atque ille usus cum unice absolvatur navigatione, quemcunque demum ea fructum fert, constat, *solam navigationem heic fungi vice possessionis*, uti Cœpolla, Gryphiander aliique juris magistri recte observarunt. »

E no capitulo 1.º do mesmo tratado refere as palavras de Christiano Thomasio que não são menos adaptaveis a dito proposito.

« Res immobiles, diz Thomasio, quæ sunt nullius, occupatæ esse censentur, si cæptæ sunt custodiri, aut si cæperim solo uti ad id, ad quod destinatum est natura et usus durat. »

Demos agora applicação a estes indubitaveis principios.

E' por elles evidente que o occupante póde dar o uso que lhe parecer á cousa occupada. Descobriram e occuparam os portuguezes o Rio Branco, navegando-o, utilizando-se da pesca em que abunda, colhendo os fructos das suas matas, extrahindo indios para as suas povoações, e emfim destinando-o para outros usos e fins, a que o tempo e as circumstancias (de que ninguem póde ser juiz mais que o proprio Soberano) (1), não deram lugar a executar-se. Mas nem por isso se continuou menos a posse no *animo*, e no *facto*, ainda que n'aquelle rio se não estabelecessem povoações, porque ninguem poderá dizer que sómente em iguaes estabelecimentos consiste a occupação e posse, quando podem diversificar os usos e os destinos á vontade do occupante.

Nem tão pouco é necessario, para que uma cousa seja occupada e possuida, haja em todas as suas partes uma actualidade presentanea de actos possessorios.

« *Conservatur possessio*, diz o citado Thomasio no mesmo lugar, *quandiu continuatur custodia, etiam si non incumbam possessioni, sed abeam, etc.* »

O mesmo Bynkershoek (esta luz refulgente da jurisprudencia) se explica a este respeito com palavras tão solidas, como elegantes. Diz assim : « Neque enim desidero, vel desideravi unquam, ut tunc demum videatur quis possidere, si res mobiles, ad instar testudinum, dorso ferat suo, vel *rebus immobilibus incubet corpore*, ut *gallinæ solent incubare ovis*. Proter animum possessionem desidero, sed *qualemcunque*, quæ probet, mo nec corpore desiisse possidere. »

É tambem certo que a occupação, e posse de um territorio consiste

(1). Vattel. *Droit des gens*, liv. 2, cap. 4, § 54, et seg. Wolff., f. I. I. N., § 1089, e l. 121.

no animo de o apprehender todo, posto que se não entre e corra particularmente cada uma das suas divisões e districtos : assim como se possui um predio, sem que se entre em cada uma das suas partes ou dependencias. Não posso dispensar-me de allegar para próva desta asserção, as terminantes e judiciosas palavras do jurisconsulto Paulo no l. 3 § 1 ff. de acquir. vel amit. poss. :

« Quod autem diximus, et corpore et animo adquirere nos debere possessionem, non utique ita accipiendum est, ut qui fundum possidere velit, omnes glebas circumambulet : sed sufficit, quamlibet partem ejus fundi introire, dum mente ac cogitatione hac sit, uti totum fundum usque ad terminum velit possidere. »

Não pretendo servir-me d'esta lei como de autoridade decisiva n'este ponto. Conheço quão pouco peso deve ter a decisão de uma lei civil nas controversias do fôro do direito das gentes. Porém o modo de philosophar do consulto, seu autor, com um fundamento claro na razão natural, a faz applicavel a estas illustres questões. Para proteger este discurso, chamo novamente o irreprovable e autorizado testemunho de Bynkershoek, no livro 1º. das suas *Questões de direito publico*, onde no cap. 6º. se explica na forma seguinte :

« Ex ratione igitur despiciendum est, quæ proprie sit immobilium possessio, bello occupata, etiam totum occupari et possideri, si is sit occupantis animus, et ita quoque Paulus noster definit. in l. 3. § 1. ff. de Acq. vel amit. poss., *neque id civile magis, quam naturale esse*, et res ipsa, et usus, optimus docendi magister, satis ostendum. Possessio consistit in occupato, et quod occupatur, jure naturali in potestatem nostram redigitur; occupatum autem intelligitur etiam id, quod *manibus vel pedibus nostris undiquaque contrectatum non est*, si nempe ita sedeat occupanti, et natura rei exigat, ut in agris et fundis. Si putes aliter, non facile dixeris, quid occupatum possessum ve sit : nam, si omnia contrectari velis, neque superficiem fundi contrectasse sufficet, sed necesse erit, omnes glebas non tantum circumambulare, sed effodere. »

E no fim do citado capitulo refere o mesmo autor varios exemplos de casos a proposito.

Se estas razões desvanecem demonstrativamente o argumento do governador hespanhol, julgue-o quem imparcialmente as ler.

Seguir-se-hia agora responder tambem á representação do commissario D. Antonio Barreto : mas ella na sua essencia se reduz ao que se contém na carta do seu committente. Não deixarei porém de notar o engano, ou para melhor dizer ignorancia, do dito commissario, quando livremente assevera :

« Que en conformidad de ellos (os ultimos tratados) los comisarios de España y Portugal, destinados por ambas cortes para el senalamiento de limites de Rio Negro, y sus vertentes, convenieron y acordaron no pertenecer a Su Magestad. F. mas tierras que las que hasta entonces hubiese poblado y ocupado en la parte occidental y septentrional de Amazonas y Rio Negro. »

Primeiramente, os commissarios de que se trata não chegaram a conferir, nem a verem-se, como é notorio. Como haviam depois convir e accordar no que se pretende? Em segundo lugar : Os commissarios deviam observar á risca o tratado, para cuja execução eram deputados. O tratado no art. 9. determinava os cumes dos montes por limites, com a declaração que nenhuma das duas potencias poderia fortificar aquelles lugares. Como logo os commissarios se deveriam intrometter a fugir d'esta natural e facil divisão e assignalação? Esta ignorancia do dito capitão hespanhól é tanto mais conhecida, quanto o governador não adianta esta circumstancia, fundando-se unicamente nos tratados.

Emfim as armas são a ultima razão dos reis. Concluo este capitulo com o pensamento de um homem de grande engenho (1) fallando das obras de Barbeyrac, Grocio e Pufendorff :

« Parece, diz elle, que estes tratados de direito das gentes, da guerra e da paz, que nunca servirão para algum tratado de paz, nem para alguma declaração de guerra, nem para segurar o direito de algum homem, servem unicamente de consolação aos póvos dos males, que tem feito a politica e a força. Fazem conservar a idéa da justiça, como os retratos a das pessôas celebres que nunca vimos. »

CAPITULO VII

Digressão sobre os verdadeiros motivos da invasão dos hespanhóes no Rio Branco
Noticia occasional da Laguna Parime, ou Dourado.

Persuado-me que não é necessario recorrer a conjecturas para virmos no conhecimento dos motivos de tão assiduas e incessantes diligencias dos hespanhóes, para invadirem o Rio Branco. Bem claramente expressam estes admirandos motivos o governador D. Manoel Centurion na carta, e D. Antonio Barreto na representação, que ficam escriptas no cap. 5º. D. Manoel diz : que o commandante de Guirior o informa, que havia alli chegado um indio capitão d'aquella povoação, que com outros motivos havia ido de pratico de outra expedição.

« A la laguna Parime, y cerro Dorado haciendole relacion de que á la retirada de la tropa, evacuado ya el reconocimiento y ocupacion que iba a hacer de otra laguna y cerro, &c. »

(1) Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, tom. 4, des écrivains, verb. Barbeyrac.

Na mesma carta, fallando da expedição do cabo Izidoro Rondon, diz que o dito cabo remontára pelo rio Máho (Tacutú) « hasta aproximarse á la laguna Parime. » Com isto se conforma o que diz o capitão D. Antonio Barreto na sua representação; e sómente accrescenta que o cadete D. Antonio Lopes, fizera o mesmo gyro « hasta reconocer la laguna Parime y cerro Dorado. »

Querem pois fazer-nos crer os hespanhoes que o fim de tão cansadas diligencias era a descobrir aquelle decantado e famosissimo logo *Dourado*, por outro nome *Parime*, objecto de tantas fadigas depois do descobrimento da America até o presente, e que com effeito o chegaram a descobrir.

Confesso que não sei se mais move a ira, ou provoca o riso, ouvir pronunciar em serio tom que se chegou a descobrir a *Laguna Dourada!* Os leitores entendidos, a quem a boa philosophia ensinará a negar um factó, sómente pela inverosimilidade absoluta de sua existencia, nunca acreditarão, por mais que os persuadam, que elle existe. Trarão á memoria o que ensina a lógica, das *chimeras* e dos *entes da razão*. Facilmente, dizem os lógicos, podemos unir no entendimento as idéas do *ouro* e do *monte*, e formar a imagem de um *monte dourado*, que não existe senão na cogitação. Tal é a idéa dos hespanhões sobre o *Serro Dorado* e *Laguna Parime*, que não passa de um ente da razão e chimera. Os que não tiverem sufficiente instrucção da historia decantada da *Laguna Dourada* poderão comtudo ficar illudidos com as asseverações que acham escriptas nas cartas dos dois hespanhões de que fallámos. Porém eu os allivio já desta illusão.

Tal descobrimento se não fez. O autor d'esta relação examinando (por assim lhe ser ordenado) os hespanhões da expedição do cadete D. Antonio Lopes, o que pôde alcançar dos mais circumstanciados e repetidos exames foi que lhe ficava proxima a procurada *laguna*; mas nunca que foi vista por alguém.

Já no cap. 3º. deixamos relatada a viagem d'aquelle cadete e o seu malogrado intento. Depois d'este successo penetraram as escoltas do nosso destacamento até onde chegou o dito cadete, praticáram e praticam os indios de todos aquelles districtos; do que se tem sim alcançado noticias de lagos, e serras, mas não douradas. Sirva pois esta verdadeira historia de impugnação ao que se diz nas duas citadas cartas hespanholas. E passemos já, para mais illuminarmos alguns entendimentos, a descobrir o arcano mythologico da *Laguna Dorada*. Não será esta digressão desagradavel a alguns leitores: a aquelles a quem não fôr nova a historia, não deixarão de folgar de renovarem a sua lembrança com o ultimo estado dos progressos de tão decantada descoberta.

Os escriptores hespanhões que seguem o opinião da existencia da *Laguna Dorada* (1) dão por certo que no interior da Guyana se acha um grande lago, a que commumente chamam « El Dorado ». A's margens d'este lago, finge a sua ardente imaginação, está situada uma cidade

(1) Fr. Pedro Simon e Antonio Herrera negam a existencia do lago Dourado.

chamada — Manóa del Dorado — cuja soberba e riqueza excede a todas as do mundo. O que os hespanhóes referem desta cidade transcende as mais subtilizadas hyperboles dos poetas. Como me explicarei? Tudo é ouro nesta cidade : moveis de casa, instrumentos economicos, e em fim tudo é ouro (1). Conta-se que os Indios refugiados do Perú, para se livrarem da dominação hespanhola, foram os Nemrods d'esta cidade. Que fatalidade, se ainda assim não escapam! Ao menos, não á boa vontade dos hespanhóes.

Na verdade se existisse o Lago Dourado era digna empreza de tão cançados desvelos. Desde o anno de 1536, se acham os hespanhóes encabeçados da existencia do Dorado. E d'esta época principiaram as expedições até o dia de hoje. Quem quizer ver uma miuda relação d'estas expedições consulte a Laet (2). Contam-se mais de sessenta, e todas infelizes, apezar de immensas despezas.

O Padre Gumilla (3), superior das missões dos jesuitas no Orinoco, é o ultimo escriptor hespanhol que, persuadido da sua real existencia, escreveu do *Dorado*, nos refere as principaes expedições. Estas foram do Perú por Pizarro, de Quito por Ordaz, e do novo reino de Granada por Quesada e Berrio; mas todas infaustas e mallogradas. Em 1541 se seguiu a de Orellana, que motivou verdadeiro conhecimento do Rio Amazonas. Succedeu a segunda tentativa de Ordaz, ao qual o imperador Carlos V concedeu privilegio exclusivo do descobrimento do *Dorado*. O unico fructo que se colheo d'esta diligencia, uma das mais dispendiosas, foi a fundação da cidade de Guyana no Orinoco. No sobre-dito anno foi a viagem de Philippe de Utre, o qual a seguiu pelo rio *Guabiari*, um dos que desaguam no Orinoco; mas repare-se, diametralmente opposto ao lugar em que agora se procura o *Dorado*.

Do Perú sahiram Orsua, Gusman e Aguirre, e concluíram sem fructo algum do que pretendiam : ficando os primeiros dous mortos tyrannamente n'aquella diligencia. En 1569 sahiu de Hespanha Pedro da Silva com tres náos; chegou á provincia de Venezuela, mallogrando porém o seu intento, o qual novamente tentou, e morreu infelizmente nas boccas do Orinoco. Houve n'este mesmo tempo a expedição do capitão Serpa, que teve igual e lastimoso fim que a de Pedro da Silva.

O mesmo escriptor que nos suggeriu estas noticias anima com ellas a sua credulidade sobre a existencia do *Dorado*. Vai procurar os vestigios da viagem de Utre, que diz observou no anno de 1721 — que um missionario antigo d'aquelles districtos (Quabiári e Orinoco), por onde Utre seguiu a sua viagem, praticára com elle Gumilla n'este ponto; e que o mesmo missionario estivera sempre firme, *en que aquel era el rumbo para ir al Dorado*; acrescenta que vira um indio, chamado Agostinho, o qual na idade de quinze annos, fôra captivo na cidade de *Manoa del Dorado*, ó *Enaguas*, aonde estivera quinze annos, e fugira depois com

(1) Un territorio con peñascos, y guijarros de oro, diz Gumilla.

(2) João de Laet, *Historia do Novo Mundo*.

(3) *Orinoco illustrado*, p. I, cap. 25, edic. de Madrid, 1741.

outros para o Orinoco; que o indio, não sabendo hespanhol, dava nomes a varios sitios em hespanhol os quaes nomes sómente Utre podia ter posto na sua viagem: e finalmente affirma com todo o sério o Revm. padre Gumilla, que o mesmo indio Agostinho, *pintaba muy por meno: el palacio de el-rey, los palacios y huertas para su diversion en el campo.*

Deixo de referir outros argumentos do dito padre, com que pretende fazer passar por verdadeira a existencia do *Dorado*. Os que acabo de resumir dão bastantemente a conhecer os talentos philosophicos do seu autor, e apenas merecerão credito entre a mais rude plebe. Sómente porém farei lembrar que o rumo da viagem de Utre é inteiramente opposto ao que agora seguiram os novos exploradores do *Dorado*; ao mesmo passo que Gumilla nos diz « *y asi creo que de todos los que buscaron el Dorado, el que mas cerca estuvo de él fué Utre.* Bastaria tambem, para fazer mais patente as contradicções do referido escriptor, a equivocação da palavra *Enaguas* com que quer significar a nação *Umaudá* por outro nome *Cambéba* que habita o rio Amazonas; rumo bem diverso do que se seguia agora a procurar o *Dorado*.

Passo já a relatar as diligencias sobre o descobrimento do *Dorado* feitas por outras nações. De todas a mais famosa é a do sabio e valoroso Raleigh, inglez de nação, o qual desde o anno de 1584 até 1616 se occupou em varias expedições á América, sendo dirigidas algumas d'ellas ao descobrimento do *Dorado*. Perdeu a seu filho em uma d'estas expedições; e emfim debaixo do pretexto da inutilidade da sua empreza foi mandado degolar por Jacob I, mas á instancias do embaixador de Hespanha (1).

A expedição de Keymise, tambem inglez, foi igualmente inutilisada. O mesmo succedeu á expedição de Mathan, que havia sido mandado por Raleigh. Os hollandezes tambem intentaram o descobrimento do *Dorado*, diligencia que no anno de 1741 executou Nicoláo Horstman, o qual partindo das colonias hollandezas da Guyana, depois de grandes trabalhos e inutilisado o seu primario fim, foi unicamente feliz em encontrar a correnteza do nosso Rio Branco que lhe facilitou casualmente a passagem para o Rio Negro, e d'este para o Pará.

Esta era a ultima expedição de que havia certa noticia se fizesse na indagação da tão decantada *Laguna Dorada*. Gumilla, que escrevia em 1740, nos não refere outras da parte de Hespanha. Póde-se crer que já estariam os hespanhóes desenganados pela successiva inutilidade de tantas expedições frustradas. Este desengano parece que bastava que a sã philosophia o produzisse, sem que uma custosa experiencia obrigasse a reconhecê-lo. Mais ainda, no philosopho, no illuminado seculo 18º, nos nossos dias, ousa o governador hespanhol D. Manoel Centurion anhelar com diligencias repetidas a invenção d'esta chimera ou d'esta pedra chrisopeya das descobertas. O exito d'estas diligencias, se tem visto, foi semelhante ao das primeiras. Não merecem na verdade refu-

(1) *Dictionnaire hist. portat.*, palavra, *Raleigh*.

tação séria, como sonhos de febricitantes (1) : ou ao menos só lhe podem servir de adequada resposta as ironias de Voltaire, no seu *Candide*.

Eis aqui pois quaes foram os verdadeiros motivos dos hespanhóes invadirem o territorio do Rio Branco, pelo que elles confessam. Se foi porém unicamente pretexto, não sei decifral-o.

CAPITULO VIII

Novos estabelecimentos portuguezes no Rio Branco.

Pelo uso, que se tinha dado ao Rio Branco, parece que se considerava ou reservava como util viveiro de lucrosas commodidades para as povoações, principalmente do Rio Negro. Depois da descoberta d'aquelle rio haviam sido continuas as entradas ao mesmo, a praticar indios para se estabelecerem nas povoações do Rio Negro, alem dos que se transportavam á capitania do Pará, colher cacáo de que abundam as suas ilhas, pescar tartarugas e toda a qualidade de peixe, fabricar azeite dos ovos de tartarugas, e emfim extrahir madeiras, cascas, rezinas, etc. Porém formar povoações ás margens d'aquelle rio, ou no seu territorio ainda não parecera conveniente.

E' certo que no governo do general Francisco Xavier de Mendonça Furtado, determinou Sua Magestade a construcção de uma fortaleza n'aquelle rio; a causa da inexecução d'esta ordem não pude averiguar. Estou comtudo certificado que não fugira da intenção d'aquelle general e dos mais que lhe succederam fortificar e povoar o mesmo rio. O general Fernando da Costa de Attaide Teive, mandou no anno de 1766 explorar e vigiar não sómente este rio, mas ainda alguns dos seus braços; diligencia de que já no capitulo 2º. fallámos. Quanto á sua povoação, propôz-se ao Governador da Capitania, Joaquim Tinoco Valente, pelo ouvidor Antonio José Pestana : não foi porém attendida esta proposta.

O general emfim João Pereira Caldas, depois dos movimentos de que temos tratado, mandou não somente fortificar mas povoar o Rio Branco.

O lugar mais proprio que sempre se conheceu, para a construcção de uma fortaleza era o da união dos dous rios *Uraricoéra* e *Tacutú*, porque d'aqui se dominava, quanto era possivel, a entrada dos mesmos; pela parte do *Uraricoéra*, a respeito dos hespanhóes e pela do *Tacutú*, pelo que tocava aos holandezes.

Assim se executou : o terreno porém pediu que se edificasse sobre a margem do *Tacutú*.

A carta geographica, que vai no fim d'esta relação, mostrará a sua verdadeira situação. Foi esta obra edificada conforme o risco do engenheiro Filippe Sturm, que assistiu a ella em quasi todo o tempo que durou

(1) « Velut ægri somnia, vanæ, fingentur species. » Horat. d'*Ars. poet.*

a sua execução. No seu pequeno ambito se acha com todas as commodidades de quarteis, casa da polvora, etc.

Ao mesmo passo que a obra da fortaleza se ia proseguindo, se principiaram a reduzir as nações de indios d'aquelles districtos, e a formarem-se as povoações nos lugares que pareceram mais commodos, pelas margens dos dous sobreditos rios e do Branco. Esta diligencia não custou mais do que emprehendel-a. Parece que suspiravam aquelles indios pela nossa sujeição. Deram logo a conhecer quanto dependiam de nós; porque, posto que os hollandezes os soccorressem de algumas cousas, era a troco de escravos: porém na sujeição portugueza, sem tão violentos meios, alcançavam o que desejavam, já da real magnificencia, já do fructo da sua industria, que lhes animava e facilitava a ordem de administração civil que lhes propunhamos.

Quanto á religião, como elles não professam alguma, facilmente admitiram a nossa, dando com muita alegria e promptidão os seus filhos ao sagrado baptismo, e mostrando os pais não menor desejo de o receberem.

Fundou-se na margem oriental do rio Tacutú uma povoação com o nome de S. Phillippe. Fica em situação commoda e muito proxima á fortaleza.

No rio Uraricoéra, dous dias de viagem por elle acima e na sua margem austral, se estabeleceu a povoação de Nossa Senhora da Conceição, a mais populosa de todas.

Inferiormente ao lugar da união dos ditos dous rios se fundaram as duas povoações de Santa Barbara e Santa Izabel; a primeira a tres horas de viagem, e a segunda a seis, pelo rio abaixo, partindo da fortaleza.

Na margem occidental do Rio Branco, e defronte da foz do rio *Uanuaú*, se fundou a povoação de Nossa Senhora do Carmo.

Estas são as povoações que se acham estabelecidas até o fim do anno de 1777. O verdadeiro lugar da sua situação o mostrará a carta geographica; assim como indicará o numero dos habitantes o mappa junto.

Não estão ainda reduzidas todas as nações d'aquelles contornos. Espera-se porém, com fundamento, que não ficará alguma das conhecidas que não acceite a sujeição portugueza. Feliz vaticinio, se comprehender a nação *Cariponú*, a mais barbara e mais guerreira d'aquelles paizes.

Se é glorioso communicar os beneficios da admiravel instituição da sociedade civil aos povos selvagens, e a quem, assim se pode dizer, dá novo nascimento, que duplicada gloria não resulta de lhes fazer conhecer a verdadeira religião? Eram aquelles povos conhecidos por nós; moravam nas nossas visinhanças; facilimo o accesso á sua habitação: mas, não sei porque nocivas causas, se escurecia da nossa lembrança ir conquistál-os, isto é, ir fazel-os homens civis e homens christãos! Se o campo era largo e inculto, tambem não faltavam operarios. Pelo que todo o obstaculo era a negligencia. E prouvéra a Deos que ella se não tivesse estendido no Rio Negro a outros importantes objectos!

CAPITULO IX

Dá-se noticia das nações de indios habitantes do Rio Branco, e dos seus usos e costumes.

As cinco povoações, que ficam numeradas no capitulo antecedente, são compostas das principaes nações de indios que eram conhecidos nos districtos do nosso Rio. Porém ainda existem *tribus* d'estas ditas nações que não estão reduzidas por terem diversos e mais remotos domicilios.

As nações pois que habitam aquellas povoações são as seguintes : *Paraviana, Uapixána, Sapará, Aturaiú, Tupicari, Uaiumará, Amaripá, Pauxiana.*

As nações conhecidas, mas que ainda se não acham reduzidas, são as seguintes : *Cariponá, Macuxi, Uaicá, Securi, Carapi, Sepurú, Umaiana.* A estas (se acreditarmos as fabulosas tradições dos indios *Paravianas*) podemos acrescentar a nação *Tipiti* e a *Guariba-Tapuya*. São os indios muito dados a contos maravilhosos que costumam revestir de circumstancias, umas verosimeis, outras que logo mostram a sua falsidade; mas sempre cobertos com o veó escuro, e que occulta a verdade debaixo da fabula. Da nação *Tipiti* dizem que são uns indios altos e magros em tal forma que parecem esqueletos, e antropophagos. A nação *Guariba Tapuya*, dizem que tem rabo como o macaco chamado *guariba*. Eu me não atreveria a escrever estas cousas, se com ellas não quizesse fazer conhecer o genio dos indios, tão inclinados a tradições mentirosas.

Entre todas as referidas nações a dominante é a *Paraviana*, da qual escolheremos os principaes usos e costumes, que pela maior parte differem pouco dos das outras.

Primeiramente os distinctivos d'estas nações são os seguintes : os indios da nação *Paraviana* trazem um risco preto da testa até á barba e outro que sahe dos cantos da bocca até á face.

Os indios da nação *Uapixana* e *Macuxi* furam o beijo inferior, e no orificio introduzem, como ornato, um osso do animal *capivara* : e os dentes d'este mesmo animal lhes servem de pendentes das orelhas.

Os *Saparás, Uaiumarás* e *Pauxianas*, ornam o peito com riscos, que com direcção obliqua vão terminar ás costas. Trazem tambem as orelhas furadas e nos burácos pedáços de frechas; as mulheres porem lhe introduzem o caroço da fructa *tucumú*. Aquelles riscos são feitos com espinhos agudos e lhe espremem o sumo de uma certa folha que deixa o signal preto e perpetuo.

As mais nações não tem distinctivo algum. Todas ellas não usão de vestido; o que é commun ás nações selvagens da America Meridional. Porém os *Paravianas, Macuxis* e *Uapixanas* se cobrem por diante com uma facha pendente de panno de algodão. E as mulheres se ornam exquisitamente de missangas grossas pelos braços, pernas, e

outros ao tiracól: e por diante usam de um avental tecido de missangas. O que melhor se conhecerá pelo debuxo que vai junto a esta relação.

As mulheres dos *Saparás*, e outras nações, usam das fachas de algodão: os homens das folhas e olho de uma palmeira. Todas estas nações são atheistas. Com tudo os *Paravianas* conhecem um ente com o nome de *Mauari*, que ao mesmo tempo que adóram como Deos, lhe applicam noções absurdas, porque dizem que escapára do diluvio universal; que vendo-se só creára uma mulher para sua companhia, formando-a da rezina de uma arvore. Dão tambem noticia de um espirito máo a que chamam *Umauari*.

Conhecem um grande numero de estrellas a que dão seus proprios nomes. Contam os mezes pelas luas. A sua lingua he de facil pronunciação por causa das muitas vogaes longas. Por exemplo, ao Sol, chamam *Veíú*; á Lua, *Noné*; ás estrellas, *Siricurú*; ás pleiades, *Turramani*; ao arco iris, *Cauaranari*, que quer dizer cousa de muitas côres; ao trovão chamam *Carapiri*, isto é, estrondo medonho; ao raio, *Ui-ui*, que quer dizer pedra do trovão; ao relampago, *Uarucuru-anari*, que significa cousa espantosa.

Usam a pratica judaica da circumcisão; porém é somente entre os mais distinctos e abalisados. Executa-se esta operação na idade de nove annos dos circumcidados. Prepara-se uma grande festa, ou beberronia: apresenta-se o circumcidando, todo enfeitado de missangas, e logo um abalisado faz uma oração ao congresso, que tem por principal assumpto o louvor do proprio orador; manifestando as suas grandes acçoês militares, a sua continencia e que tem matado muitos brancos. O que dito faz a operação, cortando uma pequena parte do prepucio ao circumcidado e lhe impõe o nome de alguma fera, peixe, ou arvore. O circumcidando tem na mão um cabaço de bebida o qual com impeto arremessa á terra, e de repente foge a esconder-se no mato aonde se conserva de dia por espaço de um mez, vindo unicamente de noute á sua pousada, e isto ainda por um modo disfarçado.

O rito dos seus funeraes é o seguinte: junta-se um grande numero de pessoas na casa em que se acha o cadaver. Um dos mais abalisados faz a oração funebre. Relata toda a vida do defunto, as suas generosas façanhas e acçoês; tudo isto é por modo de um canto lugubre, mas muito desentoadado. Os assistentes correspondem com a mesma desentoadação; na mesma casa se sepulta o cadaver, e por oito dias consecutivos duram as exequias, fazendo-se a mesma cerimonia do pranto á meia noute, na madrugada, e ao meio dia. Os parentes tomam o luto, que consiste em cortar o cabello, desprezar os seus atavios de missangas, e pintarem-se de preto. Porém findos os oito dias, se solemnisa uma festa dansando-se sobre a sepultura e derramando sobre ella grandes porções das suas bebidas. Pegam nos moveis do uso do defunto, dançam com elles, e depois os queimam; com o que se acaba a festa.

As suas festas são umas computações apparatusas. Ao som de flautas e tamborinhos se agitam em movimentos circulares, até que cedem

á violencia da bebida e fadiga. Acompanham estas danças com cantigas ao seu modo. Porei aqui huma cantiga bachica em lingua Paraviana :

Uauá xicarú, xicarú
Priué, priué
Carimanarú
Yacámená, yacámená
Aritarú, yacámaná.

O sentido d'esta cantiga é o seguinte : Em quanto estamos com saude, brinquemos e cantemos ; porque quando estivermos doentes, não podemos brincar, nem cantar.

São estas nações governadas pelos seus chefes, e que os portuguezes chamam Principaes. A sua autoridade, posto que despotica, é comtudo limitada em certos casos. Não ha entre elles leis civis ; porque não existe o objecto que as faça necessarias. As criminaes consistem em punir alguns delictos mais enormes. Entre os *Paravianas*, o homicidio e a feitiçaria têm pena de morte. Os outros delictos menores se castigam fazendo metter o criminoso em banhos de pimentas de insoffrivel ardor. Este é o castigo dos adulteros. As adúlteras são atormentadas com a applicação de uma especie de formiga, cujas picadas causam vivissimas dôres.

O furto se castiga fazendo ao ladrão certas incisões nas costas, e depois vai para o banho das pimentas : se é mulher se lhe applicam as formigas.

Os casamentos se fazem com a autoridade do Principal. Conduz a noiva a sua *hamáca* para a casa do noivo, celebra-se uma bebedeira solemne, e está o casamento feito. Não é licito a cada homem ter mais que uma mulher ; o Principal porém toma as que quer, mas no titulo de casadas.

Todas as referidas nações são guerreiras e valorosas. A causa das suas guerras é fazer escravos para vender aos hollandezes. Usam de frechas hervadas e armas de fogo que lhes vendem os mesmos.

Mas entre estas nações a mais belicosa e mais tyranna é a *Cariponú* ; é a que conserva o maior commercio de escravos com os hollandezes, recebendo em troco armas de fogo, de que se acha armada quasi toda a nação, e usando principalmente dos bacamartes. Esta nação é antropophaga e faz guerra a todas as mais.

Podéra dilatar-me em descrever outros usos e costumes d'estas nações ; mas além de serem de pequeno interesse á observação de um philosopho, os indios da America Meridional observam pela maior parte, os mesmos usos e costumes, e estes se acham escriptos em uma infinidade de autores de viagens, em todas as linguas.

CAPITULO X

Breve nomenclatura dos animaes, plantas e mineraes, que se acham no territorio do Rio Branco.

Em dous pontos tenho de prevenir aos leitores sobre a materia do presente capitulo. O primeiro, que se deve tomar ao pé da letra o titulo

d'elle. Não desejo prometter e faltar depois á promessa. Não se deve esperar de mim um tratado de historia natural, com as descripções expressadas em termos technicos, com a ordem scientifica das classes, e com as divisões e especies. Nem eu me acho com a instrucção necessaria para o desempenho de igual obra, nem em circumstancias de a executar. Prometto unicamente um catalogo simples, e esse nem ainda completo. O fim d'esta relação é dar uma idéa do todo, e quanto possa ser das partes do vasto territorio que é o seu objecto. N'este plano entrava necessariamente descrever tambem o que toca á historia natural d'aquelle paiz; porém não sendo com tudo o fim primario, merece desculpa não se tratar com toda a perfeição : é por isso bastante uma nomenclatura. O segundo ponto, em que devo prevenir os leitores, consiste em advertir que os animaes ou plantas aqui nomenclaturadas, não são proprios e particulares ao territorio do rio Branco. Faço de tudo menção por se achar n'aquelle rio ou paiz; mas não por lhe ser exclusivamente proprio. Com estas advertencias principiarei o meu catalogo.

DIVISÃO 1ª. — *Reino animal.*

§ 1º — Quadrupedes.

Anta, o mais corpulento animal da America Meridional : veado grande de campina, com arvores; veado vermelho do mato, sem pontas; veado pequeno com pontas sem ramos. Onça malhada, onça vermelha, onça preta, onça de malhas grandes, maracajá ou onça pequena de quatro variedades : 1ª malhada, com a ponta das orelhas brancas; 2ª vermelha; 3ª preta; 4ª pintada de malhas miudas. N. B. — Conforme o systema de M. de Buffon, não ha na America a onça verdadeira, e por isso o citado naturalista applica aos referidos animaes, que nós chamámos onça, os proprios nomes americanos na lingua *tupinambá*, a dominante do Brazil. Assim lhe chama *jaguár*, que deriva da palavra *juauarité*. Faz duas especies differentes da onça malhada e onça vermelha. Porém note-se, que não é mais que uma variedade; porque a onça vermelha, e a malhada copulam mutuamente, ou seja femea ou macho. Muitas vezes se vê huma onça com filhos malhados e outros vermelhos. Ora, conforme os principios do dito Buffon, quando dous animaes copulam, e os filhos depois não são estereis (como o mulo, ou a mula) é signal da identidade de especie. Isto é o que succede nas onças americanas.

Tamanduá-uassú, Tamanduá-í, Tamanduá simples e de duas variedades, amarello e preto. Avará ou raposa, Capivára ou porco d'agua. Paca, a que se póde chamar a lebre americana. Cotía ou coelho americano. Talú, de tres especies. Irára ou papamel; são cinzentos, e raiados de branco, o que é proprio ás d'este paiz : é especie de Fuinha. A coti-purú, de tres especies. Taiassú e taititú : são duas especies de porco montez americano. Coati, de duas especies. Epené, cotía de rabo e propria ao territorio do Rio Branco. Lontra, cão montez.

Macacos.

Guariba, preta e parda. Macaco de prego, grande e pequeno. Caiarára. Macaco de boca preta, de duas variedades. Cuxiú de grande topéte e rabo felpudo. Uaiapeçá, de duas variedades. Coatá de duas variedades, preto e cinzento. Hiá, ou macaco noctambulo. Jupará, ou macaco noctambulo de maior corpulencia. Saguim. Mucura, de duas especies. Ratos de duas especies.

§ 2º — Reptis terrestres.

Giboya de duas especies.

N. B. — A palavra giboya é composta de *gi* et de *boya* : a de boya é a que corresponde á cobra.

Surucucú, venenosa, e de duas especies. Cobra de colfa. Cobra de arára, venenosa. Cobra de uacanuá, venenosa, Cobra de papagaio, venenosa. Jara-ráca, de tres especies : é a vibora americana. Cobra de sacaf : assim chamada por ser cumprida e muito delgada. Boyapeba, venenosa. Cobra de coral, venenosa. Cobra de cascavel, venenosa. Caninana. Cobra de duas cabeças : são de duas variedades. Cobra de jabuti, venenosa. Cobra de sapo venenosa.

Lagartos grandes e pequenos.

Lesmas, tres especies.

Sapos, tres especies.

N. B. — Borboletas, besouros, gafanhotos e outros insectos e bichos são innumeraveis.

§ 3º. — Animaes aquaticos. — Quadrupedes.

Jacaré, de duas especies ; é o crocodilo : os d'esta parte da America são de extraordinaria corpulencia e ferocissimos. Camaleão, de duas especies.

N. B. — O Jacaré e o camaleão são propriamente amphibios.

Vacca marinha. Peixe boi, ou Monati, que todos os tres nomes se dão ao grande animal, que significam ; o qual não tem de peixe mais do que viver n'agoa : abundam nas vertentes e lagos do Rio Branco. Bôtos, de duas especies.

Peixes de grande corpulencia.

Piraurucú, de escamas conchosas. Piratba, de pelle. Surubi, de pelle. Jandiá, de pelle. Poraqué, ou tremelga americana.

Peixes de menor corpulencia.

Pirágepeáua. Jandiá pequeno. Tucunaré. Arauná. Piranha. Tarafra, de duas especies. Pacú. Acará, de duas especies. Piráandirá. Jaraqui. Uaracú. Cori matá. Pirá-apapá. Pirara. Pescada. Mandiy. Mapará. Pira-enambú. Mandubé. Anujá. Taquerú. Bacú. Cuiú-cuiú. Uacari. Tamuatá. Gejú. Uaracaparí. Moçu, é a enguia. Pirapecú, de duas especies. Pirá-catinga. Sarapó. Arraia.

N. B. — A palavra *pirá*, corresponde a peixe.

Testaceos.

Tartaruga. Tartaruga de menor especie. Matamáta, outra especie. Tra-cajá, outra especie. Jaboti, ou tartaruga terrestre. Cágado, duas especies.

Mariscos.

Mexilhão. Ostra. Camarão.

N. B. — Acha-se infinidade de insectose bichos aquaticos.

§ 4º. — Reptis aquaticos.

Sucuruju : cobra monstruosa, que chega a ter trinta palmos de comprimento : não é venenosa. Arara-boya. Uirauassú. Boyapéba. Cobra de coral. Boya-piranga ou vermelha. Boyatauá ou amarella.

§ 5º. — Aves

Nº 1.

Aves de rapina.

Caburé. Enagé. Carácarai. Jauati. Uacari-uá. Gavião de campina. Gavião preto de bico amarello, pixi, yapacant, gavião real.

Nº 2.

Papagaios.

Moleiros. Reaes. Ordinarios. Azues. Coricas. Papagalos pequenos. Papagalos amarellos. Virajubas. Papagaios roxos. Anacan. Papagayo pequeno de cabeça amarella. Papagaio pequeno verde-ferrete. Maracanã, de especie grande e pequena. Periquitos de quatro especies. Aráras de quatro especies.

E' proprio aos campos do Rio Branco o papagaio pequeno de cabeça vermelha, pescoço e peito amarellos, costas amarellas salpicadas de vermelho, azas verdes e azues, rabo comprido e azul : não falla, mas é muito esperto e vivo ; vai debuxado no fim d'esta relação.

Nº 3.

Aves aquaticas. — Brancas.

Tuiuiu, de extraordinaria corpulencia. Jaburú, tambem grande. Garça real. Garça pequena. Arapápa. Socó. Gaivotas brancas, de especie grande e pequena.

Encarnadas.

Guará.

Vermelhas.

Colhereiras, por causa do bico, que pode servir de colher.

Pretas.

Caripirá. Mergulhão. Carará. Caráo. Coricáca. Guará preto. Geréba. Pato.

De diversas côres.

Maguari, grande e pequeno. Gaivotas cinzentas. Gavião de peixe. Socó, quatro especies, isto é, grande vermelho, grande pintado, pequeno pin-

tado, pequeno azul. Marrecão, grande e pequeno. Marreca grande e pequena. Maçarico, quatro especies. Guararimá, de tres especies. Pavão, de especie grande e pequena.

Nº 4.

Aves silvestres.

Mutum, cinco variedades. Urumutum. Jacamí, duas variedades. Jacú, duas variedades. Cujubi, duas variedades. Enambú, sete variedades : é a perdiz americana. Urú. Saracura, duas variedades. Pombas, sete variedades. Tocanos, duas variedades. Araçari, duas variedades. Uanambé, tres variedades. Uirapanéma. Urubú ou corvo, tres especies. Picapáo, muitas variedades. Uiraúna. Anú, duas variedades. Japú. Japiy. Tangara, muitas variedades. Temtém, preto e amarello; no canto é o rouxinol americano. Pica-flôr, de muitas variedades, é a mais pequena ave da America. Murucututú, duas especies; é a curuja americana. Aracuan. Surucuá, tres especies. Tumurupára. Pituan, duas especies.

E' proprio aos campos do Rio Branco o curaxiri, ave pequena; é de côr amarella e sómente os encontros das azas e o rabo de côr preta, salpicada de branco : o seu cânto é admiravel.

N. B. — Ha infinidade de passarinhos sem nome. A palavra *uirú* corresponde a passaro ou ave.

DIVIZAO 2ª

Reino vegetal.

Diz com muito acerto M. de la Condamine, na sua relação do rio Amazonas, que innumeraveis botanicos, em annos innumeraveis, não poderiam descrever as plantas e arvores das margens d'aquelle rio. Isto mesmo se pôde dizer do Branco. A natureza é tão fecunda, na America, nas suas producções vegetaes, que intental-a comprehender é ardua empreza e de difficil execução. Nem podia deixar de assim acontecer em um clima, em que a disposição de um humido permanente corresponde ao calor do sol ardentissimo em todas as estações do anno. D'aqui nascem vegetações excrescentes ou redundantes, de que tanto abundam as matas : o que não são mais que os succos superfluos que tendem á organização assimilante. São estas excrescencias uma especie de monstro vegetal : tomam muitas fórmãs, ou diversificam em multiplicidade de especies, das quaes a mais celebre é a que os portuguezes chamam *sipó*, os francezes *liane* e os hepanhóes *bejuco*. E' este sipó uma corda vegetal, que desce de una arvores, sobe de outras, e se enlêa de sorte que embaraça o transito pelos matos : uns são lisos, outros ramificam, outros dão flôr e fructo : o seu uso na economia é universalissimo. Suprem o prego em muitas obras, e emfim em tudo o que é necessario atar e unir são a melhor materia pela sua tenacidade e duração. Acham-se alguns de tal grossura que servem de calabres e amarras de embarcações.

Esta variedade pois e immensidade da natureza vegetativa me des-

culpa de entrar na diligencia de reduzir á catalogo as arvores, plantas, arbustos, sipós e rezinas das selvas do Rio Branco. Unicamente descreverei as de uso mais conhecido, para satisfazer quanto posso ao objecto d'esta divisão.

Nº 1.

Arvores que servem para madeiras.

Maçaranduba. Itaúba. Uacaricoára. Murápiranga ou páo vermelho. Páo d'arco, duas especies. Pequiá, tres especies. Guariúba. Jacaréuba. Conereué. é páo amarello fino da campina. Uarimá. Cumarú a mais rija madeira que se conhece. Pritiuba : é páo preto fino. Murápeníma ou pintado. Mucoatiára, outra especie de pintado. Páo roxo vivo. Muraú. Louro. Cedro. Murapaúba. Castanheiro, tres especies.

N. B. — A palavra *murá* corrésponde á de páo.

Nº 2.

Arvores fructiferas.

Cacáo. Sórva, duas especies : são maiores que as da Europa : é a pera americana. Umiri; desta arvore é estimavel a fructa, a casca e oleo de aroma preciosissimo. Guajarahi. Umirihi. Uçururé. Acaiá. Cajá ou Tape-rehá. Ingá de diversas especies. Bacori. Mangaba. Guajerú. Cajú. Uauaxi. Pacova ou banana, de diversas especies. Mamão. Bribá. Abio. Patauá. Uaçai. Ubacába : estas tres são palmeiras ; a sua fructa é uma baga, que por infusão se converte em bebida. Murucujá, mucajúba. Tucum. Anajá. Goiaba. Araçá. Ambaúba.

Nº 3.

Arvores medicinaes.

Muquém, excellente solutivo e rarefactivo do sangue : dá-se como singular especifico nas contusoês. E' pena se não tenha communicado á Europa esta droga. Comandáuassu ; a sua fructa é uma fava, remedio infallivel para empigens, mal endemico da America. Pinhão purgativo. Sauácuri. vomitorio, especifico para febre. Guapuf : a sua gomma se applica por emplasto em dôres e fracturas. Sucúba : a sua gomma se applica para resolver tumores. Cupaiba : bem conhecido balsamo.

Nº 4.

Arvores para tintas.

Urucú : é de excellente qualidade o do Rio Branco. Carájurú. Cahápiranga.

Nº 5.

Plantas e Herbas.

Canna de assucar. Ananaz. Copinarí, especie de sene. Carirú. Jambú. Cará. Batata. Taiá. Mirí. Uarcá. Gengibre. Abuta. Algodão. Maniba. Ma-

caxeira : das raizes d'estas duas ultimas se faz a farinha chamada de páo, ou mandioca. Mendui, Cobio. Pagimarioba : especifico singularissimo para as febres catarráes. Cahapéba solutiva. Mucuracahá. Piriúaca. Jaramacarú : estas tres ultimas conhecidas contra venenos.

Nº 6.

Cascas.

Monjuba, para cordas. Castanheiro, para o mesmo. Umiri, para cheiro, e para remedios. A casca por excellencia chamada preciosa, para remedios. A' arvore dão os portuguezes o mesmo nome : os indios lh'o dão conforme a nação. Murehi, a casca para dôres do estomago.

Nº 7.

Resinas.

Jutahicica, ou gomma copal. — Ninguem ignora o uso d'esta gomma nas fabricas. Jauarahicica, para verniz da louça : é uma especie de almecega. Breu. Cajú.

Nº 8.

Cipós.

Timbótica. Guambé. Cururútimbó. Cipó-puitanga. Ituá. Cipó-fructifero.

Nº 9.

Plantas aquaticas.

Aninga. Auapé : a sua folha de extraordinaria grandeza. Piri, especie de canna d'agua.

Mas quem poderá com uma pequena concha esgotar a grandeza do mar? Torno a repetil-o, a botanica é um objecto inexaurivel n'esta parte do novo mundo. Ainda não foi tratado por professor; porque, posto que se tenha escripto das plantas do Brazil, aqui se encontram innumereveis, que n'aquelle Estado se não acham.

Que bem fundadas esperanças de que este importante objecto merecerá a illuminada attenção do sabio governo com que Deos favoreceo a Portugal!

DIVISÃO 3ª.

Reino mineral.

Se a natureza foi fecunda no clima do Rio Branco em producções vegetaes e animaes, podemos dizer que foi esteril nas do reino mineral. Não sabemos que se tenha descoberto algum signal de minas dos metaes preciosos. E' certo que os hespanhóes diziam que havia indicios de minas de prata nas serras dos campos do rio Tacutú, porém até agora se não tem achado cousa alguma n'este particular, nem os indios o noticiam.

As pedras das serras são da natureza commum, vitrescivel, sem alguma especialidade notavel. Acha-se sómente uma especie de pedra de fogo, ou pederneira de côr vermelha.

Ha sal mineral de que os indios se servem.

Acha-se tambem cori, especie de greda vermelha; tauá, amarella; tabatinga, branca. Estas terras ou gredas, reduzidas a pó e bem passadas, servem de tintas em obras grosseiras. São communs em toda esta parte da America. Com isto finaliso este imperfeito catalogo. Estou certo se desculparão as suas imperfeições, na advertencia já ponderada de que este não foi o meu principal objecto. Talvez que ao menos sirva de estímulo para que algum mais curioso do que eu, que a fortuna conduza a este paiz, possa tratá-lo mais diffusa e magistralmente.

CAPITULO XI

Reflexões sobre as utilidades que podem resultar a Portugal dos estabelecimentos do Rio Branco.

Posso affirmar que a materia do presente capitulo é a mais essencial d'esta obra: e que tudo o que fica dito nos antecedentes, em certo modo se encaminha a dispor o que n'este se havia de tratar.

A pintura favoravel que temos feito do Rio Branco, dos seus campos, das suas selvas, promettendo muito, é necessario que mostremos o ponto de realisar estas promessas. Já lá vai o tempo em que as conquistas se avaliavam pela sua extensão, e não tanto pelas suas utilidades reaes. Portanto ficaria incompleta esta relação, se não satisfizessemos n'esta parte á justa curiosidade dos observadores.

São diversos os pontos de vista com que se nos offerece á consideração o Rio Branco e o seu territorio, para podermos determinar as utilidades que podem resultar a Portugal da sua possessão. Procuremos achar estas diversas relações, para assim com melhor methodo darmos as noções respectivas a cada uma de per si.

Primeiramente devemos considerar o territorio do Rio Branco como um paiz limitrophico ás colonias hespanholas e hollandezas. N'este ponto de vista é uma barreira, que se oppõe ás ditas duas nações, e que defende inteiramente a sua approximação ao Rio Negro. Apoderados os hespanhóes do Rio Branco entram á sua vontade no Negro, e seguram emprezas de maior consequencia que pretendam intentar. Emquanto ao projecto de intentá-lo é innegavel, pelo que uma continuada experiencia nos tem mostrado em toda a America em que confinam conosco. A invasão ao Rio Negro será de uma tal consequencia, que podem invadilo e occupá-lo, quasi sem resistencia. Por quanto, sendo elles senhores do Rio Branco, se communicam ao Negro com a maior facilidade; occupando assim a sua parte inferior. E como já occupam a superior, tem todas as facilidades para bloquearem a capital do Rio Negro. De sorte que, estabelecidos os hespanhóes no Rio Branco, ficamos em um bloqueio per-

petuo, e que póde frustrar todas as nossas precauções. De mais, como possuem a parte superior do Orinoco, se dominarem o Rio Branco, dão-se as mãos para a occupação de todos os mais que entre o Caciquiari e o Branco desaguam no Negro; o que é um dos seus antigos projectos, como o mostram as diligencias de penetrarem ao Cavaburiz.

O mal, que d'aqui nos póde vir, é não sómente facilitar-se-lhes a entrada ao Rio Negro, mas muito principalmente privarem-nos do abundante negocio das drogas d'aquelles rios, que quasi todos produzem sal-saparrilha, a qual clandestinamente tem vindo colher ao dito Cavaburiz. « A attenção de conservar as colonias e fronteiras é importantissima ás metropoles, pois a riqueza, e ainda a mesma povoação d'estas, dependem da sua conservação (1). »

A primeira utilidade pois que resulta a Portugal da dominação do Rio Branco é formar uma barreira para oppôr aos hollandezes e hespanhóes, e cobrir com ella as nossas provincias interiores : é acautelar os damnos que da visinhança d'estes nos podem resultar, sendo senhores do Rio Branco, porque nos põem em risco de perder o commercio das nossas conquistas.

A segunda utilidade, e a mais principal e conhecida, consiste nos certos interesses que devem emanar da povoação d'aquelle territorio. Estes interesses são os que miudamente devemos fazer conhecer. A povoação do Rio Branco póde ser feita com as nações dos indios selvagens, e com familias européas. Com a primeira classe de povoadores já se deu feliz principio : e quanto as familias européas (de que deverá resultar o maior beneficio) podemos esperar que, se for conveniente, não faltará com esta providencia o mais auspiciatissimo governo, que nunca Portugal possuiu.

Os beneficios esperados de uma povoação assim composta, mas nas bem entendidas attenções e circumstancias, de que logo fallaremos, são aquelles que costumam ser proveitosos effeitos das colonias bem reguladas.

O fim das colonias é a cultura das terras e o commercio : este é necessaria consequencia d'aquella; assim se desanimaria a cultura, se não se dêsse consummo ás suas produções. « A perfeição d'este commercio consistirá em fazer com que estas nações gostem do superfluo e commodidade, que multiplicará as trocas, e lhes fará ter gosto de trabalhar (2). » O meio mais natural de commercio com estes povos, que não tinham necessidade alguma (no seu modo de viver) dos nossos generos, e mercadorias, era o fazer-lh'as gostar; e para isto, « foi preciso transportar, para viver entre elles, os nossos cidadãos, os quaes costumados ao uso e gasto d'aquelles generos e mercadorias, lhes communicassem o mesmo gosto, e que ao mesmo tempo soubessem tirar partido das vantagens que a natureza concedêra aos paizes, que iam habitar » (3).

(1) Elem. do comm., p. 2. Cap. 6.

(2) Elem. do com., p. 2. Cap. 6.

(3) M. de Beau, sôbre Introduction générale à l'étude de la politique, t. 2, § 48.

Não é preciso agora mais do que aplicar estas maxims á povoação do Rio Branco. Podemos facilmente fazer gostar aos indios que o habitam o uso de andarem vestidos, e ainda o de outras commodidades, que sabemos lhes não desagradam. Para as adquirir basta fazel-os industriosos, cultivando os generos para que as terras são proprias : o cacáo, o café, o oleo de cupaiba, o urucú, o carajurú, o arroz, milho, legumes, a pesca, o azeite dos ovos de tartaruga, de que abunda o seu rio, etc. Todos estes generos são de consumo certo, e por isso o seu commercio facil. Com o producto deste commercio já tem com que alcançar os generos e mercadorias da Europa, por compra ou troca. Os jornaes na navegação, e outros serviços e officios, são tambem a origem de adquirirem. Assim multiplicam o consumo, por diversos canaes, e se cumpre o util fim das colonias.

Separo os povoadores indios dos brancos ou europêos, porque na minha opinião, para se conseguirem as utilidades que pretendo persuadir, é muito essencial aquella separação.

Quizéra pois que os indios vivessem nas suas povoações governados debaixo de uma bem entendida e solida administração, para os fins declarados. Quizéra que se formasse uma populosa colonia de brancos ou europêos, para a consecução dos preditos fins. Mas sempre tambem quizéra, que posto que em habitações separadas, vivessem sempre em tal harmonia e correspondencia, que lhes fizesse mutuos os interesses. O que não é custoso de alcançar porque na realidade as necessidades d'estas duas classes de homens são naturalmente reciprocas. « A segurança interior das colonias dependerá do numero dos habitantes que se entregarem á cultura, e da vantagem que acharem os selvagens dentro para commerciare (1). » Porém o fructo principal, que será resultado utilissimo de uma colonia de brancos ou europêos no Rio Branco, é o estabelecimento de fazendas de gado vaccum nos dilatadissimos campos, que o rodeam. Este ponto precisa de ser bem observado.

Deve-se notar, antes de tudo, que á extensão dos campos, que os faz capazes da propagação de milhares de cabeças de gado, corresponde a boa qualidade do pasto : os mesmos campos regados de perennes agoas, e para o necessario refrigerio dos ardores do sol abrigados das sombras dos pequenos bosques, que por elles espalhou a natureza. Se não concorressem estas circumstancias, debalde se procuraria o estabelecimento das fazendas de gado no Rio Branco, ou em qualquer outra situação, como succede nos campos de Macapá, em que por causa da malignidade dos pastos, se tem inutilizado todas as diligencias de propagar n'elles os gados (2). Para prevenir logo as duvidas, que se podião oppôr n'esta parte, e discorrer sobre um supposto indubitavel, julguei conveniente, precavel-as, quasi de ante mão.

(1) Elem. do com. 2 p. Cap. 6.

(2) Esta era a opinião que prevaleceu sempre sobre as causas da diminuição do gado vaccum nos campos do Macapá : depois porém, que o governador e capitão general do Estado, João Pereira Caldas, providenciou uma nova forma de administração, se tem claramente conhecido prosperar o gado com notorias vantagens e utilidades, etc.

A facilidade de se transportarem os gados áquelles campos é o que tambem previamente se deve advertir. Deixando de fallar nos que se podem alcançar dos hespanhóes e hollandezes, porque se encontrarão algumas difficuldades, basta, para principio de estabelecimento, passar os gados que se acham nas povoações do Rio Negro, Amazonas e Solimões, aonde tem tido pouco augmento, por causas que não pertence aqui tratar. Este transporte por meio da navegação, não padece difficuldade alguma. Em quanto ao gado cavallar, que tambem se precisa, se póde fazer transportar do Pará sem grandes incommodos.

Supposta a possibilidade e facilidade de se estabelecerem as fazendas de gado no Rio Branco, é necessario mostrar quaes são as utilidades que d'ellas resultaráo. São duas palpavelmente conhecidas. A primeira consiste na dilatação do commercio interno e externo, de que os gados são materia. Carnes salgadas e sêccas, couros, sebos, tudo isto é de consumo certo, não sómente no interior das provincias da America, mas objecto de exportação para o reino. Para prova não é preciso mais do que trazer á memoria o lucroso commercio, que n'estes artigos fazem a capitania do Maranhão, Piauhy, de Pernambuco, e as mais do Brasil. Com todas ellas póde competir o Rio Branco, que tem muito maiores facilidades para os transportes do que algumas das referidas capitancias. Todos os ditos artigos produzidos dos gados, por meio do porto do Pará, podem passar ao reino.

A viagem até o Pará é de um mez, com a suavidade de seguir a correnteza dos rios. A mesma cidade do Pará dará total consumo á maior parte dos mencionados artigos: porque, posto que os campos da fertil e grande ilha do Marajó se achem bem povoados de gado, ainda assim consome o Pará um grande numero de arrobas de carne secca, que os negociantes da Bahia e Pernambuco lhe introduzem por meio da navegação pela costa, feita em sumacas. Pelo que, ainda prescindindo do objecto geral de um commercio externo, bastaria o particular de socorrer o Pará para mostrar evidente esta primeira utilidade.

A segunda utilidade, resultante da propagação de gados no Rio Branco, é socorrer com subsistencia certa a capitania do Rio Negro. Para demonstrar a verdade d'esta proposição devo dar algumas noções respectivas a este ponto.

A subsistencia das povoações situadas nas margens do Rio Negro é tão precaria e incerta que faz que nas mesmas se viva quasi em continua falta. Porém esta falta é mais geral e conhecida na villa de Barcellos, a capital da provincia. Acha-se n'ella uma guarnição militar, governador, ministro, maior numero de habitantes. Toda esta população subsiste de pescarias, mas principalmente de tartarugas. Advirta-se logo, que em certos tempos do anno, nem peixe, nem tartarugas se pescam no Rio Negro; que ainda nos tempos de maior abundancia não fertilisam estas pescarias a capital: que por esta razão, para contribuir com certa subsistencia á tropa, ao hospital real, e ás reaes obras, está permanente um pesqueiro no rio Amazonas: que para a conducção do peixe salgado e

tartarugas do dito pesqueiro á capital se gastam ao menos vinte e quatro dias de viagem : que as tartarugas, n'esta dilação, morrem em grande numero; e as que chegam, incapazes : que por estas causas não suppre o referido presqueiro; que a maior parte do anno os operarios das obras reaes passam unicamente com a ração de farinha de mandioca, que se lhes dá dobrada, por não haver peixe ou tartaruga; que os habitantes da capital vivem em continuadas faltas, porque é casualidade achar-se de venda alguma tartaruga; e os que tem pescador sempre experimentam as mesmas faltas, por causa da esterilidade do rio, e porque um unico pescador não póde abundar uma familia, por pequena que seja; e a diminuição dos indios não permite dar a toda a pessoa mais de um.

D'estes factos, todos de indubitavel certeza, se segue que nenhum habitante do Rio Negro póde sustentar uma duzia de escravos. D'esta consequencia se segue outra; que é impossivel adiantar-se a agricultura, o commercio, e a população no Rio Negro a augmento de importancia consideravel. Porque, como podem florescer estes objectos aonde um habitante está impossibilitado a sustentar uma duzia de escravos?

Parecerá isto raciocinio de mera especulação. Mas eu apello para a experiencia de vinte annos de fundação da capitania do Rio Negro, em que tem prosperado tão pouco a sua população, que talvez se ache diminuta, relativamente ao tempo da creação. E quando não esteja diminuta não ha em toda a capitania um unico habitante, já não digo rico, mas de um mediano estabelecimento. Nem é de esperar, em quanto se não facilitarem os meios de subsistencia, que possam coadjuvar os esforços no emprego da agricultura e commercio.

Estes meios pois unicamente se podem fazer praticaveis com o estabelecimento dos gados no Rio Branco. Resultará assim uma tão notoria utilidade, como é a do augmento da capitania do Rio Negro, que chegará ao ponto consideravel de melhoramento, de que é na verdade susceptivel. De outra sorte diminuirá infallivelmente.

A minha proposição parece que fica demonstrada; mas para a livrar de todos os escrúpulos e difficuldades, é-me necessario lembrar que o transporte de gados do Rio Branco para a capital não tem difficuldade alguma. Pode-se escolher no dito rio um embarcadouro commodo, o mais proximo á sua foz que possa ser, d'onde até entrar no Negro é facil a viagem : da entrada do Rio Negro até á capital cinco dias. A capital tem alem d'isso a commodidade de poder conservar nos seus logradouros um numero sufficiente de gado, para depois de feito um fundo, ir-se delle gastando, independentemente da espera das viagens : o que tambem contribue para deixar refazer os gados da debilitação que possam experimentar na viagem, e se acharem em bom estado quando se houverem de cortar.

Ponho fim a estas reflexões. Longe de mim o presumido pensamento de lhes dar outro nome, que não seja o de puras conjecturas. Reflectir é muitas vezes meio de indagar a verdade por uma especie de analyse, mostrando as diversas faces do objecto que se examina, e as suas

relações. Até aqui toda a diligencia deve escapar a severidade das criticas. E quando tudo se sujeita respeitosamente á autoridade e luzes superiores, se se não louvam os acertos, não se reprehenderá a boa intenção. Esta foi a que guiou a minha penna; procurei ser verdadeiro, e não parecer eloquente e erudito : porque na difficuldade de o conseguir, mais se exporia a publica censura a minha insufficiencia.

Adverte-se.

Que em lugar da carta geographica, referida no capitulo 8, e que assim competia aqui ir, ou incluir-se, se pode antes vêr a que se levantou no anno de 1781 em consequencia do formal reconhecimento encarregado ao capitão engenheiro Ricardo Franco de Almeida Serra, e ao Doutor mathematico Antonio Pires da Silva Pontes.

**Mappa de todos os habitantes
Indios das Povoações do Rio Branco.**

	Cranças do sexo masculino até a idade de 7 annos.	Rapazes de 7 até 15 annos.	Homens de 15 até 60 annos.	De 60 até 90.	De mais de noventa.	Cranças do sexo feminino até a idade de 7 annos.	Raparigas de 7 até 14 annos.	Mulheres de 14 até 50 annos.	De 50 até 90 annos.	De mais de noventa.	Todos os Indios.	Todas as Indias.	Indio e Indias.
N. Sr ^a da Conceição .	74	21	103	2	»	54	13	103	2	»	200	172	372
S. Philippe	48	28	78	1	»	22	8	24	»	»	155	54	209
S ^{ta} Barbara	21	12	32	»	»	22	4	27	1	»	65	54	119
S ^{ta} Izabel	29	19	49	8	»	35	3	46	6	»	105	96	201
N. Sr ^a do Carmo . .	15	7	40	4	»	9	11	28	4	»	66	52	118
SOMMA TOTAL. .	187	87	302	15	»	142	49	228	13	»	591	428	1 019

Barcellos.
Anno de 1777.

on

26-451
Brazilian Library

r
on

265454
Brazilian Library

JUL 16 1975

Stanford University Library
Stanford, California

**In order that others may use this book
please return it as soon as possible, but
not later than the date due.**

